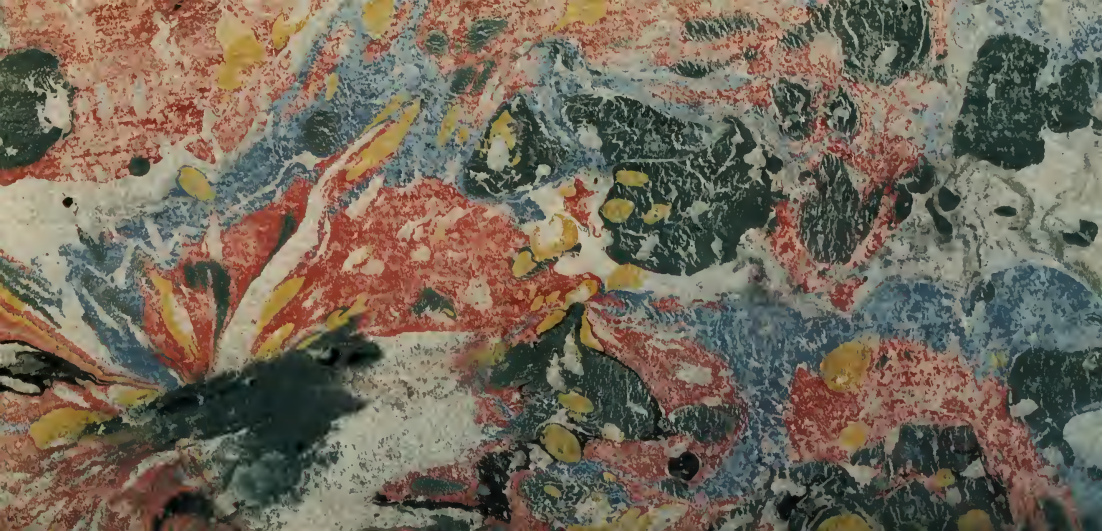
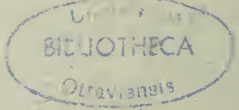


avril 66
N° 174
90.- Fr.



Coll. spec.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ladianedemontema00mont

LA DIANE
DE
MONTEMAYOR;
OU
AVANTURES SECRETES
de plusieurs Grands d'Espagne.

AVEC

L'heureux Larcin, la Princesse des Isles inconnuës, & l'Amant ingénieux, Contes.

Ensemble l'origine des Contes, ou le Triomphe de la Folie sur le Bon goût.

Par Madame DE SAINTONGE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gesvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTHECA

PQ
6414.
.A4
1733

Coll. spec.

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME.

MADAME,

Je prends la liberté de préſenter à VOTRE ALTESSE ROYALE, *de galans Eſpagnols, à qui l'Amour a cauſé plus d'une eſpece d'égaremens. S'ils n'étoient pas déguiſés, ils auroient de la confuſion de paroître devant une Auguſte Princeſſe, qui a toujours été exempte de foibleſſe.*

Je me flatte que vous les recevrez avec cette bonté qui vous eſt ſi natu-

relle, & que j'ai éprouvée plus d'une fois. Que j'aurois de joye, MADAME, si j'avois donné un tour assez agréable à leurs Avantures, pour occuper quelques momens une grande Princesse, qui n'est pas moins élevée au dessus de son sexe par son génie superieur & son goût exquis, que par sa naissance & par sa grandeur d'ame! Mais, MADAME, je connois trop la foiblesse de ma plume, pour entreprendre votre Eloge; je me retranche au plaisir que je ressens de trouver une occasion de vous marquer l'attachement respectueux, avec lequel je serai toute ma vie.

MADAME,

De V. A. R.

La très-humble, très-soumise,
& très-obéïssante servante,
GILEOT DE SAINTONGE.

AU LECTEUR.

IL n'y a point de Nation qui ait un génie plus heureux que les Eſpagnols, pour compoſer des Nouvelles galantes ; mais comme on ne lit ces ſortes d'Ouvrages que pour ſe divertir, j'ai crû qu'en faiſant parler la Diane de Montemayor le langage de notre tems, je pourrois lui ôter ce que les Gens de bon goût en avoient condamné.

Je n'ai point eu en vûë d'en faire une traduction fidelle, mais ſeulement de la rendre agréable par un tour nouveau & réjoüiſſant ; c'eſt ce qui m'a fait ſupprimer toutes les Poëſies qui m'ont paru froides & ennuyeuſes. J'en ai mis d'autres à la place, qui me paroiſſent plus tendres & plus lyriques. Je me flatte qu'elles plairont davantage.

Puiſque ce ſont les Avantures de pluſieurs Grands d'Eſpagne que l'Auteur a déguiſés, on ne peut les ex-

primer avec trop d'esprit & de délicatesse.

A l'égard de son Héroïne, qu'il fait remarier peu de jours après la mort de son Epoux, j'ai crû que la bienséance ne permettoit pas que les nôces suivissent de si près les funerailles, encore que quelques femmes de ce siécle nous en ayent fourni des exemples qui pourroient l'autoriser.

J'ai retardé l'hymen de Diane, & au lieu de lui donner des fêtes éclatantes, comme l'Auteur Espagnol, je fais divertir la petite Cour qui est avec elle au Palais de Felicie, à entendre des Contes. En voici les titres:

L'heureux Larcin.

La Princesse des Isles inconnuës.

L'Amant ingénieux.

L'Origine des Contes, ou le Triomphe de la Folie sur le Bon goût.

J'ai ajoûté aussi dans la fin du Livre,

Une Idile sur le Mariage de Madame la Duchesse de Lorraine, & quelques Lettres en Vers burlesques.

CATALOGUE

Des Livres imprimés en 1733. & qui se vendent chez PRAULT, Quay de Gesvres, au Paradis.

Bibliotheque des Theatres contenant le Catalogue Alphabetique des Piéces Dramatiques, Opera, Parodies & Opera Comiques, & le tems de leurs Représentations, avec des Anecdotes sur la plûpart des Pieces contenuës en ce Recüeil, & sur la vie des Auteurs Musiciens & Acteurs. in 8.

Carte Generale de la Monarchie Françoise, divisée en 20. Tables, enrichies de Tailles-douces, inventée & présentée au Roy par M. le Mau de la Jaisse, Chevalier de S. Lazarre.

Compliment prononcé par la Demoiselle Silvia, & le Sieur Romagnesi, à la clôture du Théatre de la Comédie Italienne, le 21 Mars 1733. par le sieur Romagnesi, Brochure in 8.

Coûtume de Chaumont en Bassigni, commentée par M. le Maître Avocat en Parlement vol. in 4.

Coûtume de Sens Commentée, par le même in 4.

La Diane de Monté Mayor, ou Avantures secretes de plusieurs Grands d'Espagne, avec l'heureux Larcin, la Princesse des Isles inconnuës, & l'Amant ingenieux, Contes; ensemble, l'origine des Contes, ou le Triomphe de la Folie sur le bon goût, par Madame de Saintonge, in 12. 2. vol.

L'Epouse infortunée, Histoire Italienne, Galante & Tragique, in 12.

Les Etrennes ou la Bagatelle, avec l'Almanach des Théâtres, Comedie de M. de Boissy, seconde Edition, augmentée de nouvelles predictions sur l'Opera d'Omphale, & sur la Tragedie de Gustave, in 8.

La Femme Foible, contenant plusieurs Histoires & Nouvelles du temps, in 12.

Histoire de l'Empire des Cherifs, depuis leur origine jusqu'à present, avec la Description des trois Royaume de Tremecen, Maroc & Taphilet, enrichie d'une Carte Geographique de ces trois Royaumes, & du nouveau Plan de la Ville d'Oran, in 12. 3. vol.

Journal des Audiences, nouvelle Edition plus belle, plus correcte, plus ample & mise en meilleur ordre que les précédentes, in fol. 4. vol

Lettre de M. le Marquis Scipion Maffei; contenant le recit & l'explication d'un Feu rare & singulier, semblable à celui de la Foudre ou Tonnere, qui s'est formé dans le corps d'une femme de la Ville de Cesenne en Italie, & l'a reduite en cendres. Brochure in-8°.

Ordonnance des Eaux & Forests, nouvelle Edition, avec les nouveaux Reglemens rendus en interpretation jusqu'à present, in 24. 2. vol.

Le Solitaire de Terrasson, Histoire interressante, in 12.

Les deux premiers Livres de Sonnates pour le Violon & la Flûte Traversiere, par M. D *** deux brochures in fol.

Traité des Propres, par M. Renusson, in 4

La Veuve en puissance de Mary, Histoire Comique & Tragique, avec deux Divertissemens, in 12. 2. vol.

LA DIANE DE MONTÉMAYOR.

LEs Bergers des siecles passés ressembloient si peu à ceux de ce tems-ci, qu'on doit s'en former une idée toute diférente. L'opulence & la politesse regnoient parmi eux, & l'on ne les nommoit Bergers que par raport à leurs riches troupeaux. S'ils avoient pu se défendre d'aimer, ils auroient joüi d'un bonheur tranquile; mais l'impérieux Amour, qui veut regner souverai-

nement sur tous les cœurs, n'exerce pas moins sa tyranie dans les cabanes, que dans les palais des Rois.

Syrene, un des plus aimables Bergers de la Province d'Esla, en fit la cruelle expérience. Il aimoit éperdûment une Bergere nommée Diane; il avoit le plaisir de la voir répondre à sa passion: mais cet Amant infortuné fut obligé de faire un voiage au delà des Montagnes de Leon; il aprit en revenant, qu'elle étoit mariée.

Une nouvelle si peu attendue le jetta dans un desespoir qu'il seroit dificile d'exprimer; la douleur le pénetra de telle sorte, que ne pouvant plus se soutenir, il s'arrêta dans l'agréable Prairie que le fleuve d'Esla arrose. Ce lieu lui retraça dans la memoire le

tems heureux où il avoit eu ſi ſouvent le plaiſir d'entretenir Diane.

Infidelle Bergere, s'écria-t-il en ſoupirant, que ſont devenus tes ſermens? Que ne puis je comme toi les effacer de mon ſouvenir, puiſqu'ils ne ſervent qu'à irriter ma douleur? Il en auroit dit davantage, mais il aperçut un Berger qui s'avançoit dans la prairie. Il levoit les yeux au Ciel, & s'arrêtoit à chaque pas, comme un homme à qui il eſt arrivé quelque fâcheuſe avanture. L'aiant conſideré, il connut que c'étoit Silvain l'un de ſes Rivaux. Aprochetoi, Amant infortuné, lui cria Syrene. Oublions tous les démêlés que l'amour nous a cauſés; notre malheur commun doit faire ceſſer notre jalouſie, & nous reconcilier. Silvain s'étant avancé,

ils s'embrasserent, & ne purent retenir leurs larmes. Après qu'ils se furent assis, ils se regarderent quelque tems sans pouvoir parler. Enfin Silvain rompant le silence, dit à Syrene : Je te trouve infiniment plus à plaindre que moi ; tu pers une Bergere, qu'il sembloit que l'Amour devoit te reserver : mais à mon égard je ne pers qu'une inhumaine, qui n'auroit jamais paié mes soins que de mépris. Lorsqu'on me dit qu'elle avoit épousé Delie, je jugeai de ton cœur par le mien ; & me voiant près d'expirer, je crus que ce mariage te seroit funeste. Mais puisque la Mort barbare ne veut pas encore terminer nos maux, tâchons de les souffrir avec constance. J'avoue, dit Syrene, que ta fermeté me cause plus d'admiration, que dans mes jours heu-

reux je ne t'ai causé d'envie. C'est trop exagerer, reprit Silvain ; tu parles en Amant qui n'a jamais senti comme moi les transports de la jalousie. Je me souviens qu'un jour je m'étois caché derriere un arbre pour t'observer ; je te vis à genoux devant Diane, tu lui tenois son miroir dans le tems qu'elle ornoit sa tête de fleurs ; j'en ressentis un violent dépit. Le lendemain il augmenta beaucoup, lorsqu'en passant par ce même endroit je trouvai des chansons écrites de ta main, qui exprimoient la douceur de tes chaînes ; je ne les gardai pas longtems ; Diane qui aparemment me les avoit vu ramasser, vint me les demander avec empressement, je les lui rendis. Je peux dire que ce fut la premiere fois qu'elle me parla sans colere ; elle me témoi-

gna ſa reconnoiſſance dans des termes tres-obligeans. J'étois ſi peu acoutumé à ces douceurs, que ſans faire atention à ce qui me les avoit atirées, j'en fus d'abord charmé : mais quand cette Bergere m'eut quité, je m'abandonnai à des réflexions qui me firent connoître toute l'étendue de mon malheur. Cependant ton départ me donna quelque eſperance ; mais helas ! je me flatois en vain, & l'abſence qui diminue d'ordinaire les plus grandes paſſions, ſembloit augmenter celle que Diane avoit pour toi. Je cherchois avec ſoin tous les endroits où je pourois la rencontrer ; elle vint enfin prendre le frais au bord de la fontaine des Aliziers, je me gliſſai doucement entre les arbres, je m'aprochai d'elle ſans être aperçu, je l'enten-

dis chanter ces paroles, que j'ai retenues parce qu'elle les repeta plusieurs fois.

Loin du Berger qui m'engage,
Rien ne peut adoucir mes mortelles langueurs,
En vain aimable bocage,
Vous m'offrez des ruisseaux, des gazons & des fleurs,
Je n'ai des yeux que pour verser des pleurs,
Loin du Berger qui m'engage.

Ciel! s'écria Syrene, est il possible que tant d'amour puisse si-tôt s'éteindre! Mais helas! poursuivit-il, ne dois je pas savoir que la constance n'est pas le partage des femmes? & si elles savent bien aimer, elles savent encore mieux oublier. Cependant je n'aurois jamais cru que Diane avec tant de belles qualités n'eût pas été exemte du defaut de son sexe. Je voulus, reprit Silvain, lui parler de mon amour, mais elle me dit en

se levant brusquement: Si tu ne veux m'entretenir d'autre chose que de Syrene, je te laisserai seul goûter le plaisir que l'on trouve au bord de ces eaux. De crainte qu'elle ne me quitât, je pris le parti de ne laisser parler que mes yeux. Ils lui en auroient dit beaucoup, si elle avoit voulu les entendre: mais son esprit étoit aussi éloigné de moi que son cœur. Helas! dequoi me sert-il, reprit tristement Syrene, que Diane m'ait aimé si tendrement, puisqu'elle a eu la cruauté de me sacrifier à Delie, pour obéïr à des parens interessés? Je ne doute pas que cette ingrate n'en ait quelques jours de violens remors. On la croit fort malheureuse, repliqua Silvain, & j'y vois beaucoup d'aparence; car son époux est sans esprit & sans adresse, il ne

s'eſt jamais mêlé dans nos exercices champêtres que pour en être ſpectateur ; c'eſt ce qui a fait dire, qu'il n'étoit fait que pour regarder.

Ils auroient pouſſé leur converſation plus loin, ſans une Bergere qui ſortit d'un petit bois. Ils virent que c'étoit une amie de Diane, nommée Silvanie. Elle s'aprocha d'eux en chantant ces paroles :

Amour, prens pitié de mes peines :
Tu dois être content des maux que j'ai ſoufferts :
Je ne demande pas que tu briſes mes chaines,
Ramene ſeulement mon ingrat dans mes fers.

Silvanie aiant achevé de chanter, reconnut les Bergers, & les ſalua, en leur diſant : Que faites-vous dans ces lieux, Amans infortunés ? Vous pouvez bien juger, lui repliqua Silvain, qu'après avoir perdu le ſeul bien qui pouvoit nous rendre heureux, nous

n'y pouvons rien faire d'agréable. C'eſt notre ſort d'être malheureux, comme le ſont la plûpart des Amans, qui comtent ſur la bonne foi des femmes. Elles ont ſi peu de fermeté, que leur amour, quelque grand qu'il ſoit, ne peut tenir contre le moindre obſtacle. Tu devrois par raport à Diane, repartit Silvanie, avoir plus d'égard à notre ſexe; mais tu parles en Amant maltraité, à qui un reſſentiment trop vif a fait perdre la raiſon. Car n'eſt-ce pas une folie de te plaindre continuellement que cette Bergere t'a oublié, puiſqu'elle n'a jamais penſé à toi? Je n'en ſuis que trop convaincu, dit triſtement Silvain; je ne me plains que de ſes mépris, & ce que je viens de dire des femmes n'eſt qu'au ſujet de Syrene; car enfin la conduite de Diane à ſon égard

ne se peut justifier. Mais vous faites peut-être comme la plûpart de celles de votre sexe, qui parlent de l'amour sans le connoître. Je ne le connois que trop, s'écria-t-elle, & je suis persuadée que souvent les hommes sont cause du relâchement qu'on a pour eux, parce qu'ils n'ont pas une fidelité exacte, & que toutes les nouveautés les charment. Ce n'est pas la faute des femmes, elles leur aprennent assez par leur exemple à bien aimer; mais ils ont tant de malignité, qu'ils expliquent mal toutes nos actions. Si l'on répond à leur tendresse, ils l'attribuent souvent à quelques raisons d'interêt; si pour ménager sa reputation l'on ne veut pas les voir tous les jours, ils se plaignent que l'on a trop de severité. L'on ne sauroit recevoir persone

d'un air gracieux, ſans s'expoſer à leurs tranſports jaloux. Lorſque l'on eſt enjouée, ils diſent que l'on eſt coquete; & quand on eſt ſerieuſe, on leur paroît trop concertée. Enfin de quelque maniere que l'on en puiſſe uſer, ils ne ſont jamais contens : c'eſt pourquoi il ſeroit inutile de rien changer à notre conduite. Aimable Silvanie, lui dit Syrene, ſi toutes les femmes avoient autant d'eſprit que vous, nous n'aurions pas tant de ſujets de nous en plaindre; mais puiſque vous êtes pleinement inſtruite de nos avantures, apprenez nous les vôtres, afin que nous connoiſſions ſi vous avez autant de raiſon d'être mécontente de notre ſexe, que nous en avons d'avoir du chagrin contre le vôtre. Je ne me ferai point preſſer pour ſatisfaire votre curioſité,

dit agréablement Silvanie ; les malheureux n'ont point d'autre plaisir que celui de comter leurs peines.

DANS le Roiaume de Portugal il y a deux grans fleuves qui arrosent la plus grande partie de notre Espagne, & lassés de leur course ils se viennent enfin décharger dans l'Ocean. On trouve entre ces deux fleuves un grand nombre de bourgs & de villages à cause de la fertilité du païs. La maniere de vivre de ces peuples est tres-commode ; ils regardent la tranquilité comme le souverain bien, & ils éloignent de leur esprit tout ce qui pouroit leur causer de l'inquietude. Les femmes y sont si belles, qu'il semble qu'elles ne soient faites que pour plaire.

Le village où j'ai pris naissance est situé sur le bord du fleuve

Dicere, qui eſt un de ceux dont je viens de parler. Le fameux Temple de Minerve n'eſt pas loin de là; tous les habitans du païs ne manquent pas de s'y trouver la veille d'une fête qu'on celebre tous les ans à l'honneur de cette Deeſſe; il n'y a que les Nymphes & les Bergeres à qui l'entrée du Temple ſoit permiſe, elles y paſſent la nuit, & les hommes demeurent dans l'enceinte à ſe divertir à des jeux champêtres. Je me parai de tout ce que j'avois de plus beau pour aller à cete fête avec mes compagnes. Toutes les Bergeres avoient un voile blanc qui leur cachoit le viſage; la cruelle Fortune qui me préparoit des maux qui ne finiront qu'avec ma vie, fit qu'une perſone que j'avois d'abord diſtinguée, vint ſe mettre auprès de moi; en levant

un peu son voile elle me fit voir des yeux admirables, qui me donnerent beaucoup de curiosité; ce qui l'augmentoit encore, est qu'elle atachoit continuellement ses regards sur moi. J'avois une forte envie de lier conversation avec elle, lorsqu'elle me prit la main, & me la serra sans rien dire. Comme je me sentois toute disposée à l'aimer, j'eus de la joie d'en recevoir cette marque d'amitié; & ne soupçonnant pas que cela dût cacher quelque mystere, je lui en marquai ma reconnoissance d'une maniere fort tendre. Elle me dit bas? Aimable Bergere, la passion que j'ai pour vous est si violente, qu'elle m'a fait chercher cette ocasion pour vous la découvrir; ne vous en offensez pas, puisque c'est un effet de vos charmes. Encore que ce discours

ne me parût qu'une raillerie ingénieuſe, j'y pris beaucoup de plaiſir; je lui demandai en riant comment elle pouvoit être touchée d'une beauté ſi fort au deſſous de la ſienne. Nous paſſâmes une partie de la nuit à nous donner des marques d'amitié & de tendreſſe, ſans avoir aucune attention pour le reſte. J'ignorois encore le nom de la perſone qui m'entretenoit avec tant d'attachement, je la preſſois de me l'aprendre en me plaignant de ſa reſerve; enfin elle me tira à l'écart, & me dit en levant ſon voile: Je ſuis le Berger Alanis; j'ai eu recours à ce déguiſement pour vous découvrir le ſecret de mon cœur; ſi je vous trouve inſenſible à mon amour, je ſerai le plus malheureux de tous les Amans. Malgré ma ſurpriſe &

ma

ma confusion je lui laissai entrevoir qu'il pouvoit esperer. Nous parûmes également touchés en nous séparant, avec cette différence, que sa douleur étoit feinte, & la mienne véritable.

Je m'en retournai dans un état bien différent de celui où j'avois acoutumé d'être; le cruel Amour qui n'avoit jamais eu de pouvoir sur mon cœur, y jetta tant de trouble & de desordre, que je n'avois plus aucun repos; Alanis m'ocupoit continuellement, je mourois d'impatience de le voir. Un jour que j'étois assise au bord d'un ruisseau avec mes compagnes, je l'aperçus; la joie que me causa sa vue me troubla de telle sorte, que sans m'arrêter aux regles de la bienseance, je lui fis signe de s'aprocher de nous; ce qu'il fit d'une maniere si agréable,

que jen fus charmée. Après quelques momens de conversation générale, mes compagnes s'éloignerent un peu pour cueillir des fleurs; aussi-tôt qu'il se vit seul auprès de moi, il me demanda si le changement d'habit ne lui feroit rien perdre des bontés dont je l'avois honoré dans le Temple de Minerve : il ajoûta en souriant, que si le Berger étoit traité moins favorablement que la Bergere, il auroit encore recours à son déguisement. J'étois dans un embaras qui ne me permit pas de répondre, il eut le tems de me dire beaucoup de choses tendres & passionnées, qui acheverent de m'enflâmer. Depuis ce tems il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de me persuader qu'il m'aimoit véritablement. Il faisoit un fort grand secret de notre

amour ; je crus d'abord que c'étoit par discretion, mais dans la suite ce ménagement me devint suspect, je ne pus m'empêcher de lui ouvrir mon cœur là-dessus. Je lui dis que tant de prudence n'étoit pas le caractere des grandes passions. Je vois bien, me repliqua-t-il, que pour me justifier il faut que je vous découvre la tromperie qu'on vous fit dans le Temple de Minerve. Ensuite il m'aprit qu'il avoit une parente qui se nommoit Ismenie ; qu'elle lui ressembloit si parfaitement, qu'il n'y avoit que la diférence des habits qui les pût faire distinguer ; que c'étoit cette même Bergere qui m'avoit dit tant de choses galantes ; qu'elle lui en avoit fait le recit en plaisantant sur le plaisir qu'elle avoit û de me faire donner dans le panneau, & que tout ce qu'elle

lui avoit dit de moi lui avoit inſpiré une forte curioſité de me voir. Pardonnez-moi, charmante Bergere, pourſuivit-il, ſi j'ai cru d'abord que ce ne ſeroit qu'un jeu ; votre beauté vous a bien vangée, puiſque malgré le fort attachement que j'avois pour Iſmenie, je n'ai pu me défendre de vous aimer. Voila ce qui m'oblige à garder tant de meſures ; car cette Amante irritée ne manqueroit pas de nous troubler, ſi elle découvroit notre amour. Ce diſcours ne me cauſa pas moins d'étonnement que de colere : mais aiant fait réflexion que pour me vanger de cette artificieuſe je devois conſerver ma conquête, je renfermai une partie de mon dépit.

Nous continuâmes à prendre des précautions ; cependant nous ûmes le malheur d'être décou-

verts, Ismenie en pensa perdre l'esprit ; elle ne pouvoit sans desespoir songer qu'elle avoit elle-même formé nos chaînes, elle m'écrivit d'avoir pitié d'elle, que l'offense qu'elle m'avoit faite n'étoit pas d'une espece à me vanger si cruellement. Je ne voulus entrer dans aucun détail, je luy mandai qu'elle devoit faire réflexion que je n'étois que la cause innocente de son malheur, qu'il m'étoit impossible d'y trouver du remede. Elle resolut de faire tous ses efforts pour oublier Alanis, elle fuioit avec autant de soin que lui tous les lieux où ils auroient pu se rencontrer ; mais voïant qu'elle ne pouvoit guerir de son amour, pour ramener son Amant elle s'avisa d'une ruse qui ne lui réussit que trop bien. Un Berger nommé Montan l'avoit beaucoup ai-

mée, mais elle n'avoit jamais eu pour lui que des mépris ; elle affecta de le traiter d'une maniere plus douce, il lui rendit des soins & des services si importans, qu'Ismenie commença à l'aimer de bonne foi. Alanis étoit ennemi de ce Berger ; aiant fait réflexion qu'il étoit cause de son bonheur, il en ressentit tant de dépit, qu'il me quitta pour reprendre sa premiere chaine. Nous étions dans cette mechante situation, lorsqu'il arriva un nouvel incident qui donna lieu à des scenes réjouissantes pour tout autre que les Acteurs

Mon pere & celui de Montan avoient quelques differents pour des bornes de nos pâturages, cela l'obligeoit de venir souvent chez nous avec son fils ; & comme si j'avois été née pour enlever tous

les Amans d'Iſmenie, ce jeune Berger ne me vit pas plutôt qu'il m'aima éperdûment. Cette nouvelle conquête redoubla mes inquietudes ; je craignois que cela n'obligeât ma rivalle à renoüer avec mon ingrat. L'amour pour redoubler notre embaras, ſembloit prendre plaiſir à nous faire rencontrer tous quatre enſemble. Un jour je trouvai mon volage aux pieds d'Iſmenie, elle mépriſoit ſes larmes & ſes ſoupirs. Un moment aprês Montan arriva, il avoit été averti par un de ſes amis que j'avois tourné mes pas de ce côté-là. C'étoit une choſe des plus ſingulieres à voir ; chacun de nous ſe plaignoit à la perſone qu'il aimoit, ſans faire attention au reſte. Je demandai à mon infidele, pourquoi il avoit ceſſé de m'aimer, il regardoit tendrement Iſmenie,

& la prioit de lui pardonner, & cette Bergere faiſoit des reproches à Montan, qui n'étoit occupé qu'à me parler de ſon amour. Après que nous ûmes bien répandu des larmes, & pouſſé des ſoupirs, la nuit nous contraignit de nous ſeparer.

Le lendemain mon pere m'envoia ici chez une de mes tantes ſans m'en dire la raiſon; il y a déja quelque tems que j'y demeure, & je ne ſai quand doit finir mon exil; j'ai apris que Montan avoit épouſé Iſmenie, & qu'Alanis aloit épouſer la ſœur de cette Bergere; malgré les ſujets que j'ai de me plaindre de cet ingrat, je ne laiſſe pas de prier le Ciel de le rendre auſſi heureux que je ſuis infortunée. Après que Silvanie eut fini ſon recit, elle ne put retenir ſes larmes.

Syrene

Syrene & Silvain entrerent dans sa douleur, & lui dirent tout ce qu'ils crurent capable de l'adoucir. Et comme les malheureux se font un plaisir d'être ensemble, il convinrent en se séparant, qu'ils se retrouveroient le lendemain au même endroit.

Le jour ne parut pas plutôt, que Silvanie s'y rendit. Cette aimable Bergere se voyant seule dans un lieu si propre à se plaindre des rigueurs de l'Amour, comença de cette maniere : Helas ! pourquoi faut-il que je ne puisse suivre l'exemple de mon volage Amant ? ou plutôt pourquoi n'ai-je pu me défendre de l'aimer ? & que n'ai-je fait mon unique amusement de mes moutons, de mon chien & de ma musette? Faloit-il tout negliger pour cet Ingrat qui m'abandonne d'une ma-

niere si cruelle ? En achevant ces mots elle chanta ces paroles:

Ah j'ai bien merité mon funeste malheur !
Faloit-il me flater de la vaine esperance
D'arrêter cet Amant trompeur?
Faloit-il comter sur un cœur,
Que je devois à l'inconstance ?

Silvain étoit couché entre des myrtes, enseveli dans une rêverie profonde, il se leva pour entendre la voix de cette Bergere ; il y prit tant de plaisir, que cela charma sa mélancolie. Aussi-tôt qu'elle eut cessé de chanter, il l'aborda, & s'assit auprès d'elle, en lui disant : Vous éprouvez comme moi, belle Silvanie, que les cœurs constans sont bien malheureux. Est-il possible qu'étant aussi charmante que vous l'êtes, vous puissiez tenir si lontems contre les mépris d'un ingrat ? Je connois

des Bergers qui feroient toute leur felicité d'être aimés de vous; leurs soins & leur constance ne pouroient ils point vous faire oublier ce volage? Je ne puis pas répondre, repliqua la Bergere, d'une chose qui dépend du tems, il n'y a que lui seul qui soit capable de consoler un cœur que l'amour a desesperé.

Ils furent interrompus par Syrene. A peine avoit-il pris une place auprès d'eux, qu'ils entendirent chanter des femmes. Leurs voix étoient si douces & si touchantes, qu'ils s'aprocherent doucement pour entendre ce charmant concert. Ils virent au travers des arbres trois Nymphes d'une beauté & d'une parure surprenante; il n'y avoit rien de mieux entendu que leurs habits, & leur coëfure étoit des plus galantes.

Quand elles eurent fini leur petit concert, une des Nymphes qui se nomoit Doride, demanda à l'une de ses compagnes, si elles n'étoient pas proches des rivages qui avoient été témoins des adieux de Diane & de Syrene. Je le croi, reprit-elle; car on dit que c'étoit au bord de la fontaine des Aliziers. Leur séparation fut si tendre & si douloureuse, qu'on en parlera lontems. J'aurois une forte curiosité, repliqua Doride, d'aprendre ce qu'ils se dirent. Il me sera aisé de vous satisfaire, reprit la Nymphe; car j'ai tout su d'un Berger qui s'étoit caché pour les écouter.

Le Souverain du païs ayant envoyé un ordre à Syrene de le venir trouver, il en ressentit une vive douleur. Ce Berger n'étoit pas acoutumé aux rigueurs de l'ab-

ſence ; il aimoit, il étoit aimé, il voyoit tous les jours ſa Bergere ; mais les tems changerent tout d'un coup, & ſa felicité paſſée ne ſervit qu'à lui rendre ſes malheurs plus inſuportables. Ses moutons ſembloient partager ſes ennuis, ils étoient languiſſans, & ſe couchoient dans la prairie ſans vouloir paître. Cet Amant infortuné étoit apuyé ſur ſa houlette ; il promenoit ſes regards de tous côtés pour découvrir ſi ſa Bergere ne venoit point. Jamais agitation ne fut plus cruelle que la ſienne ; il ſouhaitoit ardemment de la voir, encore qu'il redoutât ſa vue ; il ſentoit bien qu'il n'auroit pas la force de la ſoutenir, ſans donner des marques de ſon deſeſpoir.

Cruel Amour, s'écria ce tendre Berger, tu me fais payer bien cherement les faveurs que tu m'as

faites; je n'ai porté jusqu'ici que de douces chaînes, mais tu m'acables tout d'un coup des tourmens les plus rigoureux; encore si je n'avois à souffrir que les peines de l'absence, l'espoir du retour pouroit adoucir mes ennuis: mais helas! la craite & les soupçons jaloux vont déchirer mon cœur. Car enfin qui poura m'assurer que Diane sera toujours fidelle, puisque l'éloignement est souvent l'écueil des plus grandes passions? Que deviendrois-je, ô Dieux, si ma Bergere cessoit de m'aimer; j'irois traîner une mourante vie dans quelque afreuse solitude; j'entretiendrois les bois & les rochers de ma triste avanture. Amour, si tu m'as destiné à ce malheur, fais-moi plutôt expirer en prenant congé de Diane; j'aurai du moins la consolation

de l'avoir toujours vue constante.

Il n'auroit pas si-tôt fini ses plaintes, s'il ne se fût aperçu qu'elle venoit à lui. Son air & son action marquoient le trouble qui l'agitoit; mais sa langueur ne rendoit pas sa beauté moins touchante. Elle s'avançoit d'un pas mal assuré, en rêvant aux moyens qu'elle pouroit trouver pour rompre le voyage de son Amant. Elle l'aimoit avec tant de violence, qu'elle regardoit le jour de son départ comme le dernier de sa vie. Ses larmes couloient avec tant d'abondance, qu'elle ne le voyoit pas, encore qu'elle fût près de lui. Il ne put la voir en cet état sans en ressentir un redoublement de douleur, qui lui ôta l'usage de la voix. Ils garderent quelque tems un triste silence, qui ne fut interrompu que par des soupirs.

L'amoureux Berger lui prit les mains, & les lui baisa tendrement en les arrosant de ses larmes ; ensuite ces malheureux Amans allerent s'asseoir sous des myrtes.

Le plaisir qu'ils avoient de se voir, leur faisoit juger de la peine que leur causeroit l'absence. Ah, ma chere Diane, s'écrioit douloureusement Syrene, auroit-on cru que ta presence eût pu augmenter mes inquietudes, toi qui dissipois autrefois mes plus noirs chagrins d'un seul de tes regards ! Ordre cruel, poursuivit cet Amant, c'est toi qui viens troubler les douceurs de ma vie. Pourquoi faut il que celui à qui nous sommes soumis ne soit pas amoureux ? il seroit occupé de sa passion, & negligeroit tout le reste.

Peus tu te plaindre, repliqua

Diane, d'un malheur dont le remede eſt entre tes mains? Tu n'as qu'à ne point quitter ce rivage. Eſt-il poſſible que tu puiſſes avoir la cruauté d'abandonner celle qui ne vit que pour toi? Quand tu ſeras parti, que croiſtu que je deviendrai? Les ſoupirs, les langueurs & les larmes prendront la place des innocens plaiſirs que nous goûtions tous les jours en ces aimables lieux. Ah quel terrible changement! Je verrai en mille endroits ton nom & le mien écrits de ta main ſur l'écorce des arbres: mais helas! dequoi me ſervira que tout me parle de toi, quand je ne pourai plus te voir? Non, Syrene, pourſuivit-elle, je ne ſaurois me perſuader que ton amour ſoit auſſi fort que tu veux me le faire croire, puiſqu'il ne peut l'empor-

ter sur un foible devoir, & que toutes mes plaintes sont inutiles. N'insulte pas à mon malheur, replique l'infortuné Berger, en doutant de la grandeur de ma passion. Rien ne peut me dispenser d'obeïr aux ordres de notre Souverain ; il m'exileroit pour toujours de ma patrie, si je manquois à faire ce qu'il souhaite. Mais en quelque lieu que ma mechante étoile me conduise, je serai à toi jusques au dernier moment de ma vie.

Diane voyant qu'elle ne pouvoit le faire changer de resolution, lui dit: Va où le Destin t'apelle; je prie le Ciel qu'il rende ton voyage heureux, & que l'amour te ramene bien-tôt avec un cœur aussi tendre & aussi fidele que le mien. Si l'absence diminue jamais l'ardeur que j'ai pour toi, que l'herbe

naiſſante ſeche ſous mes pas; que les eaux de cette fontaine tariſſent; que ces lieux changent en un deſert affreux; & que la foudre tombe ſur moi. En achevant ces mots elle lui donna un bracelet de ſes cheveux, & un bague, en lui jurant qu'elle ceſſeroit plutôt de vivre, qu'elle ne ceſſeroit de l'aimer.

O gages précieux, s'écria l'amoureux Syrene en les baiſant mille fois, vous ſerez les témoins de ma fidelité, & vous adoucirez mes mortels ennuis. Adorable Bergere, continua-t-il, ſi jamais j'éteins une ſi belle flâme, je prie les Dieux de me précipiter dans les enfers, & de me faire ſoufrir tous les tourmens des coupables. Reçois ma houlette & ma lyre pour gage de ma foi. Enſuite ils s'embraſſerent, en ſe diſant un adieu, qui penſa être le der-

nier moment de leur vie, puiſqu'il s'en falut peu que la douleur qu'ils en reſſentirent ne les fît expirer.

Cependant, repliqua Doride, l'amour de Diane n'a pu tenir contre l'abſence de ſon fidele Berger.

Syrene qui avoit écouté ce recit avec beaucoup d'attention, ſentit renouveller ſes douleurs. Silvain & Silvanie lui furent d'un grand ſecours; car ſans eux il ſe ſeroit abandonné à ſon deſeſpoir.

Les Nymphes voyant que le Soleil ne pouvoit plus les incommoder, ſe leverent pour reprendre leurs routes. A peine étoient-elles ſorties de la prairie, qu'elles aperçurent trois Sauvages d'une grandeur ſurprenante, & d'une figure à épouvanter les plus intrépides. Ils avoient pour cuiraſſes

des peaux de tigres, & pour braſſars des gorges de ſerpens. Leur habillement de tête étoit fait en forme de muſle de lion; une partie de leur corps étoit nuë, & plein d'un grand poil noir tout heriſſé. Ils étoient armés d'arcs & de fleches, & de groſſes maſſues; leurs écus étoient des plus dures écailles de poiſſon. Ces hommes, ou pour mieux dire, ces monſtres, ſe jetterent ſur les Nymphes, en leur diſant: Ingrates, vous êtes enfin en notre pouvoir, & nous aurons par force ce que vous deviez acorder à notre amour. Nous ſommes las de faire retentir les forêts de nos plaintes & de nos cris; preparez-vous à ſoulager notre ardeur, & ne nous contraignez pas à nous vanger de vos mépris par votre mort. La frayeur & la ſurpriſe de

ces Nymphes fut si grande, qu'elles se regardoient sans pouvoir parler. Doride qui avoit plus de résolution que ses compagnes, dit à celui qui la tenoit : Je ne croyois pas que lorsqu'on aime on pût se porter à de si grandes violences. C'est le caractere des lâches de s'armer contre des femmes quand elles n'ont personne pour les défendre. Nous ne sommes pas obligés de vous ménager, lui repliqua ce barbare, après les traitemens que nous avons reçus de vous. En même tems il arracha une corde de son arc, & lui lia les mains avec beaucoup d'inhumanité ; les autres suivirent ce cruel exemple.

Silvanie & les deux Bergers qui n'avoient pas perdu de vue les Nymphes, ne purent soufrir qu'on les traitât si indignement ; ils re-

ſolurent d'expoſer leurs vies pour leur donner du ſecours. Ils tirerent leurs frondes de leurs panetieres, & les ayant remplies de pierres, ils allerent ataquer les Sauvages avec autant de courage que d'adreſſe. Ils croyoient que lorſqu'ils ſeroient ocupés à ſe défendre, les Nymphes pouroient ſe dérober à leur fureur: mais ils eſtimoient trop la priſe qu'ils venoient de faire, pour ne pas tout metre en uſage pour ſe la conſerver. Un des Sauvages demeura auprês des Nymphes, de crainte qu'elles ne priſſent la fuite; & les deux autres s'avancerent pour repouſſer les Bergers: mais leurs pierres voloient d'une ſi grande force, qu'ils furent contraints de reculer. Tant qu'il y en eut dans leurs panetieres, l'avantage fut de leur côté; mais quand ils furent obligés d'en ra-

masser, les Sauvages fondirent sur eux avec leurs massues, & ces généreux Bergers alloient perdre la vie sans un secours qui sembloit leur venir du Ciel. Ils virent paroître une femme d'une taille admirable, & d'une beauté surprenante; elle portoit une lance, un arc & des fleches. Elle ne s'aperçut pas plutôt de l'inégalité de ce combat, qu'elle se rangea du parti des plus foibles; elle triompha des deux Sauvages, & eut le plaisir de leur voir vomir l'ame avec le sang. Le troisiême qui gardoit Doride, Cynthie & Polidore, voyant le funeste sort de ses compagnons, voulut les vanger, ou mourir. Il quitta les Nymphes, & courut tout furieux attaquer l'héroïne; il leva sa massue pour la lui décharger sur la tête; elle para le coup avec tant d'adresse & de

de force, qu'elle la lui fit tomber des mains, & dans le tems qu'il se baissoit pour la ramasser, elle lui enfonça sa lance si avant dans l'œil, qu'elle lui fit voler la cervelle. Il fit un cri, qui fut le dernier de sa vie. Les Bergers se voyant sauvés d'un peril affreux par la valeur de la belle Inconnue, s'empresserent à lui en marquer leur reconnoissance. Elle délia les Nymphes, en leur disant d'un air agréable, que c'étoit un excès de cruauté de les avoir atachées par de si rudes nœus; que si leurs belles mains étoient faites pour porter des chaînes, ce ne devoient être que celles de l'Amour. Ensuite elle s'adressa à Silvanie & aux deux Bergers, & leur dit d'une maniere fort honnête, que ce rencontre étoit heureux pour elle, puisqu'elle avoit par-

tagé avec eux la gloire d'une ſi belle action. Doride prenant la parole lui dit : Belle Inconnue, nous avons beaucoup d'impatience de ſavoir qui vous êtes. Si l'on en juge par raport à votre valeur, on vous prendra pour Minerve, ou pour la fille de Mars; & ſi l'on en croit votre beauté, vous êtes la Deeſſe des Amours. Mais qui que vous ſoyez, vous devez être perſuadée que jamais rien ne ſera capable de nous faire oublier que nous vous ſommes redevables de la vie. Peut-être ſerons-nous aſſez heureuſes pour rencontrer quelque jour une ocaſion de vous faire connoître notre reconnoiſſance.

Cette petite troupe ayant beſoin de rafraichiſſement, s'alla aſſoir au bord de la fontaine des Aliziers, à la reſerve de Silvain &

de Syrene; ils coururent au vilage, & firent aporter une colation tres propre, quoique champêtre : les Nymphes n'en furent pas surprises, elles connoissoient l'opulence & la galanterie des Bergers de cette Province. Comme elles ignoroient les noms des deux qui avoient pris si genereusemenr leur défense, elles le demanderent à Silvanie. Elle n'ut pas plutôt satisfait leur curiosité, que Doride s'écria: Quoi, Syrene & Silvain, qui étoient rivaux, sont devenus amis, cela me paroît fort extraordinaire ; cependant j'aprens avec beaucoup de plaisir que c'est à eux à qui nous avons tant d'obligation, puisque nous pourons leur être utiles dans le malheureux état où l'amour les a reduits. Ensuite elle dit à la belle Inconnue : Malgré l'impatience que nous avons d'a-

prendre ce qui vous oblige d'aller en cet équipage, nous voulons vous faire connoître que celles que vous avez ſecourues n'en ſont pas indignes. Elle luy dit qu'elles étoient du nombre des Nymphes qui ſervoient au temple de Diane, & qu'elles y demeuroient avec la ſavante Felicie qui avoit le don de penetrer dans l'avenir ; qu'elles venoient de voir une de ſes parentes qui demeuroit prés du port de Galice, & qu'aprés s'être repoſées dans la prairie, elles avoient eu le malheur de rencontrer ces Sauvages ; qu'il y avoit lontems qu'ils les fatiguoient de leur folle paſſion, qu'elles avoient toujours tourné la choſe en plaiſanterie.

La belle Inconnue ſentit un mouvement de joie, d'aprendre qu'elle avoit obligé des perſones d'un merite diſtingué ; & pour ſe

faire auſſi connoître, elle commença le recit de ſes avantures.

Mon nom eſt Feliſmene, le lieu de ma naiſſance eſt la ville de Soldine dans la fameuſe province de Vandalie, qui n'eſt pas eloignée d'ici. Mon pere ſe nommoit Andronic, & ma mere Dalie; ils étoient les plus riches du païs, ils furent ſi lontems ſans avoir des enfans, que leurs grands biens ne ſervoient qu'à redoubler leurs chagrins; aprés beaucoup de vœux & de prieres ma mere devint groſſe, ils en reſſentirent beaucoup de joïe, cependant elle étoit tres incommodée; mon pere qui ſe faiſoit une étude de tout ce qui pouvoit la divertir, & qui ſavoit que c'étoit quelque choſe de fort réjouïſſant pour elle que la lecture des Auteurs anciens, lui lut un ſoir le Jugement de Pâris; elle l'écou-

toit avec attention ; mais comme elle attribuoit l'avantage que Venus avoit remporté ſur les deux autres Deeſſes à la ſenſibilité d'un jeune homme, elle dit à mon pere que Pâris avoit fait une injuſtice à Minerve. Il lui repliqua qu'il ne pouvoit pas en uſer d'une autre maniere, puiſqu'il y avoit écrit ſur la Pomme, à la plus Belle. C'eſt par cette raiſon, reprit-elle, qu'il devoit décider en ſa faveur, puiſque la beauté de l'ame doit l'emporter ſur celle du corps. Ils paſſerent une partie de la nuit dans cette conteſtation, il n'y eut que le ſomeil qui la pût faire ceſſer.

Ma mere qui avoit l'imagination remplie de tout ce que je viens de dire, ne fut pas plutôt endormie, qu'elle crut voir Venus qui luy diſoit d'un ton de co-

lere: Je m'étonne, Dalie, que tu prennes plaisir à m'offenser, moi qui ai toujours favorisé tes desirs en te faisant aimer tendrement de ton époux; je te punirai de ton ingratitude, les deux enfans dont tu es grosse ne verront le jour que pour te l'ôter; & l'Amour, pour achever ma vengeance, leur fera souffrir les plus cruelles peines. Un moment après Minerve parut, & lui dit: Vertueuse Dalie, je te suis obligée d'avoir pris mon parti; pour t'en marquer ma reconnoissance, je rendrai ton fils aussi redoutable dans les combats que le Dieu Mars; & ta fille aura tant de force & d'adresse, qu'on la prendra souvent pour moi. Ma mere demeura si effrayée de ce songe, qu'elle n'en pouvoit revenir. Ce n'étoit pas sans raison, puisqu'un mois après elle

mourut en acouchant d'un fils & de moi. Mon pere fut si sensiblement touché de sa perte, qu'il la suivit d'assez près. Notre grand-mere eut le soin de nous faire élever d'une maniere convenable à notre naissance. A peine mon frere avoit-il douze ans, qu'elle l'envoya à la Cour du Roi de Portugal. Quand il fut en âge de porter les armes, ce Prince lui donna de tres-beaux emplois; il s'y fit distinguer d'une maniere avantageuse, & le Roi prit tant d'amitié pour lui, qu'il ne voulut jamais permetre qu'il sortît de sa Cour. Mais s'il fut heureux en guerre, il ne le fut pas en amour. Pour moi j'étois auprès de ma grand mere, où j'ai vêcu jusqu'à l'âge de dix-sept ans assez tranquile : mais pour mon malheur un homme de la premiere qualité

prit

prit de l'amour pour moi, ou du moins feignit d'en prendre; je ne sai pas ce que j'en dois croire, mais je suis persuadée que les filles les moins credules sur ces sortes de chapitres sont les plus habiles. Dom Felix, c'étoit le nom de cet Amant, consuma beaucoup de tems pour me faire connoître ses sentimens; il observoit toutes mes démarches, & ne manquoit jamais lorsque je me promenois dans le jardin, de monter sur une terrasse d'où il pouvoit me voir; il faisoit parler ses regards, & comme mes fenêtres donnoient sur une grande place, il y faisoit souvent des Tournois, & me donnoit des Serenades. Je ne sai si l'amour diféroit à m'enflâmer pour me faire aimer dans la suite avec plus de violence, mais toutes ces galanteries ne me rendoient pas plus sensible.

Cet Amant desesperé de voir que j'étois sans atention pour tout ce qu'il faisoit pour me plaire, prit le parti de m'écrire. Il gagna par sa liberalité une fille nomée Rosine, qui étoit à moi; elle se chargea de me rendre sa letre; j'en fus si irritée, que je lui dis d'un ton de colere, que s'il lui arrivoit jamais de prendre de semblables comissions, je saurois bien l'en punir. Cette artificieuse me dit sans paroître allarmée, qu'elle n'avoit pas u d'autre vue que de me faire rire des folies de Dom Felix, mais qu'elle alloit lui rendre sa letre, puisque je prenois la chose serieusement; en même tems elle sortit de ma chambre.

Par un caprice dont j'aurois bien de la peine à rendre raison, Rosine ne fut pas plutôt partie,

que je sentis une forte curiosité de voir ce que Dom Felix m'écrivoit; je passai le reste du jour avec beaucoup d'inquietude. Cette fille étant venue pour me des-habiller, je lui dis que Dom Felix étoit bien hardi de se donner la liberté de m'écrire; elle me répondit que cela ne devoit pas me surprendre, puisque c'étoit un effet ordinaire de l'amour; ensuite elle me fit de grandes excuses, & me pria de n'être plus en colere contre elle; je me mis au lit, & je puis dire sans exageration, que jamais nuit ne me parut si longue. Aussitôt que je vis le jour, j'apelai Rosine; en m'habillant elle ut l'adresse de laisser tomber la lettre de Dom Felix, & la ramassa avec précipitation, comme si elle ût aprehendé que je ne m'en fûs aperçue: aparemment qu'elle avoit

remarqué que j'étois inquiete, & qu'elle en avoit penetré la cauſe: je lui demandai ce que c'étoit qu'elle venoit de ramaſſer. Ce n'eſt rien, me dit-elle. Je veux le voir, lui repliquai-je d'un air enjoué, car je crois que c'eſt un billet doux que tu viens de recevoir de ton Amant, & je veux abſolument que tu me le montres. Je n'ai garde, reprit elle, je m'attirerois encore votre colere, puiſque c'eſt la lettre de D. Felix, je n'ai pu encore rencontrer l'occaſion de la lui rendre. Je ſavois bien qu'elle ne me ſupoſoit rien; cependant je ne laiſſai pas de m'opiniâtrer à lui ſoutenir que c'étoit une ruſe qu'elle avoit inventée pour ſe tirer d'afaire. Elle fut bien-aiſe de ſe voir preſſée, & aprés quelques petites façons elle me la donna. Je ne ſai

s'il me parut plus d'amour dans cette letre, que dans tout ce qu'il avoit fait pour moi, ou si mon heure d'aimer étoit venue; mais je me sentis agitée d'un trouble qui m'avoit été inconnu jusqu'à ce jour. Je fis ma paix avec Rosine, jugeant qu'elle me seroit d'un grand secours. Je balançai quelque tems si je ferois réponse à D. Felix : mais enfin mon penchant fut plus fort que ma raison, je lui écrivis. Il seroit dificile d'exprimer la joie qu'il ressentit quand Rosine lui rendit ma letre. Il la baisa mille fois, & y fit réponse dans des termes si remplis de respect, de reconnoissance & d'amour, que je ne pus lui refuser la permission qu'il me demandoit de me voir. Cette entrevue est la source de tous mes maux, puisque je lui trouvai mille qualités

qui acheverent de me charmer. Il me donnoit tous les jours de nouvelles marques de sa passion, & me jura qu'il seroit mon époux aussi-tôt qu'il pouroit disposer de lui. Après nous être donnés des assurances reciproques d'une fidelité éternelle, nous ne passions pas un jour sans nous voir, ou sans nous écrire. Un an s'écoula de cette maniere; mais malheureusement le pere de D. Felix fut averti de notre liaison, & ne souhaitant pas qu'il se mariât si jeune, il l'envoya à la Cour de la Princesse Auguste, sous prétexte de quelque négociation. Il le fit partir si précipitamment, & l'observa si bien, qu'il lui fut impossible de me voir ni de m'écrire; il donna même de si bons ordres, que je ne recevois aucune de ses nouvelles. L'amour me jetta dans

un si grand égarement, que je me resolus de m'habiller en homme pour l'aller trouver.

J'avois oui dire que la Cour de la Princesse Auguste étoit des plus galantes, & qu'il y avoit un grand nombre nombre de belles personnes, cela me fit craindre qu'on ne m'enlevât le cœur de mon Amant, & qu'il n'oubliât les engagemens qu'il avoit avec moi. J'executai ce bizarre dessein avec autant de précipitation que d'imprudence. J'avois une amie qui savoit tous mes secrets, elle me fit faire un habit, & acheter un cheval; je partis sans faire atention aux mechantes suites qu'une conduite si irréguliere pouroit m'atirer. Je ne vous ferai pas le détail de ce qui m'arriva dans mon voyage, je n'en aurois peut-être pas le tems.

Comme je n'étois pas éloignée du lieu où la Princeſſe tenoit ſa Cour, j'y arrivai en peu de jours. Je me logeai dans un quartier rempli de gens de diſtinction. Bien que je ne fuſſe occupée que de l'envie d'aprendre des nouvelles de D. Felix, je n'oſois en demander à mon hôte, de crainte que cela ne lui donnât la curioſité de ſavoir qui j'étois. Je me couchai acablée d'inquiétude. Sur la minuit il vint heurter à ma porte, en me diſant que ſi je voulois avoir le plaiſir d'entendre un beau concert, je n'avois qu'à me metre à ma fenêtre. Je n'y fus pas plutôt, que je reconnus à la voix un Page de D. Felix, nomé Fabie ; il diſoit aux Muſiciens qu'il étoit tems de comencer.

Dans le moment on entendit un grand nombre d'inſtrumens

& de voix ſi harmonieuſes & ſi touchantes, qu'elles enlevoient; cela me retraça dans la memoire toutes les galanteries que Dom Felix avoit fait pour moi; encore que mon cœur fût agité de mille troubles ſecrets, je ne laiſſai pas de retenir cette chanſon.

Ne vous ofenſez pas, adorable Climene,
Si je portois une autre chaîne
Avant que vous m'euſſiez charmé;
Il eſt plus doux pour une Belle
De rendre un Amant infidele,
Que de toucher un cœur qui n'a jamais aimé.

Après pluſieurs autres couplets dont je ne me ſouviens pas, je fus dabord agreablement ſurpriſe d'entendre la voix de Dom Felix qui l'accompagnoit d'un Tuorbe. Mais quand je vins à faire reflexion que les tems étoient changés, & qu'il faiſoit pour une autre ce

qu'il ne devoit qu'à mon amour, je penſai mourir de douleur. Etant un peu revenue, j'allai demander à mon hôte, s'il ne ſavoit pas à qui l'on donnoit cette ſerenade. Il ne m'en put rien aprendre; elle ne finit qu'un peu avant le jour. Je cherchois des yeux D. Felix; mais la nuit étoit ſi obſcure, qu'on ne pouvoit rien diſtinguer. Je m'allai remetre au lit pour pleurer ma cruelle avanture.

La chanſon que je venois d'entendre ne me perſuadoit que trop de l'infidelité de mon Amant. Aprês avoir roulé dans mon eſprit mille diférentes penſées, je me levai, & m'étant habillée j'allai au Palais de la Princeſſe. En arrivant à la grande place qui eſt devant ce ſuperbe bâtiment, je vis aux fenêtres pluſieurs Dames d'une pa-

rure & d'une beauté éblouïſſante. Dans le tems que j'étois arrêtée à les conſiderer, j'aperçus Fabie Page de D. Felix, qui entroit dans le Palais d'un pas. précipité, & en reſſortit de même. Cela me fit juger qu'il alloit rendre quelque réponſe à ſon maître, & qu'il reviendroit bien-tôt.

J'étois ocupée du plaiſir que me cauſoit l'eſperance de le voir, lorſqu'il parut monté ſur un tres-beau cheval; ſa houſſe étoit de velours bleu, brodée de perles, & garnie autour de frange d'or. Son habit étoit des plus magnifiques, la dorure & les pierreries n'y étoient point épargnées, ſes plumes étoient bleues & blanches, ſon épée & ſon poignard étoient enrichis de diamans; il avoit une ſuite nombreuſe, & ſa livrée étoit des mieux entendues, elle étoit

bleue avec des bandes de velours oranger, & des agrémens d'argent.

Je fus d'abord pénetrée de joie de voir Dom Felix dans cet équipage pompeux; mais à ces tendres émotions succederent les soupçons & les craintes, qui me troublerent de telle sorte, que j'us bien de la peine à retenir mes larmes.

Dom Felix étant descendu de cheval, monta par le grand escalier qui conduisoit à l'apartement de la Princesse. Je le suivis jusqu'à la premiere salle, où s'arrêta Fabie; je l'abordai en le priant de me dire le nom de ce jeune Seigneur. Il faut, me repliqua-t-il, que vous soyez un Provincial nouvellement débarqué, pour ne pas connoître une persone d'une si grande distinction. On me le doit

pardonner, lui dis-je, puiſque je ne ſuis arrivé ici que d'hier. Sachez, reprit le Page, que ce Cavalier ſe nomme Dom Felix; il eſt de Vandalie, & il fait ſon ſejour ordinaire à la ville de Soldine; il eſt ici pour les afaires de ſon pere. Comme il ne m'aprenoit rien que je ne ſuſſe mieux que lui, & que je ne cherchois qu'à m'éclaircir de mes ſoupçons, je l'interompis en lui demandant pourquoi il portoit des couleurs ſi bizarres. Fabie qui avoit l'eſprit tres-naturel, me dit que c'étoient les livrées d'une Dame nomée Celie, dont il étoit amoureux, ajoûtant que ſi ſon Maître en faiſoit un ſecret, il n'auroit pas l'imprudence de me l'aprendre, mais que cela n'étoit ignoré de perſone.

Le deſeſpoir que me cauſa cet-

te terrible nouvelle, fut si grand, que j'us besoin de toute ma raison pour empêcher qu'il ne m'échapât rien qui put me faire découvrir. Heureusement Fabie n'étoit pas fort éclairé. Je lui dis qu'il faloit que cette Dame fût admirablement belle pour inspirer tant d'amour à un Cavalier d'un si grand merite. Vous n'en devez pas douter, reprit il; cependant il en a laissé une en son païs qui est encore plus aimable; mais ce sont les effets de l'absence. J'us bien de la peine à soutenir ce discours, je me vis reduite à devorer mes larmes. Fabie me demanda mon nom & mon païs, je lui dis que je me nomois Valere, que j'étois de Vandalie, & que je venois à la Cour pour chercher à me placer. Il me repliqua, qu'il étoit bien aise d'aprendre

que nous étions d'une même Province, & que nous pourions bien être auſſi d'une même maiſon, puiſque Dom Felix luy avoit commandé de luy chercher un Page; il m'aſſura que ſi j'acceptois le parti, je pouvois comter que je ne manquerois de rien, que j'aurois dequoi joüer, & qu'il y avoit de jolies filles dans leur quartier, qui me ſouffriroient avec plaiſir, étant auſſi bien tourné que je l'étois; de plus qu'il connoiſſoit la gouvernante d'un vieux Chanoine, qui nous fourniroit de vin & de tranches de jambon pour peu que je vouluſſe me radoucir auprès d'elle. Malgré la mechante ſituation où j'étois, je ne pus m'empêcher de rire. Il continua en me diſant que ſon Maître étoit de la meilleure humeur du monde; qu'il les trai-

toit fort bien, qu'il n'y avoit que l'amour & le jeu qui les fatiguât. J'acceptai ſes offres, & le même ſoir il me preſenta à D. Felix; il me reçut avec beaucoup d'agrément. La crainte que j'avois qu'il ne me reconnût ſe diſſipa; cependant je ne pouvois me conſoler, lorſque je faiſois réflexion qu'il faloit que mon viſage fût bien changé, ou que Dom Felix en ût entierement perdu l'idée. Je ne fus pas lontems chez lui ſans m'apercevoir qu'il étoit en grand comerce de lettres avec ma Rivale. Ce n'étoit que meſſages de part & d'autre, cela me faiſoit ſoufrir tout ce que l'amour & la jalouſie ont de plus cruel.

Cet infidele m'ayant trouvé d'un caractere d'eſprit propre à une confidence, prit tant de confiance en moi, qu'il me fit entrer dans

dans tous ſes ſecrets amoureux. Il me dit que Celie lui marquoit une cruelle indiférence depuis qu'elle ſavoit le fort atachement qu'il avoit u pour une Dame de Soldine ; qu'elle s'étoit miſe en tête qu'il ne la regardoit que comme une Maîtreſſe de paſſage, & que ſon amour ne dureroit qu'autant que ſes afaires le retiendroient à la Cour. Il m'avoua que d'abord il n'avoit point u d'autres vues ; mais que depuis ſa paſſion étoit devenue ſi violente, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût prêt de lui ſacrifier.

Il eſt aiſé de juger qu'un diſcours de cette eſpece étoit quelque choſe de fort dur pour un cœur auſſi tendre que le mien : mais comme je m'étois déja fait une habitude de me contraindre, je lui dis avec la liberté d'un con-

fident: Il me paroît, Monſieur, qu'il vous ſeroit plus avantageux que l'amour que vous avez pour Celie ne fût qu'un amuſement, comme elle en eſt perſuadée, puiſque vous ne pouvez rompre vos premieres chaînes ſans violer votre foi. Il n'eſt plus en mon pouvoir, repliqua cet infidele, d'écouter tes raiſons, puiſque je ſuis ſi ocupé de mon nouvel amour, que je croi que Celie eſt la ſeule digne de mon atachement. Il venoit d'en recevoir une lettre, & pour me marquer ſa confiance il me la montra.

SI vous avez cru vous faire un merite auprès de moi, en me ſacrifiant votre premiere Maîtreſſe, vous m'avez mal connue; je ſuis trop delicate pour eſtimer la conquête d'un Cœur que je ne dois qu'à ſa legereté.

Vous me jurez que jamais rien ne poura éteindre les feux dont vous brulez pour moi, & en même tems vous m'aprenez que vous êtes un infidele ; dois-je comter sur vos sermens, puisque vous ne faites aucun scrupule de les trahir. Si j'avois su quelque chose de votre premiere passion, je vous pardonnerois de me l'avoir avouée : mais puisque je l'ignorois, rien ne peut justifier une si grande indiscretion, & vous me donnez lieu de croire que vous avez plus de vanité que d'amour. Vous m'accusez d'être cause de votre inconstance, vous ferez bien-tôt le même reproche à un autre. Ne vous opiniâtrez pas à vouloir entrer dans un éclaircissement avec moi, puisqu'il n'y a rien qui soit capable de me faire changer de sentiment.

Après qu'il ut achevé de lire

cette letre, il voulut ſavoir ce que j'en penſois; je lui dis qu'il me ſembloit que Celie connoiſſoit une partie de ſon humeur, & que je croyois qu'elle auroit bien voulu avoir été ſa premiere Maîtreſſe, bien que le ſort de ſa Rivale dût lui faire plus de pitié que d'envie.

Mais Valere, me repondit Dom Felix, que me conſeilles-tu de faire? De reprendre vos premieres chaînes, lui dis-je emportée par ma paſſion: car enfin, continuai-je, quel ſera le deſeſpoir de celle que vous avez ſi cruellement abandonnée, elle ſuccombera ſans doute à ſa douleur, & vous aurez un remors éternel d'avoir cauſé ſa perte. Je trouve beaucoup de raiſon dans tout ce que tu me dis, répondit Dom Felix, mais je ſens bien qu'il m'eſt impoſſible de ſui-

vre ton avis, & j'ai trop fait de chemin avec l'amour ; cependant je voi bien, pourſuivit-il en ſoupirant, que je ſerai malheureux, mais je ne ſaurois vaincre ma cruelle deſtinée. En achevant ces mots il entra dans ſon cabinet, & fit réponſe à Celie, & me chargea de la lui rendre, en me priant de le ſervir avec une exacte fidelité. J'oubliois à vous dire, belles Nymphes, qu'avant de fermer ſa lettre, il me la fit voir. Elle me tenoit trop au cœur pour l'avoir oubliée, la voici.

VOus êtes bien injuſte, Madame, d'expliquer d'une maniere qui m'eſt ſi outrageante l'ouverture de cœur que j'ai pour vous. Devoit-elle m'attirer les duretés dont votre letre eſt remplie ? Pourquoi me faire un crime d'avoir aimé

avant que de vous connoître, puisque c'eſt un triomphe pour votre beauté d'avoir chaſſé de mon cœur une aimable perſone qui rèpondoit à mon amour? Vous l'allez bien vanger, Madame, car vos mépris me coûteront la vie.

Aprês que D. Felix ut fermé ſa letre, il me la donna, & j'allai chez Celie en faiſant des réflexions douloureuſes ſur le caprice de l'amour, qui me reduiſoit à la cruelle néceſſité d'agir contre moi-même. En entrant chez elle je trouvai un Page qui me conduiſit à ſon apartement. Il me laiſſa dans une antichambre, & m'alla anoncer. Il parloit ſi haut, que j'entendis qu'il diſoit que c'étoit un nouveau Page de D. Felix, qui étoit du grand air. Voila de nos Amans diſcrets, s'écria-

t-elle, qui changent tous les jours d'Oficiers pour leurs meſſages amoureux : mais cela renferme peut être quelque myſtere ; va le faire entrer.

La vue d'une Rivale qui troubloit ſi cruellement mon repos, m'agita de telle ſorte, que ce ne fut qu'en tremblant que je lui preſentai la lettre de mon parjure. Elle s'atacha à me conſiderer, & je connus par ſes diſcours & ſes manieres que ſon trouble n'étoit pas moins grand que le mien, quoiqu'il vînt d'une cauſe toute diférente. Elle me demanda ce qui m'amenoit à la Cour, & par quel hazard heureux Dom Felix m'avoit rencontré. Il faut, lui dis-je, que ce ſoit ma bonne fortune, puiſque cela me procure l'honeur de voir une Dame d'un ſi grand mérite, & d'une beauté

qui n'ut jamais d'égale. A ce que je voi, reprit-elle avec un ſourire gracieux, tu prens le caractere de D. Felix; & comme je ne le croi pas aſſez prudent pour t'avoir fait un myſtere de la paſſion qu'il veut me perſuader qu'il a pour moi, tu peux lui dire que j'ai profité de l'exemple de ſa premiere Maîtreſſe. Ah! Madame, m'écriai-je, dequoi me chargez vous; je n'aurai pas la cruauté de lui aprendre une choſe qui acheveroit de le deſeſperer; voyez ſa lettre, je vous en conjure, elle vous donnera peut-être des ſentimens plus favorables. Je le veux bien, dit-elle, mais aprens qu'il t'en aura toute l'obligation. Dans le tems qu'elle la liſoit, j'obſervois tous ſes mouvemens; je n'y remarquai rien qui fût d'un bon préſage pour D. Felix: j'en devois reſſentir

reſſentir beaucoup de joie ; mais j'aimois trop éperdûment cet ingrat, pour ne me pas faire une peine de tout ce qui pouvoit lui cauſer de la douleur. Quand elle ut achevé de lire, elle me dit : Puiſque tu t'intereſſes ſi fortement dans le repos de ton Maître, je ne veux pas rompre entierement avec lui ; je te permets de lui dire, que lorſque l'amour laiſſe la liberté de s'exprimer avec tant d'eſprit, il n'a guere de violence. Je la remerciai de l'honeur qu'elle me faiſoit, & j'allai trouver Dom Felix qui m'atendoit avec beaucoup d'impatience. Je ne lui dis que les dernieres paroles de Celie ; encore qu'elles n'uſſent rien d'aſſez flateur pour lui donner de l'eſperance, il ne laiſſa pas d'en être content. Cela me fit enviſager mon malheur dans toute ſon étendue.

Infortunée Felismene, disois-je en moi-même, tu devrois mourir de honte d'exposer ta reputation pour un perfide qui se livre sans aucun scrupule à un amour malheureux. J'étois dans un état si violent, que je me suis étonnée mille fois coment je ne perdis pas le peu de raison qui me restoit. Je croi que la découverte que j'avois faite de la tendresse que Celie avoit pour moi, m'empêcha de sucomber à mes ennuis. Come elle ne vouloit plus recevoir de letres & de complimens de D. Felix, quand il ne se servoit pas de moi, je la voyois beaucoup plus souvent que je ne l'aurois souhaité. Il s'écoula quelques mois sans qu'elle osât s'expliquer que par ses regards : mais ils m'en disoient assez, pour me faire voir que malgré tout ce que je faisois

pour servir D. Felix contre moi-même, le hazard me favorisoit. Cependant la passion de Celie devint si vive, que cela me jetta dans un furieux embaras. J'étois incertaine du parti que je devois prendre: je craignois que si je ne lui donnois pas quelques marques de tendresse, elle ne renouât avec Dom Felix; & j'aprehendois encore davantage qu'il ne s'abandonnât à son desespoir, se voyant si mal traité : car elle lui avoit dit qu'elle ne vouloit plus le voir. Ce que j'avois prévu arriva; & il auroit tourné contre lui toute sa fureur, si je ne l'en usse empêché, en l'assurant que j'allois faire de nouveaux éforts pour adoucir la cruauté de Celie. Je courus chez elle, je me jettai à ses piés, & lui dis toute en larmes l'état funeste où j'avois laissé

D. Felix. Ah ! s'écria-t-elle en me montrant une douleur égale à la mienne, eſt-il poſſible que tu ignores mes ſentimens ? & ſi tu les connois, peux-tu me parler pour ton Maître ? Ingrat, pourſuivit-elle avec des tranſports furieux, je croyois que tu ne t'empreſſois à me faire des meſſages que pour te procurer le plaiſir de me voir. N'eſt ce pas, Cruel, me marquer le dernier mépris, de préferer les interêts de D. Felix à l'amour que j'ai pour toi ? Dis-lui qu'il peut venir, s'il veut que ſa vue me donne la mort. Pour toi, fatal ennemi de mon repos, ne t'offres plus à mes yeux, puiſqu'ils n'ont pu faire paſſer dans ton cœur les feux dont le mien eſt enflâmé. En achevant ces mots elle entra bruſquement dans ſon cabinet, & s'y enferma. Je lui

dis tout ce que je crus capable de l'adoucir, mais ce fut inutilement; elle me dit sans vouloir m'ouvrir: Laisse moi, Ingrat, rien ne peut reparer l'outrage que tu m'as fait; pour me punir de me l'être atiré, je me donnerai la mort de mes propres mains. Je sortis fort éfrayée; après m'être un peu remise, j'allai retrouver D. Felix, je lui dis qu'il étoit venu des visites à Celie, qui m'avoient empêché de lui parler. Le lendemain nous aprimes qu'elle étoit morte subitement. Il n'y a point d'expressions assez fortes, aimables Nymphes, pour vous marquer le desespoir de D. Felix. Je n'étois pas dans une meilleure situation; mais quoique je soufrisse cruellement de voir que mon Infidele étoit inconsolable de la perte de ma Rivale, je n'étois pas

encore au comble de mes maux. Jugez de quel coup mortel mon cœur fut pénetré, lorſque j'apris que D. Felix étoit diſparu ſans que perſone de ſa maiſon pût ſavoir ce qu'il étoit devenu. Je le cherchai quelques jours ſans quiter mon déguiſement : mais laſſe d'être dans un état qui convenoit ſi mal à mon ſexe, je pris un habit d'Amazone avec des armes, afin de pouvoir aller ſeule avec plus de ſureté. Il y a prés d'un an que je vais de province en province, ſans avoir aprisaucune de ſes nouvelles. Cependant, belles Nymphes, je ne ſuis pas entierement malheureuſe, puiſque la fortune m'a fait rencontrer une ocaſion de vous rendre ſervice.

Quand Feliſmene ût fini le recit de ſes avantures, toute la compagnie lui fit connoître qu'elle

s'intereſſoit dans ſes diſgraces. Les Nymphes ne pouvoient ſe laſſer d'admirer le pouvoir de l'amour, d'avoir pu faire oublier à une perſone de ſa naiſſance ſon rang & ſon devoir. Doride qui avoit le cœur fort tendre, fut ſi ſenſiblement touchée de ces malheurs, qu'elle lui propoſa de la mener au Palais de la ſavante Felicie, dont la reputation atiroit un nombre infini d'illuſtres malheûreux. Puis s'adreſſant à Silvanie & aux autres Bergers, elle leur dit: Si vous m'en croyez, vous y viendrez auſſi, je vous ſuis garant que vous y trouverez le remede à vos maux. Encore que je n'oſe me flater d'une ſi douce eſperance, lui repliqua Syrene, je ne laiſſerai pas de faire avec plaiſir ce que vous ſouhaitez; je croi que Silvain & Silvanie en feront de

même. Dans le moment ils chargerent du soin de leurs troupeaux des Bergers qui étoient dans la prairie, & suivirent les Nymphes.

Après qu'ils urent traversé un grand bois, ils décendirent dans un valon des plus délicieux. Un ruisseau couloit au milieu en serpentant, & donnoit une agréable fraîcheur aux gazons & aux fleurs. Il étoit bordé de sauls entrelassés de petits arbrisseaux qui faisoient un tres bel éfet. Les Nymphes & leur suite ayant pris un petit sentier qui étoit entre la saussaie & le ruisseau, ils se trouverent dans une grande prairie, d'où ils découvrirent une petite île au milieu d'un étang. Le jour començoit à leur manquer; cependant ils ne laisserent pas de distinguer au travers des arbres une cabane, & un trou-

peau qui paiſſoit à l'entour. Ce lieu leur ayant paru fort propre à ſe repoſer, ils reſolurent d'y paſſer la nuit. L'entrée en étoit aſſez dificile, car il n'y avoit que de groſſes pierres mal arangées, qui ſervoient de pont : mais ce ne fut pas une afaire pour eux. Quand ils furent paſſés, ils allerent à la cabane qu'ils avoient remarquée. La Nymphe Polydore y entra la premiere, & en reſſortit précipitamment le doit ſur la bouche, pour marquer à ceux de ſa troupe de s'avancer ſans bruit. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils aperçurent à la clarté d'une lampe une jeune perſone qui dormoit ſur un lit de gazon. Ils la regarderent avec autant de plaiſir que d'admiration. Sa robe & ſa jupe étoient de ſatin bleu ; ſon corps qui étoit un peu délaſſé par de-

vant, laiſſoit voir au travers d'une toile tres fine une gorge admirable, & d'un blanc que rien ne pouvoit éfacer. Ses cheveux étoient d'un blond cendré, & tomboient négligeamment ſur ſa gorge par groſſes boucles : mais ce deſordre étoit mille fois plus agréable que l'arangement le plus regulier. Quelques larmes qui couloient ſur ſes belles joues, faiſoient voir qu'elle ne dormoit pas d'un ſomme aſſez profond pour calmer ſes inquiétudes. Elle ſe retourna en diſant : Ah ! malheureuſe Belize, que ne peux-tu racheter en mourant la vie d'une perſone qui étoit ſi digne de ta tendreſſe. Un moment aprés elle s'éveilla en ſurſaut, & ſe leva ſi preſſée de douleur, qu'il ſembloit qu'elle alloit expirer. A ce premier trouble ſucceda la ſurpriſe

de voir tant de perſones inconues dans ſa cabane. Aprés avoir eſſuyé ſes larmes, elle leur dit: Qui que vous ſoyez que le hazard a conduit en ce lieu, ſachez que les malheurs qui m'y retiennent ſont d'une eſpece à ne recevoir jamais de conſolation; & ſi je croyois être capable d'en prendre un jour, je me donnerois preſentement la mort.

Voyez cette cabane, continua-t-elle, elle ne doit ſervir de retraite qu'à ceux dont les maux ne ſe peuvent guerir. Je vous en avertis, afin que s'il y a quelque perſone entre vous qui ſoit aſſez heureuſe pour pouvoir ſe flater de quelque doux eſpoir, elle s'éloigne de ce lieu. Les ſoupirs, les langueurs, & le mortel deſeſpoir en ont bani pour toujours l'eſperance, & l'air qu'on y reſpire n'y

fait naître que de funestes pensées. Voyez-vous ce ruisseau, la source en est dans mes yeux, & il ne grossit que par mes pleurs. Les arbres n'y sont agités que par le vent de mes soupirs. Les oiseaux n'y font entendre leur ramage, que pour plaindre ma douleur; & l'Eco repete sans cesse mes tristes regrets. Je prie le Ciel, aioûta-t-elle, que les malheurs qui m'ont contrainte à venir ici, ne vous y ayent pas amenés. Il semble que la Nature n'ait fait ce lieu que pour les Amans desesperés: si vous n'êtes pas de ce nombre, sortez le plus promtement que vous pourez. Elle acompagna ces dernieres paroles de tant de larmes, que les Nymphes & les Bergers ne purent s'empêcher d'en répandre. L'oficieuse Doride lui dit: Je vous prie de

nous aprendre ce qui vous oblige à passer vos beaux jours d'une maniere si triste & si languissante. Je vous conseillerois, pour moderer l'excês d'une si vive douleur, de vous servir de toute votre raison ; mais je voi bien que vous ne l'avez pas assez libre : cependant soyez persuadée qu'il n'y a rien que je ne fisse pour vous metre dans un état plus tranquile ; & si mes bonnes intentions méritent quelque reconoissance, ne diferez pas davantage à nous dire ce qui vous peut causer un si grand desespoir.

Cette belle Afligée ayant presenté la main à Doride, la conduisit au bord d'une fontaine ; toute la compagnie les suivit. L'air étoit doux & calme, & la Lune si brillante, que l'on distinguoit aisément tous les objets. Jamais on

n'avoit vu dans un desert tant de belles personnes ensemble. Après qu'ils se furent assis, l'Inconue comença son discours de cette sorte.

Avant que l'amour m'ût rendu sensible, j'avois toujours cru, belles Nymphes, qu'il n'y avoit point de mal, quelque grand qu'il pût être, qui ne fût soulagé en le racontant: mais le tems & ma propre expérience m'ont fait conoître qu'il n'y a rien de plus douloureux que de se voir obligé d'entrer dans le détail de ses malheurs. Cependant quoi qu'il m'en puisse coûter, je vais satisfaire votre curiosité.

Il y a assez près d'ici un hameau dans une forêt qui est arosée par deux ruisseaux, qui entretiennent la fraicheur des arbres, & les rendent si toufus & si épais,

que chacun ne sauroit de sa maison voir celle de son voisin : la situation en est si agréable, & les jardins en sont d'une si grande beauté, que l'on diroit que la Nature a pris plaisir à les embellir d'un nombre infini de fleurs. Les habitans, qu'on nome en Espagne Libres à cause de l'ancienneté de leur race, entendent admirablement l'agriculture. Ce beau sejour est le lieu de ma naissance; mon nom est Belize. Un homme de nos voisins des plus distingués, qui se nomoit Arsenis, avoit épousé une tres belle fille, que la mort lui enleva quelque tems après son mariage. Elle lui laissa un fils aussi aimable qu'elle; il l'aimoit si tendrement, qu'il n'épargnoit rien pour son éducation. Quand il fut dans un âge raisonable, il l'envoya à Salamanque pour aprendre

les belles Lettres & toutes les Sciences qui élevent les hommes au-deſſus du comun. Dans le tems qu'il étoit abſent j'inſpirai une ſi forte paſſion à ſon pere, que je ne faiſois pas une démarche ſans le rencontrer; il me fatiguoit ſi fort, qu'il mit enfin ma patience à bout. Je le regardois d'un air de mépris, & quelquefois je ne pouvois m'empêcher de le tourner en ridicule, & de lui faire conoître par toutes mes manieres que ſes empreſſemens ne m'étoient point agréables: mais rien n'étoit capable de le rebuter. Plus de deux années s'écoulerent ſans pouvoir obtenir de mon cœur d'avoir pour lui la moindre complaiſance.

Il étoit dans cete mechante ſituation auprès de moi, lorſque ſon fils revint de Salamanque. Il avoit

avoit l'esprit d'un tour agréable, & parloit si juste & avec tant de facilité, qu'il étoit l'admiration de tous ceux qui l'écoutoient. Il chantoit, faisoit des vers, & jouoit du lut parfaitement bien. Avec des qualités si atachantes, il étoit dificile de le voir sans l'aimer. Son pere lui fit un grand secret de la passion qu'il avoit pour moi; lorsqu'Arzile le voyoit rêveux, il en atribuoit la cause à quelque souvenir de la mort de sa mere.

Arsenis n'osoit plus s'empresser pour me voir, de crainte de lui donner quelque soupçon; cela le fit resoudre à m'écrire pour s'éclaircir de sa destinée. Mais come il croyoit que son fils s'exprimoit d'une maniere plus galante que lui, il obligea un de ses amis de lui persuader par une fausse confidence, qu'il étoit amoureux d'une

Bergere dont il ne pouvoit être écouté, & de l'engager à lui faire une lettre des plus tendres, & des vers sur la cruauté qu'elle avoit uë de batre un mouton qui s'étoit arrêté à le regarder, parce que cela m'étoit arrivé il y avoit peu de jours. La chose fut executée de la maniere qu'il l'avoit concertée. Come l'amour est ingénieux, Arsenis trouva le secret de me faire rendre ce paquet sans que je pusse soupçonner d'abord qu'il venoit de lui ; je ne le conus qu'après l'avoir ouvert, voici à peu près ce qu'il contenoit.

NE vous lasserez vous jamais de me faire soufrir ? Quel bizarre plaisir prenez-vous à voir couler mes larmes, & à m'entendre plaindre & soupirer ? Faites-vous gloire d'être insensible ? & ne puis-je

pas me flater que ma tendreſſe & ma conſtance toucheront un jour votre cœur? Il me paroit que vous me devez quelque pitié d'avoir tenu ſi lontems contre un ſi rude traitement. Je crains que l'Amour, pour me vanger, ne vous contraigne d'aimer quelqu'un qui vous cauſe d'auſſi cruelles inquietudes que celles que vous me faites reſſentir. Si ce malheur vous doit arriver, je prie le Ciel qu'il me faſſe expirer dans le moment, pour n'avoir pas le deſeſpoir d'aprendre qu'un autre a pu trouver le chemin de votre cœur.

Voici les vers qui étoient au bas de la lettre.

Un jour que ma Cruelle
Conduiſoit ſon troupeau
Sur ce charmant côteau,
Je ſoupirai pour elle,
Sans penſer

L'ofenſer,
Et ſans prètendre
Me faire entendre :
Au ſoupir que je fis,
Une de ſes brebis
Tourna d'un regard tendre
Les yeux de mon côté.
Sa pitié parut indiſcrete,
Elle en ut un coup de houlete,
Voyez la cruauté.

Belize fut ſi pénetrée de douleur en cet endroit de ſon recit, qu'il ſembloit que ce dût être le dernier jour de ſa vie. Aprês que cete belle Afligée eut eſſuyé ſes larmes, elle reprit ainſi ſon diſcours.

Cete letre, aimables Nymphes, eſt la ſource de mes mortels ennuis; je trouvai en la liſant certain charme ſecret, qui me perſuada que le fils y avoit plus de part que le pere : cependant je ne

ſai ſi l'Amour me voulut faire payer les mépris que j'avois toujours fait de ſa paſſion ; mais il cauſa dans mon cœur un changement des plus ſurprenans, en me faiſant aimer deux perſones à la fois. Il eſt vrai que je n'avois pour Arſenis que des ſentimens de reconoiſſance, & que ſon fils avoit toute ma tendreſſe, il n'étoit plus à mon pouvoir de la lui refuſer.

Arſenis ayant remarqué que j'avois pour lui plus d'égars & de complaiſance qu'il ne l'avoit eſperé, alloit au devant de tout ce qui pouvoit me plaire, il m'envoyoit continuellement des preſens, & ceux qui me les preſentoient, ne manquoient jamais de faire entrer dans leurs complimens quelque choſe qui exprimoit la paſſion de leur Maître,

je n'y répondois que par des honêtetés.

L'amour que j'avois pour son fils devint si violent, & jetta tant de trouble & de desordre dans mon cœur, que j'étois dans une continuelle agitation. Un soir qu'Arsenis & son fils se promenoient dans le jardin de mon pere avec quelques voisins, la conversation tourna sur la Musique. Arsenis exagera la beauté de la voix de son fils, la maniere agréable dont il l'acompagnoit avec son lut, & l'obligea de chanter, parce qu'il s'étoit aperçu que j'étois sur une terrasse d'où je pouvois l'entendre. Je conus bien que cela ne se faisoit que par raport à moi; je fus si enchantée de la douceur de sa voix, & des acords de son lut, que si mon cœur n'avoit pas été entierement à lui, il auroit

achevé le gagner. Malheureux Arsenis, disois-je en moi même, en me procurant ce plaisir, tu me fais voir toute l'étendue de ton imprudence: car après ce que tu viens de faire, je ne puis plus douter que la letre & les vers que tu m'as envoyés ne soient de ton fils. Tu devois savoir qu'il est tres-dangereux à un Amant de faire voir à sa Maîtresse un homme plus jeune & plus aimable que lui, puisqu'il n'y a rien de plus naturel que d'aimer ce qui plaît davantage.

Arzilée dit plusieurs chansons avec tant de justesse & d'agrément, qu'il ut l'aplaudissement de tous ceux qui l'écoutoient. Voici le dernier couplet qu'il chanta.

Quand je vous voi je redouble ma chaîne,
Et je languis quand je ne vous voi pas:
C'est mon sort de suivre vos pas,

Quoique vous soyez inhumaine,
Pour vous ma flâme augmente chaque jour,
Rien n'égale sa violence,
Jamais Amant n'ut tant d'amour,
Et si peu d'esperance.

Je fus si charmée de ces dernieres paroles, qu'elles m'ocuperent toute la nuit. Le lendemain deux de mes compagnes vinrent me prendre; nous conduisîmes nos troupeaux du côté d'un petit bois des plus agréables, nous y entrâmes, & nous étant assises sur l'herbe, nous comencâmes une maniere de petit concert. Le hazard qui sembloit me vouloir favoriser, fit passer Arzilée assez près de cet endroit. Il se glissa doucement derriere des arbres pour nous écouter. Aussi-tôt que nous umes fini, il s'aprocha de nous; je tressaillis de joie en le voyant. Cela ne doit pas surprendre, puisque

que le plaisir qu'on n'atend pas cause autant d'émotion qu'un mal imprévu. Il nous aborda d'un air ouvert & agréable, il loua la beauté de nos voix, & nous pria avec beaucoup d'honêteté de soufrir qu'il passât avec nous la chaleur du jour. Nous lui témoignames qu'il nous feroit bien du plaisir. Il prit place auprês de moi, & me regarda avec une grande aplication. Dans le moment je jettai les yeux sur lui, & ayant rencontré les siens, je les détournai avec une espece de confusion, qui me fit rougir. Mon desordre ne m'empêcha pas de remarquer qu'il étoit encore plus interdit que moi. Pour me cacher son agitation il me parla de mille choses fort éloignées de ce qu'il auroit bien voulu me dire. J'étois plus ocupée à observer ses mouve-

mens qu'à lui répondre; j'aurois bien voulu l'entendre soupirer, afin qu'il ne manquât rien de tous les signes qui acompagnent d'ordinaire un amour naissant. J'us sujet d'être contente ; car ses yeux me firent bien-tôt entendre ce que sa langue n'osoit exprimer devant mes compagnes. Il fut heureux, elles se leverent pour aller voir à leurs troupeaux; je les priai de prendre garde au mien, feignant de me trouver un peu mal. Je ne sai si Arzilée expliqua cela à son avantage ; mais il ne se vit pas plutôt seul, qu'il me découvrit sa passion d'une maniere si vive & si touchante, que je crus être obligée pour garder quelque sorte de bien-séance, & pour ne lui pas laisser voir tout le progrès qu'il avoit fait sur mon cœur,

de détourner la converſation ; mais cela ne ſervit qu'à lui donner de nouveaux ſujets de me faire voir ſon amour.

Je lui demandai coment il s'acomodoit des divertiſſemens de la Province ; s'il ne les trouvoit pas languiſſans par raport à ceux qu'il avoit pris dans la fameuſe Ville où il avoit demeuré ſi lontems, où aparemment les femmes n'étoient pas moins polies que belles. Il me dit qu'aprés m'avoir vue il ne trouvoit plus rien digne d'admiration. Vous me paroiſſez, repris-je en ſouriant, plus galant que ſincere. Le tems, me repliqua-t-il d'un air paſſioné, vous fera conoître qu'il n'entre aucun déguiſement dans tout ce que je vous dis. J'en fus bien tôt convaincue ; car depuis cette converſation il ne paſſoit point de jour

Universitäts BIBLIOTHECA Ott

que je ne reçusse une lettre de lui, ou des vers ; & come il se faisoit une étude de tout ce qui pouvoit me plaire, il venoit souvent la nuit jouer du lut & chanter sous des arbres qui étoient devant mes fenêtres. Après nous être donnés des marques d'un mutuel amour, je lui fis comprendre que nous avions un fort grand interêt de tenir notre liaison secrete : que l'atachement que son pere avoit pour moi m'embarassoit beaucoup. Il m'envoyoit tous les jours quelque petit present, que je n'osois refuser de crainte de le chagriner. L'amitié que j'avois pour lui, & l'engagement qui étoit entre son fils & moi, m'obligeoient à le ménager ; sans cela j'aurois été heureuse ; j'aimois, j'étois aimée, & mon Amant avoit pour moi une fidelité à l'épreuve de tout,

Mais la Fortune qui nous avoit toujours été favorable, nous fit voir ſon inconſtance par le plus terrible incident dont on ait jamais oui parler.

Encore qu'Arzilée ût la liberté de me voir ſouvent, ce n'étoit pas aſſez pour ſon amour. Il me pria avec tant d'inſtance de vouloir bien lui permetre de m'entretenir la nuit, que je ne pus me défendre de le lui acorder. Il y avoit auprès de mes fenêtres un gros murier, ce malheureux Amant monta deſſus. Nous avions déja paſſé une partie de la nuit à nous parler, lorſque ſon pere, que l'amour reveilloit, ſe vint promener ſous mes fenêtres. S'il m'étoit revenu dans l'eſprit que cela lui arrivoit ſouvent, je n'aurois pas conſenti à un rendez-vous ſi perilleux. Comme j'étois

le sujet de ses promenades nocturnes, il leva d'abord les yeux, & nous ayant aperçus sans pouvoir distinguer à qui je parlois, la jalousie lui causa de si violens transports, qu'il tira un coup de fleche sur son fils. Ah, Belise! dit-il en tombant, les Dieux jaloux de mon bonheur. Il n'en put dire davantage, la mort lui coupa la parole. Arsenis qui l'avoit entendu, s'écria : O Dieux! je croi que c'est mon fils. Il s'en aprocha. La Lune començoit à éclairer, & lui fit conoître son malheur. Cruelle Belize, s'écria-t-il d'un ton de desespoir, puisque tu es cause que j'ai fait une action si barbare, je vais m'en punir. En même tems il se perça le cœur d'une fleche, & tomba auprès du malheureux Arzilée.

Dieux! continua Belize avec un

redoublement de douleur, ai-je pu voir un spectacle si afreux sans mourir. La perte que je venois de faire étoit acompagnée de circonstances qui me causoient tant de honte & de confusion, que je quitai dans le moment la maison de mon pere, je me retirai dans cete solitude; il y a six mois que j'y suis, & que j'importune le Ciel de mes plaintes, sans trouver aucun adoucissement à mes maux. La Mort barbare, après m'avoir tout ôté, me laisse vivre pour me faire mourir mille fois le jour par le souvenir de ma cruelle avanture.

Belize finit son recit en versant tant de larmes, que ceux qui l'avoient écoutée ne purent s'empêcher d'en répandre. Quand ses soupirs lui permirent de parler, elle dit aux Nymphes: Vous ve-

nez d'apprendre la cauſe de mes maux, jugez preſentement s'ils ſont d'une eſpece à pouvoir être gueris. Helas! cher Arzilée, s'écria-t-elle, j'avois toujous u un préſentiment que nos plaiſirs ne dureroient guere; mais j'étois bien éloignée de croire qu'ils finiroient d'une maniere ſi cruelle. Je ne craignois que la jalouſie de ton pere, s'il venoit à découvrir que tu étois ſon Rival: plût au Ciel que cela fût arrivé; car enfin tout le mal qu'il auroit pu nous faire auroit été de t'obliger à t'éloigner, & dans notre malheur nous aurions u du moins quelque eſperance de nous revoir. Mais je t'ai perdu ſans retour. Et toi, infortuné Arſenis, encore que ta main meurtriére me précipite dans un abîme afreux, les bontés que tu avois pour moi méri-

tent bien que je fois ſenſible à ta perte.

Pardonez-moi, belles Nymphes, ajoûta-t-elle, ſi je vous ai fatiguées par de trop longs regrets; vous voyez que mon malheur eſt d'une nature à ne pouvoir être exprimé en peu de paroles.

Encore que les Nymphes n'uſſent jamais reſſenti le pouvoir de l'Amour, elles ne laiſſerent pas d'entrer dans ſa douleur. Doride voyant qu'elle continuoit à ſe tourmenter, lui dit: Trop tendre Bergere, tu devrois arrêter le cours de tes pleurs en baniſſant de ton ſouvenir ce qui t'en fait répandre. Je n'entreprendrai pas de te conſoler, de crainte de te déplaire; mais je veux ſeulement te donner un moyen qui poura ſoulager ta peine. Vien avec ces

Amans malheureux consulter l'oracle de Diane, aussi-bien il ne convient pas à une jeune & belle personne de rester dans un lieu si écarté, où l'on peut être exposée à mille incidens fâcheux. Cet endroit, lui repliqua Belize, est favorable au dessein que j'avois d'y finir ma mourante vie: mais puisque vous le voulez, j'aurai l'honeur de vous suivre, je m'abandonne entierement à votre conduite.

Il étoit tard, ils souperent de ce que les Bergers avoient aporté. Ensuite chacun chercha l'endroit le plus comode pour passer le reste de la nuit. Ceux qui n'avoient point d'autres incomodités que la fatigue du voyage, furent d'abord charmés par le someil: mais il ne put enchanter les ennuis des cœurs agités par l'amour. A peine les oiseaux annonçoient le

retour de l'Aurore, que les Nymphes & leur compagnie sortirent de la cabane. Encore que Belize trouvât quelque chose de consolant dans leur entretien, cela n'étoit pas capable de suspendre sa douleur. Toute affligée qu'elle étoit, Felismene la trouvoit d'une si grande beauté, qu'elle ne pouvoit se lasser de la regarder.

Ils furent obligés de traverser un bois si épais, que sans les trois Nymphes qui leur servoient de guides, ils n'auroient jamais pu en démêler les détours. Après une demie-lieuë de marche ils entrerent dans une grande plaine: elle étoit arosée de deux rivieres bordées de sauls; au milieu de cete vaste campagne on voyoit un Palais d'une structure si rare, qu'il ne causoit pas moins d'étonnement que d'admiration. Quand

ils s'en furent aprochés, ils en virent sortir un grand nombre de Nymphes. Elles étoient vêtuës de blanc avec des tabliers tissus d'or; leurs têtes étoient ornées de fleurs; leurs cheveux à moitié cordonés tomboient negligemment sur leurs épaules & sur leur gorge. Elles suivoient une Dame qui avoit l'air noble, gracieux, & la physionomie spirituelle; son habit étoit de satin noir à fleurs d'or; elle marchoit d'un pas grave, apuyée sur une de ses Nymphes.

Doride & ses compagnes furent reçues de cete aimable troupe avec de grandes marques de joie. La savante Felicie (c'étoit le nom de la Dame qui étoit à leur tête) prit Felismene par la main, & l'ayant un peu écartée des autres elle lui dit: Le service

que vous avez rendu à ces trois Nymphes eſt ſi important, que vous pouvez comter de trouver en moi tout le ſecours dont vous avez beſoin dans la mechante ſituation où l'amour vous a reduite. Je ne vous demande pas le recit de vos avantures, ni qui vous êtes; ma ſcience m'inſtruit des choſes les plus cachées: c'eſt pourquoi perſuadez-vous que tous vos vœux ſeront remplis. Ne vous étonnez pas des maux que vous avez ſoufferts; car les Amans les plus heureux n'ont pas été exems de peines. Feliſmene fut agréablement ſurpriſe de ce diſcours; elle la remercia dans des termes qui exprimoient ſa joie & ſa reconoiſſance. Elles allerent retrouver le reſte de la troupe. Felicie aſſura auſſi les Bergers qu'elle trouveroit du remede à leurs in-

quiétudes. Ils passerent tous dans l'avant-cour de ce magnifique Palais; elle étoit carrelée de marbre noir & blanc en échiquier; on y voyoit au milieu une fontaine, dont le bassin étoit de jaspe, soutenu par quatre lions de bronze. Au pié d'une grande colonne il y avoit quatre Nymphes assises; elles étoient de marbre blanc, & tenoient des vases, d'où il jaillissoit continuellement de l'eau plus claire que le cristal. La façade de ce Palais étoit toute de marbre, & les colonnes brilloient de dorure. Il y avoit des figures d'Empereurs & de Dames Romaines si bien taillées, qu'elles paroissoient plutôt l'ouvrage de la Nature, que celui des hommes. Les portes de ce superbe Palais étoient de cedre. Le bâtiment étoit carré, & quatre pavillons d'égale

ſymmetrie en formoient les coins. Feliſmene, Belize, Silvanie, & les Bergers s'arrêterent quelque tems à conſiderer toutes ces merveilles; ils lurent cete inſcription qui étoit écrite en letres d'or ſur le frontiſpice :

Si vous brulez de quelque ardeur profane,
Eloignez-vous du Palais de Diane;
Il n'eſt permis d'entrer en ce charmant ſejour,
Que lorſque la vertu s'acorde avec l'amour.

Je croi, dit Feliſmene, que nous pouvons entrer ici ſans craindre d'ofenſer la Deeſſe. Syrene lui repliqua en ſoupirant : Si la Vertu veut que l'on garde ſa foi, mon ingrate Bergere n'en pouroit pas dire autant que vous. Conſole-toi, repartit Felicie, je te donne ma parole que tu joüiras bien-tôt d'un bonheur dont tu ſeras étonné. En achevant ces mots elle les fit

paſſer dans le Palais. Si les dehors leur avoient paru admirables, ils furent enchantés des dedans. De quelque côté qu'on tournât ſes regars, on n'y voyoit que du grand & du magnifique. Les meubles en étoient ſi riches, que l'imagination toute ingénieuſe qu'elle eſt auroit eu de la peine à ſe les repreſenter. Après quelques quarts-d'heure de converſation on ſervit un repas ou regnoit également l'abondance & la délicateſſe. Quand on eut deſſervi, Felicie ordonna à ſes Nymphes de faire changer d'habit à Feliſmene. Elles la firent décendre par un eſcalier d'albâtre dans la ſale des bains. Après qu'elle ſe fut baignée, elles l'habillerent magnifiquement ; ſa jupe étoit de ſatin blanc broché d'or, & ſa ci-

marre

marre de couleur de roſe, bordée de perles; elles cordonerent ſes cheveux d'un tiſſu d'or, & lui mirent quantité de pierreries.

Quand il ne manqua plus rien à ſa parure, les Nymphes la menerent où elles avoient laiſſé la compagnie. Comme ſon ajuſtement rehauſſoit encore l'éclat de ſa beauté, tous ceux qui la virent en furent ébloüis, & lui donnerent mille louanges.

Felicie qui vouloit employer quelques momens à ſes ſerieuſes ocupations, dit à Polidore de mener cete belle troupe voir toutes les raretés du Temple & du Palais. Ils décendirent tous, & allerent dans une grande place, dont les arcades & les colonnes étoient de marbre; on y voyoit autour des lions, des onces & des tigres; leur ferocité étoit ſi natu-

rellement repreſentée, qu'il ſembloit qu'ils alloient devorer ceux qui en aprochoient. Au milieu de cete place il y avoit un angle de dix coudées de haut; on y voyoit Mars armé de toutes pieces; ſur les bas reliefs paroiſſoient les armées des Romains & des Carthaginois, le grand Scipion & le vaillant Annibal étoient à leur tête. D'un autre côté l'illuſtre Camille combatoit au Capitole pour la liberté de ſa patrie aprés en avoir été banni. On y diſtinguoit Horace Scevole, Ceſar, Pompée, Alexandre, & une multitude de Grands d'Eſpagne, qui s'étoient fait diſtinguer par de belles actions.

Aprés avoir conſideré toutes ces beautés, ils entrerent dans une ſale, où la plûpart des femmes illuſtres étoient peintes. Lu-

crece s'y donnoit la mort, & Mausole étoit occupée à faire élever un tombeau à son époux. Un grand nombre d'autres Héroïnes, qui avoient renoncé à la vie plutôt que de ternir leur gloire, y étoient aussi representées. Ils passerent dans un lieu qu'on nomoit le Cabinet de Diane. On y voyoit cete Deesse avec toutes ses Nymphes, & dans un des coins il y avoit une figure d'Orphée, qui étoit couronné de laurier; aussi-tôt que la compagnie s'en aprocha, il joua de sa lyre avec tant de douceur, que rien ne fut égal à la surprise & au plaisir de cete belle troupe.

Felismene s'assit sur un petit lit, les Nymphes & les Bergers se placerent autour d'elle, & donnerent toute leur atention à ce divin Poëte, qui chanta ces paroles :

Soupirez, jeunes Cœurs, ne brisez point vos chaînes,
Bientôt l'Amour doit combler tous vos vœux;
Plus en aimant on a soufert de peines,
Et plus on est près d'être heureux.

Après un plaisir si agréable & si peu atendu ils entrerent dans un jardin, dont la beauté répondoit à la magnificence du Palais. On y voyoit des rondeaux revêtus de marbre & d'albâtre ; les parterres étoient émaillés d'un nombre infini des plus belles fleurs. Ils quiterent à regret un lieu si charmant pour passer dans un autre qui inspiroit la tristesse. Il étoit rempli d'un grand nombre de tombeaux de Nymphes qui s'étoient vouées à la chaste Diane. Au milieu on avoit élevé un mausolée des plus magnifiques ; il y avoit au bas des figures d'hommes & de femmes, dont

l'une tenoit une lame d'or, où il y avoit en écrit ces mots : *C'eſt ici le tombeau d'une Nymphe du ſang des Rois d'Arragon.*

Des idées ſi funeſtes reveillerent la douleur de Belize. O Mort, s'écria-t-elle, que tu fais de malheureux ! aprés que tu m'as ôté un Amant dont la fidelité étoit ſoutenue par mille belles qualités, tu as la cruauté de me laiſſer vivre. Pour obliger cete Bergere à finir ſes plaintes, ils ſortirent par une fauſſe porte qui donnoit dans une prairie, où Felicie ſe promenoit ſeule. Elle ne les vit pas plutôt, qu'elle alla audevant d'eux avec un air agréable, & les mena dans un endroit où les Nymphes du fameux Temple de Diane alloient certains jours marqués ſe divertir à cens petits jeux innocens.

S'étant assises sous des sauls, elles comencerent leur entretien par une dissertation sur la raison & l'amour; cela les mena si loin, qu'ils n'avoient pas encore fini, quand on les vint avertir que l'on avoit servi. Ils s'en retournerent au Palais. Après le repas Felicie pria Felismene de leur conter quelque avanture pour les divertir, elle satisfit avec plaisir à ce qu'elle souhaitoit, & comença de cete maniere.

Il y avoit en Espagne du tems du vaillant Ferdinand, qui fut depuis Roi d'Arragon, un Gentilhomme qui ne se faisoit pas moins distinguer par sa vertu que par son grand courage; il se nomoit Rodrigue de Nervate. Il fit des actions si éclatantes quand Ferdinand prit sur les Maures la ville d'Antekir, qu'il causa de l'admi-

ration à toute l'armée. Sa liberalité ne gagnoit pas seulement le cœur de ses soldats, mais encore ceux du parti ennemi ; il en venoit tous les jours se donner à lui ; ils se faisoient une gloire d'être comandés par un si grand Capitaine. Tout le païs ayant été conquis, le Roi en reconoissance de ses services lui en donna le gouvernement ; il y joignit encore celui d'Alaure, où il demeuroit presque toujours avec une forte garnison pour la sureté de cete place.

Comme le repos est un état violent pour les hommes de courage, le Gouverneur sortit une nuit acompagné de neuf Cavaliers tres bien montés, pour aller reconnoître si les Maures gardoient bien leurs frontieres. Ils marchoient sans bruit de crainte

d'être découverts, & s'arrêterent dans un chemin croisé assez près d'une place des ennemis. Ayant raisoné sur ce qu'ils devoient faire, ils convinrent qu'ils se separeroient en deux bandes : que la premiere qui feroit quelque rencontre, soneroit du cors pour avertir l'autre de la venir joindre. Le Gouverneur à la tête de quatre Cavaliers suivit une route, & les cinq autres en prirent une toute diférente. Après avoir marché un quart d'heure, ils entendirent chanter assez près d'eux d'une maniere si tendre, que cela leur fit juger que c'étoit quelque Amant ocupé de sa passion. Ils se mirent en embuscade derriere des arbres qui étoient sur le chemin. La Lune étoit si claire, qu'à peine le jour pouvoit-il l'être davantage. Ils virent venir un jeune Maure, beau

beau, bien fait, & d'un grand air. Il étoit des mieux montés; la houſſe de ſon cheval étoit de damas cramoiſi, & la caſaque de ce Cavalier de même couleur, brodée d'or & d'une petite treſſe d'argent; le neud de ſon cimetere étoit garni de gros glands d'or; il avoit un turban des plus galans & des plus magnifiques. Il tenoit de la main droite un javelot, & de l'autre un bouclier. L'amoureux Maure s'avançoit en chantant toujours quelques vers Arabes.

D'autres que ces Cavaliers auroient pris un fort grand plaiſir à l'entendre; mais le profit qu'ils eſperoient d'une ſi belle priſe les charmoit plus que ſon chant. Ils ſortirent de leur embuſcade, & ſe jetterent ſur lui avec une impétuoſité qui l'auroit étonné s'il

avoit été moins aguerri : mais malgré sa surprise il se défendit avec tant de courage & d'intrépidité, qu'il fit voir qu'il n'étoit pas moins vaillant qu'amoureux. Il en mit d'abord trois hors de combat; encore que les deux autres ne manquassent pas de cœur, ils n'auroient pas tenu lontems contre un si redoutable ennemi, s'il n'ût pas laissé tomber son javelot: il feignit de fuir, les deux Cavaliers le poursuivirent ; l'adroit Maure s'étant retourné, pressa son cheval des éperons, & passant au milieu d'eux come un éclair, il sauta legerement en terre, ramassa son javelot, & se remit en selle. Les Cavaliers voyant que tout blessé qu'il étoit, il revenoit à la charge, sonerent du cors. Heureusement le Gouverneur se trouva assez près d'eux

pour les tirer du peril où ils étoient ; sans son secours ils n'auroient pas u un meilleur sort que les trois autres. Son étonnement fut extrême de voir les exploits du jeune Maure ; tant de marques de courage lui firent naître l'envie de s'éprouver contre lui. Il lui dit, qu'un homme qui seroit assez heureux pour le vaincre, n'auroit pas besoin de chercher d'autre ocasion de se signaler, que sa reputation seroit assez bien établie : il ajoûta que si la fortune vouloit que ce bonheur luy arrivât, il n'auroit plus rien à lui demander.

En achevant ces mots il fit retirer ses gens ; & après qu'ils furent convenus que le vaincu seroit le prisonier du vainqueur, ils comencerent un combat plus impetueux que la la foudre ; l'un &

l'autre faisoit des éforts plus qu'humains pour metre la victoire de son parti. Ils étoient si égaux en valeur & en adresse, que le Maure n'auroit jamais été reduit à la cruelle nécessité de demander la vie, sans une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse, qui l'empêchoit de manier son cheval. Il ramassa tout ce qui lui restoit de vigueur, & porta un si terrible coup à son ennemi, que s'il ne l'ût paré, sa mort auroit fini le combat. Ses forces n'étant pas épuisées come celles du Maure, il lui fut aisé, l'ayant joint, de le desarçoner. Aussi-tôt qu'il fut à terre, il sauta sur lui, & le fit ressouvenir des conditions de leur combat. Le Maure lui dit : Puisque le sort des armes m'est si contraire, je veux bien être redevable de la vie à ta générosité.

Le Gouverneur après lui avoit fait bander sa plaie qui étoit legere, monta à cheval, & prit le chemin d'Alaure avec son prisonier. Il avoit toujours les yeux atachés sur lui; sa persone ne lui causoit pas moins d'admiration que sa valeur. Come il étoit homme d'esprit, il s'aperçut que le jeune Maure avoit quelque chose en tête qui l'inquiétoit plus que la disgrace qui lui venoit d'arriver; il soupiroit, & gardoit un morne silence. Le Gouverneur pour s'en éclaircir lui dit d'une maniere fort honête : Mon Cavalier, c'est une foiblesse indigne d'un grand cœur de soupirer pour avoir été vaincu; car je ne croi pas que ta blessure ait aucune part au chagrin que tu fais voir : mais quoi que ce puisse être, si tu veux t'ouvrir à moi, je te jure foi de

Gentilhomme, que tu n'auras jamais sujet de te repentir de m'avoir fait entrer dans ton secret; & si je te suis utile en quelque chose, je m'y employerai avec chaleur.

Le Maure charmé de son honnêteté lui dit : Genereux Vainqueur, puisque tu prens tant de part à mes inquiétudes, fai-moi la grace de m'aprendre ton nom. Le Gouverneur satisfit sa curiosité; il lui dit qu'il comandoit dans Alaure, & que le Roi de Castille son maître lui faisoit tous les jours de nouvelles graces.

Ce fut un adouciſſement au malheur de ce prisonier, de voir qu'il étoit tombé entre les mains d'un homme d'une si haute reputation. Je vous prie de croire, lui dit-il, que ce n'est pas la perte de ma liberté qui cause ma tristesse;

il n'y a pas de honte d'avoir été vaincu par uñ homme d'une auſſi grande valeur que vous; je vais vous faire conoître par les incidens fâcheux qui me ſont arrivés, & par la ſituation où je me trouvois il n'y a pas un quart-d'heure, que j'ai de grands ſujets de deſeſpoir. Je me nome Abinzerage; je ſuis de cete même famille de Grenade, de qui les hommes n'étoient pas moins vaillans que fins politiques. Le Roi les diſtinguoit & les eſtimoit beaucoup, ſoit qu'ils ouvriſſent des avis au Conſeil, ou qu'ils fiſſent quelque entrepriſe de guerre; tout répondoit aux grandes idées que l'on avoit de leur eſprit & de leur valeur. Ils avoient de la liberalité & beaucoup de politeſſe, & malgré leurs grandes ocupations ils ne laiſſoient pas d'imaginer tous

les jours des modes & des fêtes galantes pour se rendre agréables aux Dames, & toutes se faisoient une gloire d'avoir un Abinzerage pour Amant : mais l'inconstante Fortune leur creusa un abîme de malheurs, & les y précipita d'une maniere cruelle.

Pour des raisons que j'ai toujours ignorées, deux Abinzerages furent disgraciés, & cete disgrace fit lever le masque à des ennemis, qui jusques-là avoient été cachés ; ils persuaderent au Roi qu'ils avoient conspiré contre sa vie pour se rendre les maîtres de son Royaume. Il leur fit à tous trancher la tête, à la reserve de mon pere & de mon oncle. Cela fut executé avec tant de précipitation & de secret, que le peuple ne put rien entreprendre pour les sauver ; leurs maisons furent

rasées, leurs biens confisqués, & leurs successeurs banis à perpetuité. A l'égard de mon pere & de mon oncle, il leur permit de rester à Grenade, à condition qu'aussi-tôt qu'ils auroient des enfans mâles, ils les feroient sortir de la ville, & quils ne pouroient marier leurs filles qu'à des étrangers.

Etant né dans la malheureuse conjoncture que je vous marque, on m'envoya à Catarme. Il y avoit lontems que le Capitaine du Château étoit ami de mon pere, il me fit élever comme si j'avois été son veritable fils, & se reserva à lui seul le secret de ma naissance; il étoit veuf, fort riche, & n'avoit qu'une fille; nous étions de même âge, il nous traitoit tous deux également, & avoit un même soin de notre éducation. La qualité de frere & de sœur nous don-

na beaucoup de tendreſſe l'un pour l'autre : mais ce qui n'étoit d'abord qu'une ſimple amitié d'enfant, devint dans la ſuite une paſſion ſi vive, que de mon côté j'avois beaucoup de peine à lui donner des bornes.

Sarife, c'eſt le nom de cete aimable fille, étoit un jour ſous un berceau de jaſmins, qui arangeoit quelque choſe à ſa coëfure ; elle me parut ſi belle, que je m'aprochai doucement pour la conſiderer. Dans l'admiration qu'elle me cauſa je ſouhaitai cent fois qu'elle ne fût pas ma ſœur. Elle m'aperçut & vint à moi, en me demandant pourquoi je l'avois laiſſée ſi lontems ſeule. Il y a plus d'une heure que je vous cherche, lui dis je ; perſone n'a pu m'aprendre où vous êtiez, & ſans mon cœur qui me l'a dit, je

ne vous aurois pas trouvée. Mais, lui dis-je après avoir rêvé quelque tems, quelle certitude avez-vous que je sois votre frere ? Elle me parut surprise de ce discours, & me repliqua, que la tendresse qu'elle avoit pour moi l'en assuroit, joint aux bontés que son pere me témoignoit. Mais, lui repliquai-je emporté par mon amour, si je ne l'étois pas, ne changeriez-vous rien en vos manieres, & m'aimeriez-vous toujours ? Pourquoi, me repliqua-t-elle d'un air d'inocence, plaisantez-vous là-dessus, puisque si vous n'étiez pas mon frere, nous n'aurions pas la liberté de nous voir si souvent. Demeurons donc, lui dis-je, come nous somes ; car je sens bien que je ne pourois pas vivre separé de vous. Je prononçai ces dernieres paroles d'une

maniere si passionée, qu'elles la firent changer de couleur. Pour lui donner le tems de se remetre, je m'amusai à cueillir du jasmin, je le mêlai de myrthe, j'en fis une guirlande que je mis sur ma tête, & je vins la rejoindre vaincu & couroné tout ensemble. Il me parut qu'elle me regardoit d'une maniere plus tendre qu'elle n'avoit acoutumé; elle m'ôta ma courone, & la mit. Je ne l'avois jamais vu briller de tant de charmes que dans ce moment, elle me parut plus belle que la beauté même; je ne sai si elle s'en aperçut, mais elle me demanda ce que je pensois en la regardant. Il me semble, lui repliquai-je, que je vous voi triompher de tous les cœurs, & que l'on met à vos piés l'Empire de tout l'Univers. Si cela étoit, me dit-elle en riant,

vous le partageriez avec moi.

Les sentimens que j'avois pour Sarife étoient trop vifs pour ne m'être pas inspirés par l'amour ; je me laissois aller à mon penchant, j'étois persuadé malgré toutes les aparences que je n'étois point son frere ; nous ne fumes pas lontems sans en être convaincus.

Le pere de Sarife eut le gouvernement de Coin. Come il ne s'étoit chargé de moi qu'avec l'agrément du Roi, ce Prince lui manda de me laisser à Cartame avec celui qui alloit remplir sa place. Aussitôt qu'il ut reçu cet ordre, il me fit entrer dans son cabinet, & m'ayant fait le détail des malheurs de ma maison, il m'aprit qui j'étois ; j'en ressentis toute la joie dont un cœur amoureux est capable dans une pareille oca-

sion ; mais cette joie fut balancée par la douleur de voir partir Sarise ; je cherchai l'ocasion de l'entretenir sans témoins. Hé bien, m'écriai-je en l'abordant, il faut nous separer ; vous souviendrez-vous de votre esclave quand vous ne le verrez plus. Mon cœur étoit si serré, que je n'us pas la force d'en dire davantage. Elle me parut aussi touchée, & me dit en me presentant la main : Rien ne pouroit me consoler de la perte d'un frere qui m'étoit si cher, si je ne me flatois de l'esperance de trouver en toi un époux. Je me jettai à ses piés, & lui marquai plutôt par mon action que par mes paroles que notre hymen combleroit tous mes souhaits. Elle me dit qu'il ne faloit pas comter que son pere y consentît ; qu'il étoit trop ambitieux, & que ma

mauvaise fortune y formoit un obstacle invincible : mais qu'elle m'engageoit sa parole, qu'aussitôt qu'elle trouveroit une occasion de nous unir pour toujours, elle me le feroit savoir.

Je la quittai dans cete confiance ; cependant je ne pus la voir partir sans desespoir, je fus quelques jours exposé à toutes les rigueurs de l'absence : cependant cete aimable persone qui jugeoit de mes inquiétudes par raport aux siennes, m'avoit fait avertir ce matin que son pere étoit parti par ordre du Roi pour se rendre à Grenade ; qu'elle m'atendoit cete nuit, que toutes les mesures étoient prises pour notre mariage, & que nous ne devions pas craindre d'être découverts, puisque les persones à qui elle s'étoit confiée étoient entierement dans nos

interêts. Vous voyez, continua l'amoureux Abinzerage, que le malheur qui vient de m'arriver romt toutes mes mesures, & va me rendre le plus infortuné de tous les hommes.

Le Gouverneur avoit l'ame trop belle pour n'être pas touché de la cruelle avanture du jeune Maure. Il lui dit d'un air de compassion, qu'il vouloit lui faire voir que l'estime qu'il avoit pour lui étoit plus forte que sa mauvaise fortune. Donne-moi ta parole, poursuivit-il, que tu reviendras dans trois jours te rendre mon prisonier, & je te donnerai la liberté d'achever ton voyage; car je serois au desespoir d'être un obstacle à ton bonheur. Abinzerage fut charmé de sa générosité. Il lui jura qu'il n'y avoit que la mort qui pût l'empêcher de

de ſe rendre le lendemain à Alaure.

Le Gouverneur apella ſes gens & leur dit, qu'il laiſſoit aller ce priſonier ſur ſa parole, qu'il leur répondoit de ſa rançon ; & pour le combler d'honêtetés, il lui donna un cheval, s'étant aperçu que le ſien étoit bleſſé.

Abinzerage reprit au galop le chemin de Coin, il fit tant de diligence qu'il ſembloit que l'amour lui ût prêté ſes aîles ; il heurta avec ſon javelot à une porte qu'on lui avoit marquée ; une confidente de Sarife lui vint ouvrir. Il ne fut pas plutôt décendu de cheval, qu'elle le conduiſit dans l'apartement de ſa Maîtreſſe, en lui diſant qu'il s'étoit bien fait atendre, & que cela leur avoit cauſé beaucoup d'inquiétude. La belle Sarife le reçut avec un épan-

chement de joie que rien ne pouvoit égaler, & il seroit dificile d'exprimer tout ce qu'ils se dirent de tendre & de passioné.

Il y avoit peu de tems qu'ils étoient ensemble, lorsqu'on les vint avertir que tout étoit prêt pour la cérémonie de leur mariage. Il le fit avec beaucoup de secret. Quelques momens après qu'ils furent au lit, Abinzerage se sentit incomodé de sa blessure; cela joint au chagrin qu'il avoit de ne pouvoir demeurer auprès de sa nouvelle épouse, le fit soupirer. Sarife s'en étant aperçue, l'expliqua d'une maniere desavantageuse; elle lui demanda avec quelque sorte de trouble, si la joie s'exprimoit de cete maniere, ou s'il avoit déja du chagrin de s'être engagé. Ciel! s'écria-t-il, pouriez vous me soupçonner d'a-

voir si peu d'amour. S'il m'échape des soupirs, c'est que je suis pénetré de douleur d'être obligé de vous quiter. Ensuite il lui conta ce qui lui étoit arrivé; mais il ne lui parla pas de sa blessure, de crainte de l'allarmer. Cessez de vous chagriner, lui dit-elle, j'ai dequoi payer votre rançon; tout l'argent de mon pere est en mon pouvoir. Il lui repliqua, qu'il ne pouvoit pas se dispenser de retourner, ayant donné sa parole au Gouverneur. Hé bien, reprit-elle, je vous suivrai; je veux courir le même risque que vous, & je ne prétens pas demeurer libre tant que vous serez prisonier. Vous me redonnerez la vie, s'écria t-il, par cete derniere marque de votre tendresse, & je vous en aimerois mille fois davantage, si l'on pouvoit ajoûter quelque

choſe à l'ardeur que j'ai pour vous.

Ils partirent avec la précipitation de gens qui craignent d'être découverts. Auſſi-tôt qu'ils arrivérent aux portes d'Alaure, on fut avertir le Gouverneur; il alla au devant d'eux. Abinzerage lui dit en lui preſentant ſon épouſe, qu'il faiſoit plus qu'il ne lui avoit promis, puiſqu'au lieu d'un priſonier il venoit lui en livrer deux. Le Gouverneur fut charmé de ce procedé; il dit à Sarife en lui preſentant la main, qu'il lui étoit infiniment obligé de la confiance qu'elle lui marquoit, & qu'il la prioit de comander chez lui avec la même autorité que ſi elle étoit à Coin.

Il les conduiſit dans le Château; quelque tems aprés on ſervit un repas tres-propre. Quand

ils urent mangé, le Gouverneur demanda au jeune Maure en quel état étoit sa plaie. Quoi, s'écria la belle Sarife toute éfrayée, vous êtes blessé ! Il la pria de ne se point troubler, en l'assurant que ce n'étoit rien ; cependant elle l'obligea de se mettre au lit, on envoya chercher des Chirurgiens qui l'assurerent qu'en huit ou dix jours de repos il seroit gueri.

Abinzerage fit conoître au Gouverneur qu'il auroit besoin de son ministere pour obliger le pere de son épouse à leur pardoner. Il le trouva si disposé à lui rendre service, que dans le moment il fit apeller un Gentilhomme, & l'instruisit de tout ce qu'il faloit qu'il dît au Roi touchant les afaires d'Abinzerage, & lui dit de se rendre incessament à Grenade.

Cet homme avoit de l'esprit; il s'aquita si bien de sa négociation, que sa Majesté comanda au Gouverneur de Coin d'aller promtement à Alaure, de pardoner à ses enfans, & de les remener à son Gouvernement, lui prometant que s'il obeïssoit de bone grace à ses ordres, il s'en trouveroit bien.

Encore que cela parût fort dur au pere de Sarife, il étoit trop politique pour laisser voir son chagrin; il fut exact à executer ce qui lui étoit préscrit; il se rendit à Alaure. Le Gouverneur qui étoit déja informé de tout, le reçut admirablement bien. Abinzerage & son épouse se jeterent à ses piés, & lui demanderent pardon dans des termes tres-soumis; il les releva, en leur disant qu'il ne faloit point parler du passé; que

le Roi lui avoit comandé de tout oublier.

Le Gouverneur d'Alaure étoit ſi content d'avoir tiré le jeune Maure d'une afaire ſi fâcheuſe, que pour en marquer ſa joie il les régala magnifiquement. Il dit à Abinzerage qu'il ne vouloit pour ſa rançon que la gloire de l'avoir fait ſon priſonier, qu'il étoit libre, & qu'il pouvoit s'en aller quand il lui plairoit. Il le remercia, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit lui faire conoître combien il étoit ſenſible à toutes ſes bontés; il partit le lendemain avec ſon beau-pere & ſon épouſe.

Ils furent reçus à Coin avec de grandes marques de joie; on fit des fêtes & des réjouïſſances publiques en faveur des nouveaux mariés. Aprês que ces divertiſſemens furent paſſés, le pere de

Sarife dit à Abinzerage qu'il ne seroit pas honête de ne point payer sa rançon; qu'il ne faloit jamais se laisser vaincre en généroſité: il lui donna quatre mille doublons pour envoyer au Gouverneur d'Alaure, & l'on joignit à ce presens six chevaux d'Espagne des plus beaux, avec des harnois tres-riches. La belle Sarife lui envoya une caisse de bois de Cypre remplie de mille choses galantes, & lui écrivit une letre des plus obligeantes & des plus spirituelles. Il la reçut avec beaucoup d'agrément; il ne se reserva qu'un cheval, & donna les autres aux Cavaliers qui étoient avec lui lorsqu'il fit Abinzerage son prisonier. Pour l'argent, il le renvoya à Sarife, & lui manda que c'étoit pour faire ses presens de noces, y ajoûtant qu'il seroit trop

bien

bien payé, si elle lui conservoit l'honeur de son amitié.

Ils furent tous charmés de la générosité du Gouverneur d'Alaure, & l'on passa plusieurs jours à ne parler d'autre chose que du desintéressement de ce grand homme.

Felismene ayant achevé son histoire, la grande Nymphe loua beaucoup ses expressions aisées, nobles & naturelles; & come il étoit tard, chacun s'alla metre au lit.

Cependant Syrene étoit dans un état si violent, qu'il ne prenoit aucun repos, malgré les esperances que Felicie lui avoit données. Il consulta l'Oracle de Diane, dont l'obscurité le jeta dans un nouvel embaras, désesperant d'être jamais heureux; il resolut de faire tous ses éforts

pour éteindre une flâme qui ne servoit qu'à le tourmenter. Silvain étoit dans une situation bien diférente ; il començoit à n'être plus agité que d'un trouble agréable, & pour s'éclaircir de sa destinée, il n'ut point d'autre Oracle à consulter que les yeux de Silvanie ; les tendres regars de cete Bergere lui découvrirent qu'elle répondoit à l'amour naissant qu'il avoit pour elle ; le raport de leurs infortunes contribua beaucoup à les unir.

Ces deux Amans n'étant plus ocupés que de leur nouvelle passion, se servirent du pretexte d'aller reprendre le soin de leurs troupeaux pour quiter la grande Nymphe. Elle avoit pris tant d'amitié pour Silvanie, qu'elle lui fit prometre de revenir bientôt. Syrene les acompagna mal-

gré la resolution qu'il avoit faite de fuir les lieux où il pouroit revoir Diane.

Le lendemain la grande Nymphe se leva aussi tôt que le jour parut, elle passa à l'apartement de Felismene, elle étoit déja éveillée; car la beauté de ce Palais, & la conversation de tant d'aimables persones n'étoient pas capables de lui faire passer de tranquiles nuits ni de beaux jours. Felicie lui dit qu'il étoit tems de reprendre son habit d'Amazone pour aller à la recherche de son Amant; & après l'avoir instruite de la route qu'elle devoit tenir, elle la fit partir.

L'amoureuse Felismene étoit agitée de tant de diférentes pensées, qu'elles la rendoient insensible aux fatigues du voyage. En traversant une plaine elle aperçut

une cabane au bord d'un bois ; l'extrême besoin qu'elle avoit de manger la fit resoudre à s'y arrêter. Quand elle s'en fut aprochée, elle entendit un Berger qui disoit : Pourquoi voulez-vous, Amarillis, m'obliger à chanter ? vous n'ignorez pas les sujets que j'ai de répandre des larmes. Il est vrai que la musique ne sert pas moins à entretenir la tristesse d'un Amant malheureux, qu'à donner du plaisir à ceux qui sont exems de passion : mais vous avez en vous même dequoi vous satisfaire, puisque rien ne peut égaler la beauté de votre voix. Arzilée, lui repliqua la Bergere, ne soyez pas si avare des avantages dont vous êtes redevable à la Nature. Si vous voulez m'obliger, vous me direz la chanson que votre pere vous fit chanter sous les fe-

nêtres de Belize. Il prit un lut. Felismene fut fort surprise d'entendre les mêmes paroles que cete Bergere leur avoit dites en leur faisant le recit de ses avantures, lorsqu'ils la trouverent dans sa solitude. Quand il ut chanté, il lui dit : Vous devez me tenir comte de ma complaisance, puisque vous savez que l'état où je suis ne s'acorde pas avec les chants. Hé bien, repliqua Amarillis, puisque vous n'avez de plaisir qu'à vous entretenir de votre douleur, achevez de m'aprendre la suite de vos infortunes.

Il y avoit dans notre hameau, dit Arzilée, un Magicien nomé Alphée ; il fut le premier qui ressentit le pouvoir de la beauté de Belize. Elle avoit une haine invincible pour lui ; il n'ignoroit pas l'atachement que mon pere

& moi avions pour elle, & il savoit les mesures que j'avois prises avec cete Bergere pour lui parler la nuit par le moyen d'un gros arbre, dont les branches touchoient à sa fenêtre. Pour se vanger des mépris de Belize, il invoqua deux Demons; il fit prendre à l'un la figure de mon pere, & à l'autre la mienne. Il comanda à ce dernier de monter sur l'arbre, & d'imiter toutes mes manieres, afin que Belize y fût trompée; il ordonna à l'autre de rester en bas, & de tirer un coup de fleche sur celui qui s'entretenoit avec cete Bergere. L'Enchanteur ne réussit que trop pour mon repos; Belize crut me voir tomber mort, & que mon pere dans son desespoir s'étoit percé de la même fleche dont il m'avoir tué. Dans le tems que cela

ſe paſſoit, Alphée nous retenoit aſſoupis par la force de ſes charmes. Belize poſſedée de cete funeſte erreur, quita dés la même nuit la maiſon de ſon pere, ſans qu'on ait pu ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Ce perfide Magicien, dont l'amour s'étoit tourné en rage, n'en avoit uſé de cete maniere, que pour obliger Belize à ſe deſeſperer. J'ai apris tout ce que je vous dis de la Bergere Armide, à qui il l'a conté.

Feliſmene qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'Arzilée venoit de dire, crut qu'il y auroit de la cruauté à le laiſſer plus lontems ſoufrir; elle entra dans la cabane, en priant Amarillis de lui permetre de paſſer avec elle la chaleur du jour. La vue d'une ſi belle perſone la ſurprit ſi fort, qu'Arzilée fut obligé de répondre pour

elle. Charmante Inconue, lui dit-il, vous nous ferez beaucoup d'honneur, & nous n'épargnerons rien pour vous bien recevoir. Je n'en atendois pas moins du galant Arzilée, lui repliqua-t-elle. Il fut fort surpris de voir qu'elle savoit son nom. Il la pria de lui dire coment il avoit l'honeur d'être conu d'elle. Je sai plus de vos nouvelles que vous ne pensez, repliqua Felismene. L'habit que vous portez est bien diférent de celui que vous aviez à Salamanque. Amarillis les interompit, jugeant que la belle Inconue avoit besoin de manger; elle lui servit tout ce qu'elle put trouver dans la cabane. Après ce petit repas Felismene dit à Arzilée: Il me semble qu'il n'y a rien qui doive être plus estimé que la constance, particulierement dans une femme;

c'eſt une marque d'un bon eſprit, d'aimer toujours ce qui eſt aimable. Tout ce que je vous dis eſt par raport à une de mes amies nomée Belize, qui ne vous a jamais chaſſé un moment de ſon ſouvenir malgré la certitude qu'elle croyoit avoir de votre mort. Quoi, s'écria cet Amant avec un tranſport de joie & d'amour, vous avez vu ma chere Belize ! de grace aprenez-moi promtement en quel lieu. Felifmene voyant qu'Arzilée lui donnoit toute ſon atention, elle lui aprit come elle avoit ſauvé les Nymphes de la brutalité des Sauvages, & de quelle maniere elle avoit trouvé Belize dans l'île de l'Etang, & come elle l'avoit contrainte d'aller avec elle au Temple de Diane, où elle l'avoit laiſſée auprês de la ſavante Felicie. Un

bonheur si peu atendu causa de si grands transports de joie à cet Amant, qu'il ne se possedoit plus. Il prit les mains de Felismene, & les lui baisa, en lui faisant des remercimens qui marquoient l'agréable desordre de son ame. Amarillis de son côté ne trouvoit point de termes assez forts pour faire conoître à Felismene la part qu'elle prenoit à cete nouvelle. Elle lui dit qu'il y avoit plus de six mois qu'Arzilée pleuroit son malheur dans cete cabane, sans que rien ût été capable d'adoucir son mal.

Cet amoureux Berger avoit trop d'impatience de revoir sa Maîtresse, pour ne pas partir dans le moment, il prit le chemin du Temple de Diane.

D'un autre côté Silvain & Silvanie joüissoient des douceurs

d'un nouvel amour. Un jour qu'ils conduiſoient leurs troupeaux dans la prairie avec Syrene qui affectoit de paroître indiférent, Silvain dit à ce Berger : Encore que je te trouve heureux, s'il eſt vrai que tu ſois ſorti d'une cruelle chaîne, je ne ſaurois m'empêcher de te plaindre. Pourquoi me plaindre, lui repliqua-t-il ? Par la raiſon, reprit Silvain, qu'il eſt preſque impoſſible de goûter quelque plaiſir ſans aimer. Il n'y a guere que tu n'étois pas de ce ſentiment, lui dit Syrene, & tu feras là deſſus telle reflexion qu'il te plaira. Mais pour moi je me trouve ſi bien dans l'état où je ſuis, qu'on ne m'entendra jamais plaindre de la fortune, quand elle bornera tout mon bonheur à celui d'être tranquile. Je n'envie point la felicité des Amans les plus heu-

reux, j'ai fait la cruelle expérience que le preſent eſt un mechant garant de l'avenir.

Silvain & Silvanie ne faiſoient aucune atention à ce qu'il diſoit; ils ſe regardoient d'un air tendre & paſſioné, en ſe donnant mille aſſurances d'un amour éternel. S'étant trouvés inſenſiblement auprès de la Fontaine des Aliziers, ils entendirent chanter Diane. Ils s'arrêterent ſous des myrthes pour l'écouter; mais elle finit ſa chanſon, & ſe mit à rêver. Elle étoit ſi belle, que les plus inſenſibles n'auroient pu luy refuſer de l'admiration; ſes cheveux d'un blond cendré admirable lui tomboient négligemment ſur le viſage; elle avoit ſes regards attachés ſur la fontaine, & mêloit ſes larmes à ſes claires eaux. Ciel! diſoit-elle en ſoupirant, ſous quel aſtre m'a-

vez-vous fait naître ? tous mes jours n'ont été qu'un tissu d'infortune. Ah ! Syrene, s'écrioit-elle, si tu conoissois ce que je soufre pour toi, tu n'aurois pas l'injustice de m'acuser d'inconstance. Le Berger qui l'écoutoit ne fut point touché de ses plaintes, il sembloit que son dépit le rendoit insensible, & Silvain ne crut pas être obligé de prendre part à la douleur de cete Bergere après les traitemens qu'il en avoit reçus; il n'y ut que Silvanie qui en ut pitié. Elle dit à Syrene, qu'elle ne pouvoit lui pardoner sa dureté. Car enfin, continua t-elle, si Diane s'est mariée, c'est qu'elle n'a pu se dispenser d'obeïr à son pere. Elle prononça si haut ces dernieres paroles, que la triste Bergere les entendit. Elle se leva brusquement, & les ayant aperçus, elle

les aborda, & leur dit d'une maniere fort honête, qu'il y avoit lontems qu'on ne les avoit vus. Les deux Bergers luy répondirent d'un air qui lui fit croire que leur cœur ne sentoit plus rien pour elle ; & comme les femmes ne veulent rien perdre, quelque severes qu'elles soient, elle en ressentit un violent dépit. La nuit qui aprochoit les obligea de suivre leurs troupeaux, qui reprenoient le chemin de la bergerie.

Mais il est tems de retourner à l'amoureux Arzilée. L'empressement qu'il avoit de voir Belize le fit marcher si vîte, qu'il se trouva bientôt auprès d'un bois qui servoit d'avenue au Temple de Diane. De crainte d'éfrayer sa Bergere qui le croyoit mort, il ne voulut pas paroître devant elle sans se faire anoncer, il s'assit sur

le bord d'un ruiſſeau. Quelques momens après la Nymphe Polidore qui chaſſoit, paſſa par cet endroit; il la ſalua d'une maniere fort reſpectueuſe, & la pria de lui dire ſi elle ne demeuroit pas au Palais de la ſavante Felicie, & ſi elle ne conoiſſoit point Belize. Elle lui dit qu'elle étoit la meilleure de ſes amies. Ciel! s'écria-t-il tranſporté de joie, je reverrai enfin celle qui m'a cauſé tant d'inquiétudes. Je ne ſai, repliqua Polidore, quel plaiſir vous devez atendre de la vue d'une Bergere qui n'eſt ocupée qu'à pleurer la mort de ſon Amant. C'eſt là ce qui fait tout mon bonheur, reprit-il; & ſi vous vouliez me donner un moment d'atention, je vous développerois ce myſtere.

S'étant aſſis tous deux, Arzilée lui conta l'artifice du Magi-

cien Alphée. La surprise & la joie de la Nymphe furent extrêmes; elle quita ce Berger pour aller aprendre à son amie cete grande nouvelle. Elle la trouva qui se promenoit dans le bois avec Cinthie & Doride; elle l'embrassa, & la serrant entre ses bras elle lui dit: Si vous saviez de quelle part je viens, vous recevriez mes caresses avec beaucoup plus de plaisir. Belle Nymphe, lui repliqua-t-elle, soyez persuadée que tout ce qui part de vous m'est infiniment agréable. Ensuite Polidore lui demanda si elle étoit bien assurée qu'Arzilée & son pere n'étoient plus. A moins que mes yeux ne m'ayent trompé, reprit tristement Belize, je ne saurois en douter. Mais si l'on vous faisoit voir le contraire, lui dit la Nymphe, que diriez vous? Elle fut

fut surprise de ces paroles, & cete surprise augmenta de beaucoup, lorsqu'elle ut apris tout ce qu'Arzilée venoit de dire. Elle ne pouvoit comprendre que la Magie produisît des éfets si extraordinaires. Elle s'écria : O Dieux ! est-il possible que je retrouve celui qui peut rendre ma vie heureuse ! Pourquoi tardons-nous, belle Nymphe, à l'aller joindre ? Polidore lui fit prendre une route qui conduisoit au ruisseau où elle avoit laissé Arzilée. Lorsqu'elles en aprocherent, elles entendirent chanter. Ciel ! dit Belize, je reconois la voix de mon Amant. Ils s'aborderent si éperdus de joie, que dans leurs premiers transports ils ne purent se parler ; mais ils exprimoient bien mieux leur passion par leurs innocentes caresses, que par des paroles. Ils n'avoient

jamais goûté de plaisirs plus sensibles, & il sembloit que l'amour leur vouloit payer avec usure tous les maux qu'il leur avoit fait soufrir. Ils étoient si enchantés de se revoir, qu'ils ne se seroient pas aperçus que la nuit les alloit surprendre, sans les Nymphes qui les obligerent de retourner au Palais.

Avant que d'y arriver Belize demanda à son Amant des nouvelles de son pere; il lui dit qu'il s'étoit retiré à une de ses terres, où il vivoit assez tranquilement.

Felicie reçut Arzilée avec cete bonté qui lui étoit si naturelle. On parla tout le soir de son avanture, & cete grande Nymphe les assura qu'elle employeroit tout son pouvoir pour achever de les rendre heureux.

Cependant Felismene étoit

demeurée avec Amarillis dans la cabane; elles s'entretenoient des malheurs où les Amans sont exposés, lorsque leur conversation fut interrompue par un Berger jeune & bienfait. Amarillis ne le vit pas plutôt, qu'elle se leva avec précipitation, & voulut sortir. Felismene jugeant qu'une action si brusque ne pouvoit être causée que par un dépit amoureux, l'arrêta en lui disant: Aimable Bergere, demeurez; l'estime que j'ai pour vous merite bien cete complaisance. Le Berger voyant qu'elle s'opiniâtroit à vouloir s'en aller, lui dit: Cruelle Amarillis, je ne vous demande pour toute grace que celle de m'entendre; puis s'adressant à Felismene, il la pria avec des marques d'une vive douleur de ne pas soufrir qu'elle s'éloignât. Elle en ut tant de pitié,

qu'elle conjura la Bergere de lui dire du moins ce qui l'obligeoit à traiter cet Amant avec tant de rigueur. L'amour qu'il a pour vous, ajoûta-t-elle, merite bien que vous vous faſſiez quelque violence. Si vous le connoiſſiez, repliqua Amarillis, vous ne me parleriez pas en ſa faveur ; c'eſt un tyran, c'eſt un jaloux, il ne peut arriver à une Bergere un malheur plus grand que celui d'en être aimée. Il pria Feliſmene de vouloir juger de leur diférent, & lui dit qu'il vouloit perdre la vie, ſi elle trouvoit qu'il meritât un traitement ſi indigne. Perdre la vie, reprit Amarillis en riant ; tu l'aimes trop, & tu ne m'aimes pas aſſez : mais pour te faire voir que je ne crains point que cete belle Inconue condâne ma conduite, je veux bien me

soumetre à sa décision. Si vous avez éprouvé le pouvoir de l'amour, dit-t-il à Felismene, je suis persuadé, que les sujets qu'Amarillis croit avoir de se plaindre de moi, ne vous paroîtront pas assez grands pour justifier sa cruauté.

Il étoit de mon étoile que j'aimerois cete inhumaine dês ma plus tendre enfance ; je faisois toute ma félicité de porter ses chaînes : mais par malheur il arriva ici un Berger nomé Arzilée, qui avoit quité son païs pour chercher une Bergere qu'il aimoit. Amarillis faisoit son unique afaire du soin de le consoler ; je craignis que la pitié ne la conduisit à l'amour, je ne puis lui cacher ma jalousie ; loin d'être touchée de mes plaintes, elle s'en ofensa, & ne voulut plus me voir ;

tout ce que j'ai fait pour l'adoucir n'a servi qu'a l'irriter davantage. Ingrat, lui dit Amarillis, peux-tu m'acuser de n'avoir pas u assez de tendresse pour toi ? cependant tu m'as soupçoné d'aimer Arzilée, & tes emportemens jaloux ont été si loin, que tu l'as publié par tout; je n'ai pu même t'empêcher de quiter ce hameau; tu reviens parce que le dépit & l'absence n'ont pu te guerir, & moi pour te punir de ton caprice, je ne veux plus te voir. Cruelle, s'écria-t-il en se jettant à ses piés, mon crime est causé par un excès d'amour, & si tu fais reflexion qu'on ne sauroit bien aimer sans jalousie, tu cesseras de me désesperer par ton injuste colere.

Il acompagna ces paroles de tant de soupirs & de larmes, que

cela joint à l'arrêt que Felismene prononça en sa faveur, lui fit obtenir sa grace; leur réconciliation leur causa beaucoup de joie, le lendemain Felismene les quita. D'un autre côté Silvain & Silvanie passoient les jours les plus heureux, ils n'étoient embarassés que du choix de leurs plaisirs, & l'amour leur fourniſſoit sans cesse de nouveaux amusemens.

Come ils étoient au bord de la fontaine des Aliziers, Diane y arriva; elle avoit perdu sa brebis favorise, heureusement Silvain l'avoit trouvée, il la lui rendit; la Bergere le remercia, & s'assit auprès d'eux. Après quelques discours indiférens, Silvain lui demanda pourquoi elle ne parloit plus de Syrene. C'est, lui repliqua-t-elle, que je ne prens plus de plaisir à m'entretenir du passé,

parce que le preſent me deſepere; & s'il n'y alloit pas de ma gloire, il y auroit lontems que je n'aurois plus de part à la vie. Votre deſeſpoir, reprit Silvanie, priveroit le monde d'un trop bel ornement. Si toutes les Bergeres vous reſſembloient, repliqua Diane, on n'auroit pas de peine à ſe conſoler de ma perte. Silvain fait bien voir la verité de ce que je dis; & ſi vous n'aviez pas infiniment plus de merite que moi, vous ne m'auriez pas chaſſée de ſon cœur. Elle acompagna ces paroles d'un ſourire pour faire croire qu'elle railloit : cependant quoi qu'elle n'ût jamais aimé ce Berger, elle étoit plus irritée de lui voir porter d'autres chaînes, qu'elle n'avoit de chagrin de l'indiférence de Syrene.

Ce Berger qui n'avoit plus d'autre

d'autre plaisir que de s'entretenir avec Silvain & Silvanie, prit le chemin de la Fontaine pour les joindre. En passant par la prairie, il vit le troupeau de Diane, qui n'étoit gardé que par des chiens; ils voulurent d'abord se jetter sur lui, mais l'ayant reconnu, ils le caressèrent; les moutons vinrent aussi le flater. Cela lui fit faire réflexion que ces petits animaux dont il avoit pris autrefois le soin, avoient plus de reconoissance que leur ingrate Maîtresse, qui l'avoit si cruellement abandoné, il en fut atendri. Hélas, dit il en soupirant, cruel souvenir de ma félicité passée, que voulez vous de moi? Et vous charmante prairie, c'est en vain que vous étalez à mes yeux mille brillantes fleurs, je ne suis plus dans le tems heureux où je pre-

nois plaisir d'en faire des guirlandes pour parer ma Bergere, & il n'est plus pour moi de Printems ni d'amour. Il étoit tout plein de ces rêveries, lorsqu'il aperçut Diane & Silvanie qui s'entretenoient avec Silvain. Il s'assit auprès de lui. Leur conversation tourna sur le revenu de leurs troupeaux. Diane les interompit en disant à Silvain : Tu n'es guere galant de parler de ces sortes de choses devant ta Bergere ; tu ne devrois être occupé que des douceurs de ton nouvel engagement. Silvanie est belle, tu l'aimes, tu en es aimé ; pourquoi s'embarasser du reste ? n'est-ce pas assez pour être heureux ? Belle Diane, lui repliqua-t-il, j'aurai toute ma vie de la reconoissance des obligations que je vous ai ; car vous ne m'avez pas seulement apris à bien ai-

mer, vous m'aprenez encore à faire un bon usage des plaisirs. Mais d'où vient, poursuivit-il en s'adressant à Syrene, que tu ne tournes jamais les yeux du côté de l'aimable Diane? il semble que tu craignes de rencontrer les siens. C'est, dit-il, que nous redoutons toujours ce qui nous a fait beaucoup de mal. C'est trop vous déchaîner contre moi, lui dit cete Bergere; je suis malheureuse sans être coupable. N'entrons point dans ce détail, reprit Syrene. Il est vrai, lui repliqua-t-elle, que puisque tu ne m'aimes plus, il te doit être indiférent d'être aimé. Silvanie pour détourner la conversation proposa aux Bergers de chanter. Elle fit avec eux un petit concert, qui ne charma pas les ennuis de Diane. Elle avoit la tête apuyée sur une de ses mains,

elle étoit agitée de troubles ſi violens, que ne pouvant plus retenir ſes larmes, elle s'en alla ſans rien dire, & ſans s'apercevoir que ſa coëfure étoit demeurée accrochée à une branche d'arbre, ce qui fit voir les plus beaux cheveux du monde. L'état où elle étoit leur cauſa du chagrin. Ils allerent raſſembler leurs troupeaux, & s'en retournerent.

Cependant Feliſmene qui avoit quité Amarillis, fut pluſieurs jours ſans faire aucune découverte; enfin elle aperçut à la ſortie d'un grand bois une ville bâtie ſur le haut d'une colline. En conſiderant ſa ſituation elle y trouva tant de raport à celle de Solime, qui étoit le lieu de ſa naiſſance, qu'elle ne put retenir ſes larmes; elle retraça dans ſon eſprit l'ingratitude de Dom Felix,

qui l'avoit si cruellement abandonnée. Elle suivit un petit sentier qui conduisoit à une riviere. Après avoir marché quelque tems elle aperçut deux Bergeres, qui s'entretenoient sous des arbres. On ne pouvoit pas les metre au nombre des grandes beautés; mais elles avoient l'air gracieux, les yeux noirs, vifs & perçans, & je ne sai quoi qui plaisoit infiniment. Felismene se cacha doucement derriere les arbres où elles étoient assises; elle conut à leur langage qu'elles étoient Portugaises. L'une d'elles dit à sa compagne: Je ne puis m'empêcher, Duarde, de te dire qu'il faut que ton cœur soit bien dur, pour ne pas répondre à l'amour de Dantée. Ce Berger ne songe qu'à te plaire, & tu ne payes ses empressemens que de mépris. Armide,

lui repliqua-t-elle, ce qu'il fait pour moi n'eſt plus de ſaiſon ; après m'avoir promis d'être mon époux, il s'eſt marié, & depuis que ſa femme eſt morte, il voudroit renouer les nœuds qu'il a rompus ; mais j'ai trop de fierté pour me rembarquer avec lui, c'eſt pourquoi il eſt inutile que tu me parles en ſa faveur : ſi je ſouhaite encore d'en être aimée, c'eſt afin que l'amour me vange de l'outrage qu'il m'a fait. Il faut avouer, dit Armide en l'embraſſant, que tout ce qui part de toi a des des charmes juſqu'à ta colere ; & je voudrois changer de ſexe pour être ton Amant. Mais, pourſuivit-elle d'une maniere flateuſe & inſinuante, que veux-tu que deviene ce malheureux Berger, ſi tu le traites toujours avec la même rigueur ? Il

m'a dit que lorſque ſon pere lui aprit qu'il le vouloit marier, il te vint demander ce qu'il feroit pour ſe tirer de cet embaras; que tu lui dis d'un air d'indiférence & de fierté, que tu n'étois pas d'un âge à doner des conſeils, qu'il pouvoit obeïr à ſes parens. Peut-on faire une réponſe plus dure? Quoi, repliqua Duarde avec des marques de colere, crois-tu que Dantée qui conoiſſoit tous les mouvemens de mon cœur, ne voyoit pas que je parlois contre mes ſentimens? Le cruel ne cherchoit qu'un prétexte pour m'abandoner; j'en ſuis ſi irritée, que je voudrois qu'il n'ût point perdu celle qu'il m'a préferée, afin de le voir plus lontems expoſé au remors de m'avoir trahie. Mais il ne merite pas d'être plus lontems le ſujet de notre converſation.

Felismene voyant qu'elle ne pouvoit plus leur être incommode, les aborda. Elles furent agréablement surprises de voir une persone si belle & si bienfaite ; elles la reçurent avec beaucoup de civilité. Felismene leur demanda le nom de la ville qu'elle venoit de trouver sur la route, elle lui aprirent que c'étoit Coimbre ; elles lui presenterent de ce qu'elles avoient dans leurs pannetieres. Come elles faisoient ce petit repas champêtre, elles entendirent un Berger qui chantoit. Duarde reconnut à la voix que c'étoit Dantée. Pour cacher son trouble à sa compagne elle se tourna du côté de Felismene en lui disant : Aimable Inconue, encore que le repas que vous faites ici soit des plus champêtres, vous êtes traitée en Princesse, puisqu'on vous

donne la musique. Le plaisir que j'ai d'être avec vous, lui repliqua t-elle, me tient lieu de tout. Vous ne voyez pas; lui dit Armide, que ce discours n'est que pour vous empêcher d'entendre les plaintes d'un Berger qui soupire pour elle. Felismene comprit par ce discours que c'étoit ce malheureux Amant dont elles avoient parlé; elle la pria de lui laisser écouter sa chanson; en voici les paroles.

Desesperé de vos faveurs,
D'un malheureux hymen j'avois formé la chaine;
Mais helas! Inhumaine,
J'en suis assez puni par mes vives douleurs:
Si je ne puis calmer votre injuste colere
Par mon repentir mon amour,
Ingrate, pour vous satisfaire,
Je vais perdre le jour.

Felismene fit aprocher ce Ber-

ger, & pria Duarde de lui pardonner ; mais cette cruelle Bergere auroit été inflexible, ſi elle n'ût vu ce malheureux Amant prêt à ſe percer le cœur du fer de ſa houlete. A peine avoit-il obtenu ſon pardon, qu'ils entendirent un grand bruit ; ils tournerent les yeux du côté d'où il venoit, ils aperçurent trois Bandis à cheval, qui attaquoient un Cavalier bien monté, qui paroiſſoit une perſone d'une grande diſtinction. Cete vuë cauſa à Feliſmene un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire, elle reſolut d'expoſer ſa vie pour donner du ſecours à cet inconu. Cete vaillante fille ayant pris ſon arc, tira un coup avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'elle renverſa mort le plus déterminé de ces voleurs. Le Cavalier en avoit déja tué un, & s'alloit défaire du

dernier ; mais cete gloire étoit dûe à Felismene. L'Inconu charmé de la valeur de cete heroïne, mit pié à terre, ôta son casque, & s'avança vers elle pour lui marquer sa reconoissance ; mais l'ayant reconue, il tomba évanoui à ses piés.

Felismene se trouva dans un état peu diférent, voyant que c'étoit Dom Felix : cependant elle fit un éfort sur elle-même pour lui donner quelque secours. Elle s'assit sur l'herbe, & mit la tête de son infidele Amant sur ses genoux. Quel fut sa douleur de voir qu'il ne donnoit aucun signe de vie !

Fortune barbare, s'écria-t-elle en lui mouillant le visage de ses larmes, ne m'as-tu fait retrouver ce que j'aime que pour me livrer à l'horreur de le voir expirer à mes yeux ? Dantée & les deux

Bergeres Portugaiſes s'étoient approchées, & ſe préparoient à envoyer chercher du ſecours, lorſqu'il ouvrit les yeux. Quand il fut revenu de ſa foibleſſe, il lui dit: Généreuſe Feliſmene, que pourois-je faire pour éfacer mon crime, ſi un repentir ſincere ne peut m'en obtenir le pardon? Je vous ai toujours aimé, lui repliqua-t-elle, malgré les maux que vous m'avez fait ſoufrir; coment ma colere pouroit-elle tenir contre votre tendre retour? Il fut ſi ſenſible aux marques de tendreſſe de cete Amante, que l'amour qu'il avoit u pour elle reprit toute ſa violence. Pour n'être plus expoſée à de nouveaux malheurs, elle l'obligea de venir avec elle au Temple de Diane, afin d'y être unis par des liens éternels. Ayant pris congé de Dantée & des Ber-

geres Portugaiſes, ils monterent à cheval. Durant leur marche ils ſe rendirent un comte exact de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſeparation. Cela leur fit couler le tems ſi vîte, qu'ils avoient encore mille choſes à ſe dire lorſqu'ils ſe trouverent au Temple de Diane. La grande Nymphe les reçut avec beaucoup d'agrément. Quelques jours après qu'ils furent arrivés on prépara une grande fête; ils furent unis par les nœus de l'hymenée, auſſi bien que Silvain & Silvanie, Arzilée & Belize.

Rien ne pouvoit égaler la joie de Felicie, de voir qu'elle avoit rétabli le calme dans l'ame de tant de perſones illuſtres. Je puis bien me ſervir de ce terme, puiſque c'étoit autant de Grands d'Eſpagne, que j'ai déguiſé ſous des noms de Bergers.

Le retour de Syrene augmenta encore les plaisirs. Arzilée qui avoit une forte passion de revoir son pere, partit avec son épouse, après avoir fait ses adieux à la grande Nymphe. Silvain & Silvanie prirent aussi congé d'elle pour aller reprendre le soin de leurs troupeaux. Elle leur conseilla de les donner en garde à quelque Berger, & de revenir à son Palais, les assurant qu'ils y retrouveroient encore Dom Felix & Felismene.

En s'en retournant avec Syrene, ils rencontrerent un Berger qui tenoit un papier; il le serra dans sa panetiere, & ayant pris sa musete, il chanta ces paroles.

Heureuse Letre, allez sans tarder davantage,
Allez trouver la Beauté qui m'engage,
Est il un sort plus doux, plus glorieux,

Que de toucher ſes mains, & d'arrêter ſes yeux?
Je n'y puis ſonger ſans envie,
Pour goûter ce plaiſir, je donnerois ma vie.

Come ils ils alloient le même chemin, ils lui dirent après l'avoir ſalué : Nous avons trouvé ta chanſon fort jolie, ſi tu voulois nous montrer le papier que nous t'avons vu tenir, nous aurions un ſurcroît de plaiſir ; car ce ne peut être que quelque choſe de fort galant.

Je veux bien ſatisfaire votre curioſité, leur repliqua-t-il, à condition que vous ne me demanderez rien autre choſe, par la raiſon que j'ai des afaires qui m'apellent ailleurs, & que je ne veux pas être conu. En même tems il leur preſenta cete Letre.

QUand je fais reflexion que c'eſt à vous que j'écris, la

crainte que j'ai de vous déplaire rend ma main si tremblante, que ma Lettre vous paroîtra difficile à lire. Je l'ai recommencée plusieurs fois; mais loin de me rassurer, les larmes qui coulent de mes yeux en efacent le caractere. Malgré toute votre rigueur vous ne me pouriez voir dans l'état où je suis, sans en être touchée. Si ma passion vous ofense, faites attention qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de m'empecher de vous aimer. Coment un mortel pouroit-il se défendre de vos charmes, puisqu'ils triomphent de l'Amour même? Quand je suis auprès de vous, j'ai des transports dont je ne suis pas le maître. Je vous vis l'autre jour caresser un enfant, je souhaitai mille fois d'être en sa place, & je ne pus m'empecher de le baiser à l'endroit où vous aviez mis votre belle bouche. Je me souviens

viens qu'étant dans un repas, vous laissâtes tomber un peu de vin sur la table, & que je traçai plusieurs fois avec le doit, je vous aime. En suite je pris votre coupe, & je bus après vous; j'avois de la peine à retirer mes levres du bord où les vôtres avois touché. Mais pour remarquer tout ce que l'amour me fait faire pour vous, il faudroit que vous usſiez le cœur plus ſenſible. Je ne demande pas que vous répondiez à ma paſſion, c'eſt un bonheur que je ne merite point, & qui me feroit mourir de plaiſir: mais du moins ſoufrez que je vous aime, & ne deſeſperez plus par vos mépris le plus tendre & le plus fidele de tous les Amans.

Syrene n'ut pas plutôt achevé de lire la lettre, que le Berger inconu la lui aracha, & ſe mit à

courir. Une action si brusque le surprit beaucoup, ils s'arêterent un moment pour l'observer, & lui voyant prendre une autre route que la leur, ils continuerent leur chemin.

Ils s'arêterent dans l'île de l'Etang pour en considerer toutes les beautés. Ils remarquerent un petit ruisseau qui serpentoit, ils en chercherent la source; à peine urent-ils avancé quelques pas, qu'ils trouverent la fontaine d'où couloient ses claires eaux. Cet endroit étoit delicieux, les arbres y sembloient presser leur feuillage pour le rendre impénetrable à l'ardeur du Soleil; & les Rossignols y faisoient entendre leur plus doux ramage. Silvanie trouva ce lieu si charmant, qu'elle obligea les deux Bergers de s'y reposer. Ils s'assirent sur le gazon,

& mangerent ce que les Nymphes avoient mis dans leurs pannetieres. Ils s'arrêterent si lontems dans ce beau sejour, qu'ils furent obligés de coucher dans une cabane de Bergers qui n'en étoit pas éloignée.

Le lendemain ils ariverent dans la prairie d'Esla, avant que le Soleil les ût incomodés. Ils aperçurent Diane qui s'étoit abandonée à ses tristes rêveries; ils s'en aprocherent doucement, & jugerent par son action qu'elle avoit du dépit de ne pouvoir vaincre les chagrins qui l'ocupoient continuellement. Elle prit sa musete, mais elle la jeta aussi tôt, en disant que le feu du Ciel puisse te consomer, puisqu'au lieu d'adoucir mes ennuis, tu ne fais que les augmenter par les tendres resouvenirs que tu me causes.

Cete Bergere étoit trop inquiete pour demeurer lontems dans un même endroit, elle se leva brusquement, & se déroba à leur vue. Un Berger inconu la regardoit avec tant d'aplication, qu'il ne s'étoit point aperçu qu'il n'étoit pas seul ; il chanta ces paroles.

S'il ne faloit que bien aimer,
Pour atendrir ma Bergere,
Tous mes Rivaux ne pouroient m'alarmer ;
Mais helas ce n'est point l'Amant le plus sincere,
Qui doit esperer d'être heureux,
C'est toujours celui qui sait plaire,
Que l'on croit croit le plus amoureux.

Silvanie qui avoit envie de savoir qui étoit ce Berger, obligea Syrene à l'aborder. Il lui dit en le saluant : Je prie le Ciel que tes troupeaux ne soient jamais la proie des loups, & que le bon-

heur t'acompagne toujours. Je vous suis redevable de vos souhaits, lui repliqua t-il; cependant je comterois pour rien la perte de tous mes troupeaux dans la situation où je suis, ma fortune dépend de l'amour, & je ne croi pas que le cruel me soit jamais favorable.

Ils en auroient dit davantage, mais quelques Bergers ayant apris au hameau le retour de Syrene, on vint en foule au devant de lui avec de grandes marques de joie; ils emmenerent Phirmio dans leur cabane. C'étoit le nom du Berger amoureux. Son chagrin redoubla lorsqu'il aprit que le Berger Syrene qui lui avoit fait tant d'honêtetés, étoit le même que Diane aimoit, & qu'elle nomoit si souvent dans ses plaintes.

Dans le tems qu'il étoit ocupé

de ſes rêveries, Silvanie & Silvain qui s'étoient engagés de retourner au Temple de Diane, ſongeoient à le charger du ſoin de leurs troupeaux. Ils le lui propoſerent, il accepta le parti, ayant beaucoup de joie de trouver une ocaſion de s'arrêter dans un lieu où il auroit le plaiſir de voir Diane à tout moment.

Silvanie ſe trouvant un jour ſeule avec cete Bergere, lui demanda ſi elle vouloit toujours être ocupée de ſes reflexions chagrinantes. Helas, lui dit-elle, depuis que j'ai perdu la ſeule choſe qui pouroit me plaire, mon cœur s'eſt fermé à la joie, la raiſon n'a plus d'empire ſur lui, je voudrois pouvoir m'en défaire come de ma muſete.

Elles s'entretenoient de cete maniere, lorſque Syrene & Sil-

vain les joignirent ; ils les obligerent à venir entendre Phirmio, qui chantoit ces paroles, qu'il recomença plusieurs fois.

L'amour fait soufrir dans ses chaînes
Les plus cruelles peines ;
Mais de tous les Bergers qui brulent de ses feux,
Je suis le plus fidele & le plus malheureux ;
Rien ne peut égaler mon funeste martyre,
J'aime sans oser le dire.

Quand il ut fini, il se mit à cueillir des fleurs champêtres ; il en fit des festons pour orner la musete de Diane qu'il avoit trouvée, il la rendit semblable à la la corne d'Abondance. Syrene le tira par sa pannetiere en lui disant: Je veux vous faire voir une fleur plus brillante que toutes celles que vous venez de cueillir. En même tems il lui montra Diane. Sa vue le fit changer de couleur, & lui

cauſa une ſi grande agitation, qu'il ne put lui répondre. Je crois, dit Silvanie en riant, que Phirmio ne veut parler qu'aux Bergeres. Enſuite ils firent une plaiſanterie ſur la maniere dont ils l'avoient trouvé lorſqu'il écoutoit Diane. A ce que je vois, leur dit-elle, ce Berger ſait plus de mes afaires que je ne penſois. Syrene la pria de reprendre ſa muſete, & de regarder les fleurs dont elle étoit ornée, come un homage que Phirmio rendoit à ſa beauté; elle la reçut de ſa main en lui diſant que c'étoit moins pour s'en ſervir que pour marquer ſa complaiſance. Silvanie lui aprit qu'ils s'en retournoient au Temple de Diane, & la prierent de regarder quelquefois ſi Phirmio ne negligeroit point leurs troupeaux; elle l'aſſura qu'ils pouvoient comter

ſur

sur elle. Ce n'étoit pas sans un extrême chagrin qu'elle les voyoit partir, mais la nuit servit à cacher son trouble, elle les quita pour aller retrouver son mari qui l'atendoit avec l'impatience d'un jaloux.

Le lendemain Silvanie partit acompagnée de Silvain & de Syrene. En se repoſant sous des arbres, ils entendirent la voix d'un Berger; elle leur parut si agréable, qu'ils s'en aprocherent pour le mieux entendre; ils le prierent en le saluant de leur faire la grace de continuer à chanter; il leur dit qu'il le feroit avec plaisir, & qu'il n'en avoit point de plus sensible que celui d'aprendre à tout le monde le pouvoir de l'amour, afin que perſone n'ût la temerité de le braver; ensuite il dit cete chanson.

Je faisois tout mon bonheur
De jouir d'une paix profonde,
Mais l'Amour s'est servi pour enchaîner mon cœur,
De la plus belle main du monde.
Ah que mes nœuds me paroissent charmans!
Loin de chercher à m'en défendre,
Je regrete tous les momens
Que j'ai passé sans être tendre.

Il faut, lui dit Silvain, que celle qui vous a rendu sensible, soit bien aimable pour vous inspirer des vers si tendres; car aparemment cete chanson vient de votre veine. Il est vrai, replique l'Inconu; cependant je ne sai si ma maîtresse est blonde ou brune, si ses yeux sont bleux ou noirs, si leurs regars sont vifs ou languissans, si sa bouche est grande ou petite; mais je juge par la beauté de ses mains, qu'el-

le doit être le plus parfait ouvrage de la Nature. Je croi, lui dit dit Syrene en riant, que tu veux te divertir; car enfin il n'eſt pas poſſible que l'on puiſſe devenir amoureux d'une perſone pour en avoir vu ſeulement les mains, puiſque le reſte pouroit être afreux. Mais, lui repliqua l'Inconu, quand tu as vu un beau viſage, qui peut t'aſſurer que ce qu'on ne voit pas ſoit de même? Ceſſe de me doner des idées chagrinantes, & écoute ſeulement la ſuite de mon avanture.

J'étois le plus indiférent de tous les hommes, lorſqu'un ſoir j'allai rendre viſite à un de mes amis qui avoit été bleſſé, j'étois auprès de ſon lit fort chagrin de ſon avanture; il entra une Bergere admirablement bien faite. Elle avoit un voile qui lui cachoit

le visage. En s'aprochant de mon ami elle nous laissa voir une main d'une blancheur & d'une beauté surprenante ; je sentis dans ce moment un trouble agréable. La douceur de sa voix, & l'esprit qu'elle fit paroître dans tout ce qu'elle dit, acheverent de me charmer. Elle sortit dans le moment que j'étois occupé à demander son nom, & depuis je n'ai pu la rencontrer. Si c'est là toute votre avanture, lui dit Silvanie en souriant malicieusement, je ne comprens pas pourquoi vous chantez la douceur de vos chaînes, puisqu'aparament cete Bergere ignore encore l'amour que vous avez pour elle. Cela pouroit être, repliqua l'Inconu ; cependant j'ai chargé une de mes amies de lui rendre cete letre, qui lui fera conoître mes sentimens. Je suis sur-

pris, dit Silvain, coment Syrene peut s'empêcher de plaisanter d'une passion si bizarre. Quoi, dit l'Inconu, voila le Berger qui aime si éperdûment Diane! je rens graces aux Dieux de me l'avoir fait si heureusement rencontrer. Il lui fit beaucoup d'amitié, & lui aprit qu'il se nomoit Fauste. Ensuite il lui dit: Encore que les peines soient inséparables de l'amour, je te conseille d'aimer toujours, de crainte que ce Dieu ne se vange de toi. Syrene, que le souvenir du passé chagrinoit, l'interompit en lui disant qu'il alloit au Palais de la savante Felicie. J'en suis fâché, reprit Fauste; car j'aurois été avec vous à votre hameau, & vous m'auriez fait conoître l'ingrate Diane, dont on m'a tant vanté les agrémens. Loin de chercher à la voir, lui-

dit Syrene, vous ferez beaucoup mieux d'éviter sa vue. Et ce conseil, poursuivit il, est beaucoup meilleur que celui que vous venez de me doner.

Fauste ayant pris congé d'eux, ils continuerent leur chemin. Quand ils furent auprès de l'île de l'Etang, ils virent plusieurs persones qui venoient à eux. En s'avançant ils reconurent Felicie; elle étoit suivie de Felismene, de Dom Felix & de quelques Nymphes. Après s'être marqués le plaisir qu'ils avoient de s'être rencontrés, Syrene leur demanda ce qui les obligeoit à venir dans ce lieu, & pourquoi ils marchoient avec un aussi grand silence que ceux qui vont à quelque expedition secrete. Vous jugez bien, lui repliqua Felicie, que cela ne se fait pas sans mystere. J'ai découvert qu'il

ſe devoit paſſer ici une ſcene des plus tragiques ; j'ai formé le deſſein de détourner ce malheur. Enſuite elle leur dit de la ſuivre ſans bruit, & les conduiſit à la fontaine des Lauriers. Elle les fit aſſoir auprès d'elle dans un endroit fort couvert, & d'où l'on voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la prairie. Il n'y avoit qu'un inſtant qu'ils y étoient, lorſqu'elle leur fit remarquer un vieillard qui marchoit avec tant de gravité, qu'on l'auroit pris pour un Grand Prêtre du Temple de Jupiter. Il levoit les yeux au Ciel, & ſe plaignoit de la Fortune d'une maniere ſi embrouillée, qu'il étoit aiſé de juger que la douleur lui avoit alteré l'eſprit. Quand il fut à côté de la Fontaine, il jeta un bâton qui avoit ſervi à le ſoutenir, & tira un poignard de deſ-

sous sa robe. La fureur lui avoit redoné les forces que la vieillesse lui avoit ôtées ; il courut à un Berger qui dormoit au bord de la prairie. Tous ceux qui étoient avec la grande Nymphe se leverent pour aller au secours de ce malheureux, mais elle les en empêcha en leur montrant deux Bergeres qui sortoient de derriere des buissons. L'une d'elles arrêta le bras du vieillard. Ce furieux s'en étant débarassé, les menaça de les tuer, si elles s'opoſoient davantage à son dessein. Felicie acourut avec toute sa troupe, & se jeta au milieu d'eux, en disant à l'une de ces Bergeres pourquoi elle ne se faisoit pas conoître. Cela fit qu'elle s'écria : Ah mon pere, voudriez-vous tremper vos mains dans le sang de votre fille ? Le vieillard frapé de cete voix,

laiſſa tomber ſon poignard, & l'embraſſa en lui mouillant le viſage de ſes larmes. Toute la compagnie ne put s'empêcher de rire, de voir que ce bon homme careſſoit ſi tendrement une perſone ſi dégoûtante: car ces deux Bergeres étoient faites d'une maniere que le moins délicat n'auroit pas voulu leur toucher le bout du doit. Savez vous, dit Felicie à Feliſmene, qu'il y a ſous ces habits mal-propres de grandes beautés. Je le veux croire, lui repliqua-t-elle; mais ce qui les cache ne done pas d'envie de les voir. Vous changerez bien-tôt de ſentiment, lui repliqua la grande Nymphe. Enſuite voyant que le vieillard n'étoit occupé qu'à faire des careſſes à ſa fille, elle le tira par ſa robe en lui diſant: Perſile, reconoiſſez Felicie, qui n'eſt ve-

nue ici que pour rétablir le calme dans votre ame. Le bon homme ayant repris ſes eſprits, mit un genouil à terre, & lui demanda pardon de ne lui avoir pas rendu d'abord les honeurs qui lui étoient dûs. Il ne s'agit pas de complimens, repliqua-t-elle; je veux vous réconcilier avec ceux de qui vous croyez avoir été outragé; allons nous aſſoir auprès de la Fontaine des Lauriers. Il fit ce qu'elle ſouhaitoit, & le voyant plus tranquile elle le pria de demeurer avec la compagnie; & après avoir pris Climene par la main, elles allerent où le Berger étoit endormi. Elle l'éveilla en lui diſant: Quand on a deux Bergeres à garder, on ne doit pas s'abandoner au ſomeil. L'Inconu s'éveilla en ſurſaut, & ne voyant point Caliſte (c'étoit le nom de

l'autre Bergere) il la demanda avec empreſſement. Felicie lui dit qu'il feroit mieux de penſer à lui-même, & qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'ût dormi pour toujours. Enſuite elle lui conta ce qui venoit d'ariver. Il en demeura glacé; mais la crainte de perdre ce qu'il aimoit, avoit plus de part à ſon trouble, que le peril qu'il venoit de courir. Elle pénetra ſa penſée, & lui dit de ne ſe point alarmer, qu'il ſeroit bien tôt plus heureux qu'il ne l'auroit oſé eſperer.

Cependant Dom Felix & toute la compagnie avoit beaucoup d'impatience de ſavoir les avantures de ces Inconus; mais ils n'oſoient la faire paroître à Perſile, de crainte de réveiller ſa colere. Ils le prierent ſeulement de leur conter quelques hiſtoires. Je ne ſai, leur dit-il, quel ſujet je dois prendre;

je vous parlerois bien du culte que l'on doit aux Dieux, puisque je suis Grand Prêtre de la Deesse Isis, & je pourois aussi vous dire beaucoup de choses utiles à la vie champêtre ; mais vous n'êtes pas tous Bergers, & pour divertir également ceux qui m'écoutent ; je veux vous faire le recit de la victoire d'Apollon.

Après que ce Dieu ut délivré les Thessaliens de l'horrible serpent Pithon, il devint si fier qu'il crut que l'on ne devoit plus encenser que ses Autels. Quel Dieu, disoi-t il, merite mieux que moi les vœux de tout l'Univers ; je prédis l'avenir, je suis l'auteur de la musique, je préside aux beaux arts, & tous ces avantages sont soutenus par une valeur intrépide. Je viens de triompher d'un monstre si affreux, que même après sa

mort il inſpire de la terreur à ceux qui le regardent. Dans le tems qu'Apollon s'aplaudiſſoit de cete maniere, il rencontra l'Amour. Fils de Venus, lui dit il d'un air de fierté, quite ton arc & tes fleches, ce n'eſt pas aux enfans à porter des armes, elles ſont reſervées pour un bras come le mien; contente-toi pour remporter quelque foible victoire, de mettre en uſage tes ruſes, tes menſonges, tes fauſſes douceurs, tes ſoupirs & tes larmes. Que veux tu faire de ce flambeau? Y ut-il rien de plus ridicule que de voir un aveugle porter de la lumiere? La tienne eſt ſemblable aux ardens qui égarent ceux qui les ſuivent. Il ajoûta encore quantité de paroles outrageantes, dont l'Amour ſe ſentit fort offenſé; cependant il ne s'emporta pas,

car ce Dieu a le secret de se vanger sans faire tant de bruit. Il me semble, lui dit-il, que ton procedé est des plus mal-honêtes, puisqu'on ne doit jamais insulter ceux dont on n'a pas sujet de se plaindre. Crois-tu que mon pouvoir soit assez limité pour être au dessous du tien. Tu dois savoir qu'il n'y a que moi capable d'executer les choses que j'entreprens ; les plus grans Dieux sont soumis à ma puissance, les Deesses viennent encenser mes Autels, & je triomphe à mon gré de tout ce qui respire. Ose-tu te flater d'être à l'épreuve de mes coups ? Tu te fais un merite d'avoir surmonté le serpent Pithon ; quelle sera ma gloire, puisque je saurai triompher de son vainqueur ; je suis toujours sûr de mes coups, & tu en feras bientôt la cruelle expérience.

En achevant ces mots, l'Amour s'envola sur le mont de Parnasse, & s'y étant arrêté, il tira deux fléches de son carquois, dont les effets devoient être fort différens : car l'une avoit le pouvoir d'enflamer, & l'autre d'inspirer des dédains & des mépris ; il leur parla de cette maniere : Vengez-moi du superbe Apollon ; faites qu'il brûle pour une mortelle, de l'ardeur la plus violente, & qu'elle ait pour lui une haine invincible. Cependant le Dieu du Jour étoit encore occupé à s'applaudir de sa victoire, lorsqu'il vit passer Daphné assez près de lui. L'Amour qui l'observoit, les blessa des fléches qu'il avoit choisies. Dans le moment, Apollon se sentit brûlé de mille feux. Amour, s'écria-t-il, j'avouë que tu m'as vaincu, mais ta vengeance me paroît agréable, & tu ne pouvois me rendre sensible pour un objet plus digne d'être aimé.

Il prononça si haut ces paroles, que Daphné en fut effrayée ; elle prit la fuite : il sembloit que le Vent, d'intelligence avec l'Amour, se fai-

ſoit un plaiſir d'augmenter les feux d'Apollon : car en ſe joüant dans la jupe de cette Nymphe, il découvroit ſa jambe ; & quelquefois, en agitant ſes cheveux, il faiſoit voir une partie de ſa gorge, de maniere qu'on auroit pû dire que les beautés de Daphné augmentoient à meſure qu'elle fuïoit. Arrêtez, belle Nymphe, lui crioit Apollon en la ſuivant ; ce n'eſt pas un ennemi qui vous pourſuit, ni un ſimple Berger qui vous aime ; le Maître des Dieux eſt mon pere, & la Nature m'eſt redevable de tous ſes agrémens. Si vous ne voulez pas vous arrêter, tournez du moins la tête pour voir celui que vous avez charmé. Votre courſe eſt trop rapide, je crains que vous ne vous bleſſiez aux épines dont ces lieux ſont remplis ; marchez moins vîte, j'aime mieux vous pourſuivre plus lentement.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *La Diane de Montémayor, &c. pour servir de suite aux Avantures choisies*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 1. Avril 1733.

Signé, JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, un *Traité du Sublime*, *Avantures choisies*, *& le Proces des Sens*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes : A ces causes, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation correction,

changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copies à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le dix-huitiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 338. *Fol.* 363. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le* 22. *Juillet* 1732.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

LA DIANE DE MONTEMAYOR;

OU

AVANTURES SECRETES de plusieurs Grands d'Espagne.

AVEC

L'heureux Larcin, la Princesse des-Isles inconnuës, & l'Amant ingénieux, Contes.

Ensemble l'origine des Contes, ou le Triomphe de la Folie sur le Bon goût.

Par Madame DE SAINTONGE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gesvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LA DIANE DE MONTEMAYOR.

EN parlant de cette maniere, l'amoureux Apollon la preſſoit toûjours ; il ſembloit que l'Amour lui eût prêté ſes aîles, & que la Crainte eût donné les ſiennes à Daphné : cependant ce Dieu étoit ſi près d'elle, qu'elle ſentoit déja l'ardeur de ſes ſoupirs ; elle étoit prête de tomber en ſon pouvoir, lorſque tournant ſes regards du côté du Fleuve Penée, elle lui adreſſa ces paroles : S'il eſt vrai, mon Pere, que les Fleuves ſoient

des Dieux, faites éclater votre puiſſance en me donnant du ſecours; détruiſez promtement cette funeſte beauté qui expoſe ma pudeur à un ſi dangereux ennemi. A peine eut-elle achevé ces mots, que ſes bras s'étendirent en branches, & ſe couvrirent de feüilles; ſes pieds, qui avoient été ſi legers, s'attacherent à la terre, & y prirent de profondes racines. Apollon l'embraſſa, & lui donna des baiſers qu'elle refuſoit encore, tout arbre qu'elle étoit. Charmante Nymphe, s'écria-t-il, puiſque tu ne peux être mon épouſe, tu ſeras du moins mon arbre; je me couronnerai de tes feüilles, les Heros en feront de même pour marquer leurs victoires; la foudre ne pourra jamais te détruire; tu n'auras rien à craindre des plus affreux hivers; enfin tu ſeras un Laurier immortel. L'arbre baiſſa un peu le

haut de ſes branches pour faire voir à ce Dieu qu'il acceptoit ſes offres.

Perſile ayant fini ſon recit, toute la compagnie loua ſa memoire & la beauté de ſes expreſſions. La grande Nymphe vint les rejoindre avec Climene & l'Inconu. Tout le monde fut charmé de la beauté de ce jeune Berger; mais le vieillard le fut beaucoup davantage, lorſqu'ayant jeté les yeux ſur Climene qui s'étoit lavée le viſage, il la reconut. Quoi, belle Nymphe, s'écria-t-il, c'eſt vous qui étiez avec ma fille; ſi je l'avois crue en votre compagnie, ſon abſence ne m'auroit pas cauſé tant de douleur.

Felicie dona ordre à ſes Nymphes de faire preparer ce qu'elle avoit aporté pour manger. Dans le tems qu'on executoit ſes or-

dres, elle s'écarta un peu avec Caliſte, & la fit décraſſer, elle l'obligea auſſi de metre une robe de chambre magnifique qu'elle avoit fait aporter en ſecret, prévoyant ce qui devoit ariver. Après cela elles allerent rejoindre la compagnie, qui fut extremement ſurpriſe de la beauté & de la parure de Caliſte. On lui dona mille louanges; Felicie les interompit, & les obligea à ſe metre à table.

Après qu'on ut déſervi, Dom Felix pria l'Inconu de lui faire la grace de lui aprendre ce qui avoit obligé ces deux belles perſones à ſe déguiſer d'une maniere ſi extraordinaire. La grande Nymphe répondit pour lui, qu'il ne pouvoit pas faire ce détail devant Perſilée, & qu'en atendant qu'elle en fît naître l'ocaſion, il devoit

se divertir à regarder la houlete de l'Inconu, qui étoit une piece fort rare. Le jeune Berger la lui presenta. Elle étoit de bois d'olivier, garnie d'or; une partie des Metamorphoses d'Ovide y étoient gravées. Jupiter y paroissoit sous la figure d'un Taureau qui enlevoit Europe. D'un autre côté Io y étoit representée en Vache, & Junon sembloit dire à Argus d'avoir toujours ses cent yeux ouverts pour bien garder sa Rivale. On y voyoit aussi le beau Pâris & les trois Déesses. Enfin il sembloit que celui qui avoit travaillé ce bel ouvrage, s'étoit fait un plaisir de representer les victoires de l'Amour.

Aparament, dit Dom Felix, que celui qui vous a fait ce present est de vos meilleurs amis. C'est tout l'opposé, repliqua Cli-

mene; il vient d'un Barbare qui avoit pour lui la haine la plus forte. Ce discours augmenta la curiosité de toute la compagnie. Felicie voyant que la presence du vieillard les embarassoit beaucoup, lui proposa de venir se promener avec elle dans la prairie, elle emmena aussi Caliste & Climene; & come elle vouloit entretenir le vieillard sans être entendue que de lui, elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle sur le gazon, & les Nymphes se promenerent ensemble.

Felicie fit comprendre à Persile, qu'il ne devoit pas se chagriner de l'atachement que l'Inconu avoit pour sa fille, & l'assûra qu'il en auroit un jour beaucoup de joie. Elle fit durer la conversation, afin de doner le tems au jeune Berger de faire le

recit de ſes avantures; il le comença de cete maniere.

Je ne vous aprendrai point quelle eſt ma naiſſance, car je l'ignore; tout ce que je ſai eſt que j'ai été nouri dans l'ile de Trinacrie, & que l'on me noma Delicio. Je ne vous parlerois point de mon enfance, ſi cela n'étoit pas abſolument néceſſaire; celui que je croyois mon pere ſe nomoit Carthon. Un jour il fut obligé pour quelques afaires d'aller au bout de notre île. En paſſant devant la maiſon d'un homme qui ſe nomoit Cercantes, il aperçut une troupe d'enfans qui ſe jouoient; il crut me voir parmi eux, il en fut extremement ſurpris, ne comprenant pas qui pouvoit m'avoir amené ſi loin. Il apella le petit garçon qu'il prenoit pour moi, & le voyant fuir, il courut aprés,

& voulut l'emmener de force, Sa Nourice ariva, & lui dit de laiſſer là ſon enfant, il lui repliqua que c'étoit le ſien; cela cauſa un furieux démêlé qui atira beaucoup de monde; on traita Carthon de fou & de viſionaire, il fut obligé de ſe retirer plus vîte que le pas.

En arivant chez lui, la tête penſa lui tourner, car il ne croyoit pas m'y trouver. Il demanda à ſa femme, ſi elle n'étoit point ſortie avec moi. Elle lui dit que non; & le voyant étoné elle en voulut ſavoir la cauſe. Il lui aprit ce qui venoit de lui ariver; elle ne put s'empêcher de rire de ſon avanture. Je ne voi pas, lui repliqua-t-il avec une eſpece de chagrin, qu'il ſoit agréable de paſſer pour un home qui a l'eſprit bleſſé. Ma Nourice voyant que cela lui tenoit au cœur, imagina une

une choſe qui divertit beaucoup, & qui fit voir qu'il n'entroit pas d'égarément dans ce qu'avoit fait ſon mari. Ils me menerent tous deux au quartier de Cercantes, elle demeura cachée avec moi dans une maiſon, & obligea ſon époux à aller faire le même manege qu'il avoit déja fait, avec cete diférence, qu'il emporta le petit Parthenio, (c'eſt ainſi que ſe nomoit cet enfant) & l'amena au lieu où j'étois. Cercantes en étant averti, courut avec une multitude de gens; mais la proie étoit déja en ſureté. Enſuite il revint ſur ſes pas, en criant qu'il étoit prêt de prouver que cet enfant étoit à lui. Le tumulte étoit ſi grand, que quelques Magiſtrats y furent apelés. Ils ordonerent de repreſenter cet enfant; il dit qu'il étoit prêt d'obeïr, & de le

ceder à Cercantes, s'il le reconoiſſoit pour ſon pere. Dans le tems que cela ſe paſſoit, ma Nourice m'avoit mis la robe de Parthenio ; je fus conduit par elle dans cete tumultueuſe aſſemblée. On avoit fait placer les deux prétendus peres au milieu aſſez près l'un de l'autre. Auſſi-tôt qu'on ut fait écarter la foule, on me laiſſa aller ; je courus les bras ouverts à Carthon, ſans vouloir regarder ni écouter Cercantes qui m'apeloit avec des marques d'une furieuſe colere. Sa femme ſe preſenta, mais je ne la reçus pas mieux. Vous voyez, dit Carthon aux Magiſtrats, que vous ne devez point balancer à decider en ma faveur. En même tems il me fit remmener. Cercantes ſe jeta aux piés des Juges, en leur diſant que cet homme étoit un Magi-

cien. Le peuple demanda qu'il fût arêté ; Carthon dit aux Magistrats qu'il ne s'étoit jamais mêlé de Magie, & qu'ils alloient être convincus que la Nature seule les avoit jetés dans cet embaras.

Le murmure fut changé en des cris de joie & d'étonement, lorsqu'on nous vit venir Parthenio & moi tous deux nus. Carthon demanda à Cercantes en riant, lequel de ces deux enfans étoit à lui. Je t'avoue, lui repliqua t il ; que je n'en puis faire la diférence. L'on n'auroit jamais pu nous distinguer, si chacun de nous ne se fût rangé auprès de celui qui l'avoit élevé. On nous rendit nos habits, & l'on rit beaucoup de l'imagination de ma Nourice.

Depuis ce tems là nous fumes liés d'une si forte amitié Parthenio & moi, que nous étions presque

que inſéparables ; nous paſſions la vie fort agréablement. Mais à peine étions-nous ſortis de notre enfance, que quelques gens nous dirent que ceux que nous croyions nos peres ne l'étoient pas ; je voulus m'en éclaircir avec Carthon ; tout ce que j'en pus aprendre, fut que je lui avois été doné par des Bergers. Parthenio fit les mêmes queſtions à Cercantes, il lui répondit la même choſe.

Ce raport de fortune nous unit encore davantage, & nous perſuada que nous étions freres. Nous prîmes congé de ceux qui nous avoient élevés, dans le deſſein d'aller chercher nos parens ; il n'entroit pas beaucoup de raiſon dans cete entrepriſe, mais notre jeuneſſe nous ſervoit d'excuſe.

En quitant la Trinacrie nous dîmes que nous allions à la Cour

du Roi d'Eolie, afin que si l'on découvroit quelque chose qui nous regardât, on pût nous le faire savoir. A peine fûmes-nous arrivés, que les plus grands Seigneurs s'empressèrent pour nous presenter à ce Prince. Notre ressemblance paroissoit quelque chose de fort extraordinaire, & nous fit recevoir avec beaucoup d'agrément. Notre faveur fut si grande, & notre fortune si rapide, qu'en peu de tems il n'y eut persone qui fût à la Cour sur un meilleur pié que nous. Nous y avions déja passé plus de deux années, lorsque nous reçûmes des nouvelles de Carthon ; il me manda que celui qui m'avoit mis entre ses mains étoit venu pour savoir de mes nouvelles, & qu'il avoit paru fort chagrin lorsqu'il lui avoit apris que j'étois à la Cour

du Roi d'Eolie. Cela me jeta dans un nouvel embaras ; je ne pouvois comprendre pourquoi ce Berger étoit fâché de mon élevation ; je resolus de ne rien épargner pour m'éclaircir d'une chose qui me paroissoit si extraordinaire.

Je fis dessein d'aller moi-même trouver Carthon. Le jeune Prince d'Eolie fils du Roi fit tous ses éfors pour m'empêcher de partir, mais ce fut inutilement ; Parthenio me suivit ; nous marchâmes quelques jours de compagnie avec un Gentil-homme nomé Martandre, qui alloit par l'ordre du Roi chercher un Seigneur nomé Dictée, qu'il avoit autrefois disgracié : mais aussi-tôt qu'il sut que nous allions dans l'île de Trinacrie, il nous quita.

En passant auprès de la riviere

d'Uere nous fumes obligés de nous repoſer dans une forêt à cauſe de la grande ardeur du Soleil. A peine étions-nous aſſis, que nous entendîmes une tres-belle voix. Nous umes la curioſité de voir la perſone qui nous donoit tant de plaiſir ; nous aprochâmes du côté de la Riviere, jamais ſurpriſe ne fut égale à la nôtre. Nous vîmes un Geant qui la traverſoit ; ſa houlete étoit d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'elle auroit pu ſervir de mât à un vaiſſeau. Sa panetiere étoit de peau de chevreuil, un monſtre marin lui ſervoit de bonnet. Cet horrible Berger avoit le corps à demi nu, & tout couvert de poil. Il couroit après la Nymphe dont la voix nous avoit enchantés. Encore que rien ne fût plus rapide que la fuite de cete belle

perſone, nous ne laiſſames pas de diſtinguer la maniere dont elle étoit habillée. Elle avoit un corps ſi juſte à ſa taille, qu'il ſembloit qu'il fût ſenſible, & qu'il ſe fît un plaiſir de la preſſer. Il s'élargiſſoit un peu par en haut, & laiſſoit voir une gorge admirable. Sa robe n'alloit qu'à moitié la jambe, ſon bas étoit couleur de roſe, broché d'or, & ſes brodequins de la même couleur; elle tenoit un arc & des fleches, & dans cet état on l'auroit priſe pour la Deeſſe des forêts. Parthenio & moi nous fumes éblouïs de ſa beauté, elle gagna le bord de la riviere en s'écriant: Divinités des eaux, favoriſez une Nymphe de la ſuite de Diane. En achevant ces mots elle ſe jeta dans le fleuve. Golphoroſſe (c'eſt le nom du Geant) s'y jetta auſſi pour la

pourſuivre ; mais voyant qu'elle lui étoit échapée, il paſſa à l'autre bord. Dieux jaloux, s'écria cet impie, ſi vous étiez en mon pouvoir, je vous empêcherois bien de vous mêler de mes afaires : & toi Neptune, pourſuivit-il, je te declare une guerre éternelle & à ceux qui te ſont ſoumis. Je renverſerai les montagnes pour détourner le cours de tes eaux, & tu n'auras jamais de moi d'encens ni d'ofrande. Come il achevoit ces mots, une Nayade mit la tête hors du fleuve, & lui dit : Ecoute Profane, ce que les Dieux m'ordonent de t'anoncer, c'eſt qu'ils te haïſſent ſi fort, qu'ils t'auroient déja foudroyé, s'ils ne te reſervoient un plus grand châtiment. Garde-toi de troubler nos eaux, & reſpectes du moins la Nymphe Caliſte qui eſt avec nous. Belle

Nayade, reprit-il, les menaces que tu me fais de la part des Dieux ne m'épouvantent guere, je ne crains que la divinité qui regne dans mon cœur. Je n'ai pas u deſſein de l'ofenſer, il m'auroit été aiſé de la joindre, ſi j'avois voulu, puiſque les daims ne m'échapent pas à la courſe. J'ai du regret de m'être atiré ſa colere, & pour m'en punir je vais me renfermer un mois dans ma grote. En même tems il ſe retira, & la Nayade ſe cacha ſous les eaux. Je l'apelai pluſieurs fois, mais ce fut inutilement. Parthenio me demanda ce que je lui voulois. Hélas, lui repliquai je, puiſque celle qui m'a charmé eſt avec elle, que n'aurois-je pas à lui dire? Vous pouvez continuer votre voyage, pourſuivis-je, pour moi je ne ſaurois obtenir de mon cœur d'abandoner ces lieux.

Ce discours le penetra de douleur ; la nature nous avoit fait si semblables en toutes choses, qu'il n'étoit pas moins amoureux que moi de cete aimable Nymphe. Mais come je m'expliquai le premier, il m'en fit un secret de crainte de me chagriner. Je n'aurois pas u moins d'égars pour lui, s'il m'avoit d'abord ouvert son cœur; il me dit qu'il ne me quiteroit jamais, nous resolûmes de nous retirer au plus prochain hameau, afin de pouvoir venir tous les jours nous promener sur ce rivage.

A quelques pas de là nous rencontrâmes un vieillard qui sembloit chercher quelqu'un. Un Chasseur l'aborda ; dans le moment qu'il lui parloit, ce bonhomme tomba come mort, le Chasseur prit la fuite, aparem-

ment qu'il craignoit qu'on ne l'acusât de l'avoir tué. Nous l'apelâmes pour aprendre de lui la cause de cet accident; mais il ne voulut pas s'arêter. Come nous vîmes que le vieillard ne revenoit point de son évanouïssement, nous courumes au fleuve pour prendre de l'eau; à notre retour nous le trouvâmes dans un état bien diférent de celui où nous l'avions laissé; mais il étoit encore plus touchant, il faisoit des actions d'un home déseſperé. Impitoyables Dieux, disoit il, est-ce ainsi que vous récompensez les services que je vous ai rendus? est-il possible que vous traitiez si cruellement la beauté? Ma fille, poursuivit-il d'un ton douloureux, je vais te joindre en me précipitant dans les flots où tu viens de finir si malheureusement ta vie.

Nous jugeâmes par ces plaintes que le Chasseur ne lui avoit apris que le comencement de l'avanture de Caliste, , & que la foiblesse de ce tendre pere l'avoit empêché d'en savoir la suite. Nous umes de la joie de voir qu'il nous étoit aisé de calmer ses violens transports, nous lui dîmes que sa fille avoit été sauvée par les Nayades; en reconoissance d'une si agréable nouvelle, il nous dit qu'il se nomoit Persile, qu'il étoit Grand Prêtre de la Déesse Isis, & nous pria d'aller loger chez lui; nous ne jugeames pas à propos d'accepter ses ofres.

Le lendemain nous retournâmes au bord du fleuve, ce bon home y étoit déja, il prioit sa fille de la maniere du monde la plus tendre de ne le pas laisser plus lontems incertain de sa destinée. Elle parut

au milieu d'une troupe de Nayades, elle étoit si brillante & si belle, qu'elle acheva de nous charmer. Venerable vieillard, dit une des Nymphes, les Dieux ont plus de soin de ce qui vous regarde que vous-même; ils veulent que Caliste demeure quelque tems avec nous pour la garantir de la violence du Géant Golphorosse. De plus son étoile la menace d'aimer deux personnes à la fois; nous vous la rendrons quand cete mauvaise influence sera passée. En achevant ces mots ils la conduisirent au bord du rivage. Après que son pere l'ut embrassée plusieurs fois, elles se retirerent dans leurs humides grotes.

Nous demeurames fort surpris Parthenio & moi; nous crumes avoir beaucoup de part à ce que la Nayade avoit dit touchant les

deux perſones que Caliſte devoit aimer en même tems. Mais come il eſt dificile d'éviter ſa deſtinée, nous demeurames dans ce lieu malgré la raiſon qui vouloit nous en aracher. Notre unique ſoin étoit d'obſerver quand les Nayades ſortoient du fleuve pour s'aller promener dans la forêt. Cela leur arivoit aſſez ſouvent ; mais auſſi tôt qu'elles nous apercevoient, elles ſe retiroient avec précipitation. Nous crûmes que nos habits de Cavaliers les éfarouchoient, cela nous fit reſoudre à nous déguiſer en Bergers. N'ayant plus que l'amour en tête, nous vendîmes nos chevaux, & nous achetâmes toutes les choſes neceſſaires pour le perſonage que nous voulions repreſenter. Nous ſavions joüer de la flûte & de la muſete, il ne nous manquoit

plus qu'un troupeau, mais cela n'auroit servi qu'à nous embarasser.

Delicio fut interompu en cet endroit de son récit par le retour de Felicie; elle les obligea à prendre le chemin de son Palais. Ceux qui ne l'avoient point encore vu en furent surpris & charmés; elle les fit entrer dans une grande sale où l'on servit un repas magnifique. Le lendemain elle obligea toute cete belle compagnie à retourner du côté de la fontaine des Lauriers. En entrant dans la prairie ils aperçurent deux Bergeres assises sur l'herbe, un Berger étoit debout devant elles, & sembloit essuyer quelques larmes qui couloient malgré lui. Silvanie le reconut pour celui qui leur avoit montré il y avoit quelque tems des vers & une letre.

J'ai

J'ai du chagrin, dit-elle à la grande Nymphe, de voir ce Berger si triste, car il n'y a rien de plus agréable que sa voix, & nous n'aurons pas le plaisir de l'entendre. Il ne laissera pas de chanter, lui repliqua la grande Nymphe; vous devez savoir que les Amans expriment leurs plaisirs & leurs peines dans leurs chansons.

Ces Bergeres, dit Dom Felix en les regardant, sont beaucoup moins civiles que belles, elles devroient faire asseoir ce jeune Berger. Il veut, dit Felicie, se tenir de cete maniere par respect. Ils en auroient dit davantage, mais le Berger se mit à chanter ces paroles. Ils s'aprocherent doucement derriere des arbres pour les écouter.

Soyez sensible à ma douleur mortelle,
Je pars, charmante Iris, & l'absence cruelle

A déja fait sentir à mon cœur amoureux
Tout ce qu'elle a de plus afreux :
Vos atraits vont encor redoubler mes alarmes,
Je ne vous vis jamais briller de tãt de charmes,
Pour comble de malheur, en m'éloignãt de vous,
Je sens que je deviens jaloux.

Quand il ut fini sa chanson, les Bergeres se leverent de l'endroit où elles étoient asises. Une d'elles fit signe à ce Berger de lui ramasser sa musete qu'elle avoit laissée sur l'herbe, il la lui presenta d'un air soumis & respectueux, elle le pria de la garder. Ce petit present adoucit beaucoup ses inquiétudes, il la remercia de la maniere du monde la plus tendre, & se separa d'elle.

Felismene avoit envie d'aborder ces Bergers, mais la grande Nymphe l'en empêcha, en lui disan que leur conoissance ne serviroit qu'à lui doner du chagrin,

parce qu'elle prévoyoit que leur destinée seroit funeste, aussi-bien que celle du Berger qui periroit dans son voyage.

Quelques jours après, cete nombreuse compagnie s'étant disperſée dans la forêt, Silvain & Silvanie se trouverent avec le Grand Prêtre d'Isis; & come ils aperçurent une figure du Dieu Pan, ils urent la curiosité de savoir pourquoi l'on le dépeignoit toujours nu. Je veux bien, leur dit Perſile, vous conter l'avanture qui en est cause.

Hercule pour être un grand Heros n'en étoit pas moins sensible à l'amour. Il épousa Iole qui étoit une tres-belle Princesse. Un jour qu'il passoit avec elle dans une forêt, Pan la trouva si aimable qu'il en fut charmé; il resolut de metre tout en usage

pour ſatisfaire ſa paſſion. Hercule décendit dans un valon des plus délicieux, les arbres y étoient toufus & ſe joignoient par le haut en forme de berceau, la Nature ingenieuſe y faiſoit voir pluſieurs cabinets qui n'étoient pas moins ornés de fleurs que de verdure. Hercule avoit choiſi ce lieu charmant pour doner une fête galante à Iole. Come ce Heros étoit animé d'un eſprit de joie, il mit les habits de cete Princeſſe, encore qu'ils lui fuſſent ſi étroits qu'il les déchira en pluſieurs endroits; pour rendre la choſe plus réjouïſſante, il lui fit prendre ſa peau de lion, ſon arc & ſes fléches. Ils ſouperent traveſtis de cete maniere. Aprés le repas ils ſe coucherent ſéparément ſur des lits de gazon; car il ne leur étoit pas permis d'être enſemble, à

cause que l'on faisoit le lendemain des sacrifices à Bacus. Le Dieu Pan tout occupé de son nouvel amour, s'étoit caché près de ce lieu, il s'y glissa à la faveur de la nuit, le sommeil rendoit tout paisible. Cela lui fit croire que son entreprise amoureuse auroit un heureux succès; mais il n'étoit éclairé que du flambeau de l'Amour, & sa lumiere égare souvent ceux qui la suivent. Cependant l'on peut dire que dans ce rencontre la raison causa son malheur. Un tendre pressentiment le conduisit d'abord où la Princesse étoit couchée; mais ayant senti la peau de lion, il se retira avec beaucoup de viteſſe, & chercha l'autre lit: il crut qu'il alloit être le plus heureux de tous les immortels, lorsqu'il sentit l'habit d'Iole; mais il ne jouït pas lon-

tems du plaisir de cete flateuse esperance, Hercule se sentant embrasser par une persone dont la peau n'étoit pas plus douce que la sienne, lui dona un si grand coup de poing, qu'il tomba sans pouvoir se relever. Le bruit de sa chute éveilla la Princesse, elle apela ses gens, ils aporterent des flambeaux, on vit le Dieu Pan étendu par terre; Hercule le tourna en ridicule, & l'on plaisanta beaucoup de sa cruelle avanture. Il se retira le plus vîte qu'il put, plein de douleur & de confusion.

Depuis ce fâcheux incident, il a pris tant d'aversion pour les habits, qu'il va toujours nu. Il a raison, repliqua Syrene en riant, puisque cete fâcheuse mépriſe lui a fait sentir ce que pese le bras d'Alcide.

Dans le tems que le Grand

Prêtre d'Isis contoit cette histoire, Felicie s'entretenoit avec D. Felix, Felismene, Climene & Caliste. Elle pria cette premiere Nymphe de reprendre les avantures de Delicio, ce qu'elle fit en ces termes.

Parthenio & son ami s'étant déguisés en Bergers, venoient souvent chanter dans la forêt. Delicio joüa un jour de la flûte d'une maniere si harmonieuse, que nous crûmes que c'étoit Apollon qui avoit fait quelque faute semblable à celle qui le fit chasser du Ciel, & qui l'obligea de garder les troupeaux d'Admette. Dieux, m'écriai-je, depuis que Golphoroffe a paru sur ce rivage, nous n'avons rien entendu de si agréable; sans doute que depuis qu'il est renfermé dans sa grote les Bergers qu'il avoit écartés reviennent.

Nous allâmes promener de leur côté, ils nous salüerent avec beaucoup de respect, nous fumes surprises de leur ressemblance. Je ne crois pas, me dit Caliste en les considerant, qu'on ait jamais rien vu de plus extraordinaire; Amphitrion & Jupiter n'étoient pas plus semblables, lorsque ce Maître des Dieux trompa Alcmene. Nous priames les Bergers de recommencer leurs concerts.

Belles Nymphes, nous dit Delicio, vous êtes en droit de nous comander. Dans le moment il chanta un air si tendre & si passioné, que nous ressentimes un trouble qui jusqu'à ce jour nous avoit été inconu. Nous leur demandâmes ce qui les avoit attirés sur ce rivage; ils nous dirent que le desir de chercher leurs parens les faisoit errer de Province

en

en Province; que cependant ils demeureroient dans ce païs autant qu'il nous plairoit. Je leur fis conoître que ſi cela dépendoit de nous, ils n'en partiroient pas ſi-tôt. La nuit qui aprochoit nous obligea de nous retirer.

Nous ne manquions pas tous les jours de nous promener dans la forêt avec les nouveaux Bergers. Une aprêdinée que nous étions ſorties plutôt qu'à l'ordinaire pour voir à quoi ils s'occupoient, nous entrâmes dans le bois par des ſentiers détournés. Nous les trouvâmes endormis; mais d'un ſomeil qui n'étoit pas tranquile; car ils ſoupiroient ſouvent. Je dis à Caliſte que nous devions nous éloigner un peu, de crainte qu'en s'éveillant ils n'uſſent de la confuſion d'être vus en cet état. Quand nous fu-

mes à quelques pas d'eux, nous chantâmes, ils s'éveillerent & nous vinrent aborder. Come nous comencions à nous intereſſer pour eux, nous les avertîmes d'être en garde avec le Geant Golphoroſſe, qui pouroit bien leur tendre quelque piege, s'il s'apercevoit de l'inocente liaiſon qui étoit entre nous. J'y ajoutai que ce barbare paſſoit ſouvent le fleuve chargé de cinq ou ſix moutons; que de cete maniere il faiſoit paître ſes troupeaux de leur côté. Les Bergers ne nous marquerent aucune crainte; cependant par précaution nous metions une Nymphe en ſentinelle au bord de l'eau, afin qu'elle nous avertît en ſonant du cors, quand elle veroit Golphoroſſe deſcendre de la montagne.

Le Grand Prêtre d'Iſis venoit

quelquefois se promener avec nous; il començoit à marquer beaucoup d'impatience pour ravoir sa fille, mais le destin en avoit ordoné d'une autre maniere.

Un soir que les deux Bergers étoient seuls avec nous, Delicio ut une conversation des plus galantes avec Califte; & come la tendresse mene souvent plus loin qu'on ne veut, il lui dit en lui serrant la main, qu'il se flatoit qu'elle n'ignoroit pas ce qu'il sentoit pour elle. La Nymphe lui demanda en riant, si ce n'étoit point de l'amour. Je ne sai, lui repliqua-t-il, si je dois vous l'avouer, cependant il n'est que trop vrai. Elle avoit reçu d'un air enjoué toutes les douceurs qu'il lui avoit dites, cela lui avoit doné d'abord de grandes esperances; mais

il fut frapé come d'un coup de foudre, lorsqu'elle lui dit fierement: C'en est assez, je conois votre témerité, ne vous presentez jamais devant moi. En même tems elle s'éloigna. Ce pauvre Amant me fit tant de pitié, que j'us de la peine à retenir mes larmes; je remarquai que Parthenio n'étoit pas moins touché. Je leur dis tout ce que je crus capable d'adoucir leur chagrin, & leur promis d'apaiser la colere de Caliste.

Cet incident interompit notre agréable comerce; & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, est que le tems de la retraite de Golphorosse étoit expiré. Parthenio se mit en tête d'aprivoiser cet home sauvage. Il alloit souvent au bord du fleuve chanter sur sa musete, cela produisit l'éfet qu'il

en avoit atendu. Le Geant charmé de ſa voix lui cria : Je te prie, Berger, de me permetre de paſſer à l'autre bord, afin que j'aye le plaiſir de t'entendre de plus prés ; je te jure par les yeux de la Nymphe que j'adore, que je ne te ferai aucun mal. Parthenio lui fit conoître par ſon action, que ſa compagnie lui ſeroit agréable. Auſſi-tôt Golphoroſſe traverſa le fleuve, & s'étant aſſis auprés du Berger, il l'écouta avec beaucoup d'atention. Il ne fut pas moins enchanté de ſon eſprit que de la beauté de ſa voix. Il prit tant d'amitié pour lui, qu'il venoit tous les jours l'entendre, quelquefois même il l'emportoit dans ſa grote pour lui faire voir toutes ſes richeſſes.

D'un autre côté je n'épargnois rien pour faire revenir Caliſte

de ſon dépit. Elle me demanda pourquoi je prenois avec tant de chaleur l'interêt de Delicio ; je lui avoüai que c'étoit par raport à ſon frere que j'aimois tendrement. Eh bien, me dit-elle, en votre faveur je pardonerai à Delicio, à condition qu'il ne me parlera jamais d'un amour qui m'ofenſe ; & pour lui faire voir qu'il vous en a toute l'obligation, je ne veux pas même qu'il m'en remercie. J'allai dans le moment chercher les Bergers, je ne trouvai que Delicio. Auſſitôt qu'il m'apercut, il vint au devant de moi, en me demandant ſi je venois lui prononcer l'Arêt de ſa mort. On vous pardone, lui dis-je, à condition que vous ne parlerez plus de votre amour ; peut-être qu'en ſervant Caliſte à ſa mode, vous trouverez le che-

min de ſon cœur. Aprés quelques quarts d'heure d'entretien il m'aprit que Parthenio étoit avec le Geant, & qu'il y avoit une forte liaiſon entr'eux. Je l'aplaudis de ſon adreſſe, me flatant que nous pourions nous voir avec plus de ſureté. Je le quitai en l'aſſurant que le lendemain je viendrois de bone heure avec ma compagne. Je fus exacte à lui tenir ma parole. En entrant dans la forêt avec Caliſte, nous aperçumes ces vers écrits ſur l'écorce d'un arbre.

De la Beauté que j'adore,
Que je crains l'extrême rigueur!
Ma bouche, n'allez plus parler de mon ardeur,
Vous me feriez bannir encore:
Laiſſez dire à mes yeux le feu qui me devore,
Ils s'exprimeront mieux que vous,
Sans m'attirer le funeſte courroux
De la Beauté que j'adore.

Climene s'interompit en cet endroit de son récit, & dit à la compagnie qu'elle n'auroit pas la force de l'achever, & qu'elle prioit sa compagne de le continuer, & les quita. Après avoir fait quelques tours dans la forêt, dit Caliste, nous vîmes les deux Bergers qui venoient à nous. Delicio se jeta à mes piés en me priant de lui pardoner les nouvelles fautes que son indiscretion lui feroit faire, il pensa dire son amour, mais Parthenio qui en mouroit de peur, l'interompit en me disant: Charmante Nymphe, vous reglerez sa conduite de la maniere que vous le souhaiterez; si vous voulez il se contentera du seul plaisir de vous voir, & ne vous parlera point. Je ne pus m'empêcher de rire de son zele; il craignoit si fort que son frere

ne ſe brouillât de nouveau avec moi, qu'il vouloit le contraindre à un éternel ſilence. Je lui dis que je ne pouſſerois pas ma rigueur ſi loin. Il eſt vrai, me repliqua-t-il, vous ne devez pas être plus terrible que Jupiter. Si toutes les fois que les mortels l'offenſent, il s'armoit de la foudre, il ſeroit bientôt ſans armes. Je leur marquai que j'étois contente de leur ſoumiſſion. Nous paſſâmes une partie de la journée à de petits jeux inocens. La Nymphe qui étoit de garde, nous ayant averti que le Geant paroiſſoit, nous fumes obligés de nous ſeparer. En entrant dans le fleuve il nous aperçut; il me pria de m'arêter un moment, mais je n'us pas cete complaiſance pour lui; il vint trouver les Bergers, il ne les avoit pas encore vus en-

ſemble, il fut ſurpris de les trouver ſi ſemblables ; il les pria de parler, afin qu'il pût diſtinguer ſon ami à la voix. Delicio lui dit que c'étoit lui. Je le crois, reprit le Geant. Vous êtes trompé, lui repliqua Parthenio. J'avoue, s'écria Golphoroſſe, que je n'y conois plus rien. Enſuite il pria celui des deux Bergers qui étoit ſon ami, de le venir voir le lendemain.

Pour moi je paſſai la nuit de la maniere du monde la plus cruelle, il me paroiſſoit que Parthenio répondoit à la paſſion de Climene, encore qu'il n'en fût rien; j'en reſſentois une furieuſe jalouſie. Après avoir été lontems agitée de mille penſées tumultueuſes, je m'endormis. Je fis un ſonge ſi épouvantable, qu'il me reveilla en ſurſaut. Je ſortis de mon

lit toute efrayée. Climene qui couchoit avec moi me demanda ce que j'avois. Dieux ! m'écriai-je, il me sembloit qu'un horible serpent me déchiroit le cœur. Voyons, me dit-elle en delassant mon corset, si votre songe est veritable. Vous avez raison de crier, poursuivit-elle ; votre cœur est blessé, mais celui de Delicio l'est bien davantage. J'étois encore trop remplie de ces funestes idées pour entrer dans sa plaisanterie, & ne pouvant me rendormir, je la priai de venir avec moi promener dans les bois. Nos Bergers y étoient déja, ils nous aborderent. Climene leur dit qu'elle étoit toujours embarassée quand ils étoient avec nous, parce qu'il faloit qu'elle fût continuellement apliquée à observer leurs manieres pour les

pouvoir distinguer. Elle me pria de doner un ruban à Delicio, j'en défis un de ma robe, & le noüai à une boutoniere de son habit. Cete petite faveur lui causa de si grands transports de joie, qu'il en oublia tout ce qu'il avoit promis; il mêla cent fois le nom d'amour dans ce qu'il me dit; je ne sai de quelle humeur j'étois ce jour-là, mais je ne m'en ofensai pas. Depuis ce moment nous n'umes plus besoin de flûtes ni de musetes pour nous divertir, nos conversations vives & tendres nous donoient des plaisirs beaucoup plus touchans, mais ils furent troublés par une avanture cruelle.

Golphoroffe s'aperçut que Delicio se promenoit souvent avec moi, il en devint jaloux jusqu'à la fureur. Il pria Parthenio de l'a-

vertir que s'il continuoit à me voir, il lui en coûteroit la vie, & de crainte qu'il ne le prît pour lui à cauſe de leur reſſemblance, il lui fit preſent de la houlete que vous avez vue à Delicio, elle lui avoit été donée par une Bergere pour la rançon de ſon Amant qu'il retenoit priſonier. Parthenio n'épargna rien pour diſſiper ſes ſoupçons. Je vous jure, lui dit-il, par les yeux de celle que j'adore, que mon frere n'a pas plus d'amour pour Caliſte que moi. Si je vous croyois capable d'executer le barbare deſſein que vous avez formé contre lui, je refuſerois votre houlete; mais en l'acceptant je ſuis bien aiſe de vous dire pour ne vous pas tromper, que mon frere s'en ſervira autant que moi. Golphoroſſe ne fut pas moins ſurpris qu'embaraſſé; il

lui dit que malgré toutes les précautions qu'il pouroit prendre, il se flatoit que l'amour lui feroit distinguer son Rival.

Parthenio le quita fort inquiet, il ne pouvoit rien imaginer pour détourner le peril qui menaçoit Delicio. Il nous vint trouver, & nous fit part de ses craintes. Quelques momens après nous fumes obligés de nous retirer, voyant paroître le Geant de l'autre côté du fleuve. Il se mit à chanter d'une voix si haute, qu'elle pénetroit dans nos grotes les plus profondes.

Charmante Caliste, disoit il, rien ne peut égaler votre beauté; vous êtes plus blanche que la neige; votre teint est plus uni que le lait caillé, & plus vermeil que la rose; une prairie émaillée de fleurs n'est pas si

brillante que vous ; votre peau eſt plus douce que le duvet d'un cigne, votre taille plus droite qu'un ciprês : mais vous êtes auſſi plus furieuſe qu'un jeune taureau, plus impitoyable qu'une lionne, plus vîte qu'un cerf, plus fiere qu'un paon, & plus dure qu'un rocher. Cependant ſi vous conoiſſiez mon merite, vous ne ſeriez pas ſi cruelle. Je ſuis fils du Dieu Pan, & Jupiter n'eſt pas d'une taille plus avantageuſe que la miene. Quoique je ſois couvert de poil, vous ne devez pas m'en trouver moins beau ; un arbre eſt ſans agrémens, quand il n'a point de feuilles. Prendroit-on du plaiſir à voir des chevaux ſans crin, des oiſeaux ſans plume, & des moutons ſans laine ? Les hommes ſeroient encore plus deſagréables

s'ils manquoient de barbe. Je viens de me voir dans le criſtal d'une fontaine, je me ſuis trouvé tres-apétiſſant. D'ailleurs mes belles qualités ſont ſoutenuës par les avantages de la fortune. Ma grote eſt au bas de ce rocher, où le Soleil ne fait jamais ſentir ſes brulantes ardeurs. Toutes les vignes que vous voyez ſur ces côteaux, & ces arbres chargés de fruit, ſont à moi; je ſuis auſſi le maître de tous les troupeaux qui paiſſent dans cete vaſte campagne, ſans comter ceux qui ſont à l'ombre, qu'il ſeroit impoſſible de nombrer: car il n'y a que ceux qui ne ſont pas riches qui puiſſent ſavoir ce qu'il ont. Vous croyez peut être que ma vanité me fait éxagerer mon merite & mes richeſſes, n'en croyez que vos yeux; venez dans

dans ma grote, vous y trouverez l'utile & l'agréable. Je vous donnerai des cerfs, des chevreuils, des marcaſſins. J'ai aprivoiſé pour vous en faire preſent, deux pigeons d'une couleur admirable, & qui ſe reſſemblent ſi fort, qu'on n'en ſauroit faire la diférence. Apaiſez donc votre injuſte colere, ne ſoyez plus inſenſible à mon amour. Si vous continuez à me préferer un ſimple Berger, ce témeraire éprouvera juſqu'où peut aller mon reſſentiment; je l'écraſerai ſous mes piés, je le précipiterai dans le fleuve. Ah, quelle ardeur me devore! Il me ſemble que tous les feux du Mont Ethna ſont paſſés dans mon cœur. En achevant ces mots, il ſe mit à courir come un inſenſé. Parthenio qui l'avoit entendu, fut fort alar-

mé de ſes menaces ; il imagina une ruſe pour dérober Delicio à ſa fureur. Il alla trouver le Geant, & lui dit que pour lui ôter tout ſujet de jalouſie, il avoit diſpoſé Delicio à partir pour continuer la recherche de ſes parens; qu'il ne demandoit que huit jours pour s'y préparer; qu'à ſon égard il ne pouvoit ſe reſoudre à le ſuivre. Golphoroſſe l'embraſſa, & lui fit mille proteſtations d'amitié.

Le lendemain Parthenio nous aprit ce qui s'étoit paſſé entre eux. Il dit à ſon frere qu'il s'étoit ſervi de cet artifice, afin qu'il pût demeurer auprès de moi en ſureté; que pour lui il partiroit auſſi-tôt que les jours qu'il avoit demandés au Geant ſeroient expirés. Il l'inſtruiſit des manieres qu'il faloit qu'il prît, afin que

Golphoroſſe ne découvrît pas la tromperie qu'il lui avoit faite. De ſi grandes marques d'amitié ne nous cauſerent pas moins d'admiration que de douleur.

Il n'eſt plus dans mon pouvoir de feindre, s'écria Climene en s'adreſſant à Parthenio. Je vous aime; ſi vous l'avez ignoré juſqu'à ce jour, ſoyez-en convaincu par la déclaration que je vous en fais, & me permetez de vous ſuivre. Aimable Nymphe, repliqua-t-il, nous ſomes tous deux infiniment à plaindre. Croyez que je ſoufre encore plus que vous en quitant ce lieu; mais quand vous auriez aſſez de tendreſſe pour moi pour vouloir unir votre fortune à la miene, Caliſte & mon frere ne conſentiroient jamais à votre éloignement.

J'us de la joie de voir qu'il n'acceptoit pas un parti qu'elle lui avoit ofert avec trop de liberté. Je vous ſuis ſenſiblement obligée, lui dis-je, de ne vouloir pas me priver de la vue d'une perſone qui m'eſt ſi chere. Mais puiſque vous allez partir, pourſuivis-je en ſouriant, avoüez-nous de bone foi, pour laquelle de nous votre cœur eſt le plus touché. Je me ſouviens trop bien, me repliqua-t-il, de ce qu'il en a coûté à mon frere pour vous avoir obeï en ſemblable rencontre; c'eſt pourquoi diſpenſez-moi de m'expliquer. Cete réponſe cauſa beaucoup de douleur à Climene, elle s'éloigna pour cacher ſes larmes. Delicio la ſuivit, je pris ce tems pour dire à ſon frere que je ſouhaitois qu'il ne nous quitât pas, mais que je ne vou-

lois point être redevable de ce plaiſir aux pleurs de Climene. Il me répondit qu'à l'égard de ſon voyage, rien ne le pouvoit rompre ; je ne jugeai pas à propos de lui en dire davantage, j'allai rejoindre ma compagne. Nous paſſames quelques jours fort triſtement ; Climene ne vouloit plus ſortir, enfin je l'engagai à venir dans la forêt. En y entrant nous aperçumes ces paroles écrites ſur l'écorce d'un arbre.

Il n'eſt pas juſte, mon cher Parthenio, que vous me faſſiez un ſacrifice de votre amour, je ſuis convaincu que vous aimez éperdûment Caliſte ; cependant vous voulez vous livrer aux horreurs de l'abſence pour m'aſſurer des jours tranquiles. Me croyez-vous moins genereux que vous ? Je vous cede cete

aimable Nymphe, malgré l'amour que j'ai pour elle ; je prie le Ciel de combler vos desirs. Adieu, je repasserai ici dans un an pour vous rendre conte du succès de mon voyage. Vous trouverez la boulete de Golphoroſſe au pié de cet arbre ſous le ſable.

Je ne puis vous exprimer le trouble que nous cauſa cete lecture, je jetai mes regards de tous cotés, & voyant de loin Parthenio, je courus à lui pour m'éclaircir. Ce Berger pour ſon malheur me prit la main en m'abordant, & me la baiſa. Golphoroſſe qui étoit ſur le haut de la montagne, l'ayant remarqué, décendit tout furieux. La Nymphe qui étoit de garde, ſona du cors, je me retirai auec précipitation. Cet incident auroit coûté la

vie à Parthenio, ſi Climene qui s'étoit arrêtée à reprendre la houlete, ne fût arrivée dans le moment. Quoi, s'écria-t-elle en ſe metant audevant du Berger, Golphoroſſe veut tuer ſon ami Parthenio. Si vous ne m'en croyez pas, pourſuivit-elle, regardez cete houlete dont vous lui avez fait preſent. Ce cruel s'adoucit un peu, mais il ne perdit pas entierement ſes ſoupçons à cauſe de l'innocente liberté qu'il avoit vu prendre à ce Berger, il l'emporta dans ſa grote.

Climene vint m'aprendre ce malheur, j'en fus vivement touchée. Voyez, me dit-elle, quel parti vous voulez prendre, je viens de lui ſauver la vie par mon adreſſe, & ce que je puis faire encore eſt d'aller chercher Delicio pour l'avertir de ce qui

vient d'ariver, il ne sauroit être loin, & peut être serai-je assez heureuse pour le rencontrer. Je lui dis tout ce que je pus imaginer pour l'obliger à changer de dessein, mais la voyant resoluë de partir seule, je ne pus me défendre de l'acompagner.

Le lendemain en sortant du fleuve nous vîmes de l'autre côté une grande femme qui nous jeta une boule; l'ayant ramassée nous trouvâmes que c'étoit un canevas roulé fort proprement, je le défis avec précipitation, je réconus le caractere de Parthenio, il y avoit écrit ces mots avec du jus d'herbe.

Ne vous alarmez pas de ma prison, le Geant me traite fort bien, & s'il ne me rend pas la liberté, c'est qu'il craint encore de me

me confondre avec mon frere, empêchez-le de se montrer.

Cela nous fit conoître qu'il ne savoit pas qu'il fût parti. Nous nous éloignâmes avec autant de viteſſe que de ſecret.

A peine avions-nous fait un quart de lieuë, que nous aperçumes un troupeau & des Bergers qui s'entretenoient. Jugez de notre joie quand nous reconûmes que l'un d'eux étoit Delicio ; il ne me vit pas plutôt, qu'il ſe vint jeter à mes piés en me diſant : J'avois cru, aimable Nymphe, pouvoir ſacrifier la tendreſſe que j'ai pour vous, à celle que j'ai pour mon frere ; mais vous avez pris ſur mon cœur un trop puiſſant empire, il n'a pas été poſſible d'executer mon deſſein, & je retournois pour vous demander

pardon d'avoir voulu sortir de vos chaînes. Je lui dis que nous n'avions point de tems à perdre, & qu'il faloit songer à retirer Parthenio des mains du Geant, sans s'exposer. Quoi, s'écria-t-il avec des marques d'un afreux desespoir, mon frere est au pouvoir de ce barbare ! Climene l'interrompit pour lui dire que Parthenio ne couroit aucun danger, & qu'il faloit qu'il obligeât le Prince d'Eolie d'envoyer quelques troupes pour assieger le Geant dans sa grote, afin de le contraindre à rendre son prisonier. Il entra dans cet expedient, mais nous crûmes Climene & moi qu'il étoit à propos de nous déguiser, de crainte d'être reconues. Cela nous obligea de nous arêter dans la premiere cabane, nous y primes les mechans habits que vous

nous avez vus, & après nous être barbouillées le visage & les mains, nous continuâmes à marcher. Nous étant trouvées auprès de la fontaine des Lauriers, je proposai à Climene de s'y reposer. Delicio qui n'avoit pris aucun repos depuis qu'il nous avoit quitées, s'y endormit; malheureusement mon pere avoit été le matin au bord du fleuve pour aprendre de mes nouvelles; les Nayades, après m'avoir cherchée inutilement, lui dirent qu'il faloit que Delicio m'ût enlevée, cela le rendit si furieux, que le hazard l'ayant conduit au lieu où ce Berger étoit endormi, il le pensa tuer, come vous l'avez vu.

Caliste ayant cessé de parler, toute la compagnie la remercia, & après avoir raisoné quelque tems sur la bisarerie de cete avan-

ture, ils s'en retournerent tous au Palais de la grande Nymphe. Le lendemain une partie de cete belle troupe s'alla promener dans le bois; le tems étoit admirable, mais il changea tout d'un coup, le tonnere & les vens devinrent si terribles, qu'il sembloit que les arbres de la forêt en alloient être abatus; la pluie tomboit avec abondance, & les éclairs redoublés faisoient paroître le ciel tout en feu. Felismene & les Bergeres en furent épouvantées; D. Felix & Syrene ne pouvant les rassurer, ils les obligerent à prendre la route qui conduisoit le plus promtement au Palais. En la traversant ils furent surpris d'entendre chanter, & de voir sortir d'entre les arbres un Berger d'une figure extraordinaire; son habit étoit de peau, des herbes

entrelaſſées lui ſervoient de ceinture, au lieu de houlete il portoit une branche de figuier, & il avoit ſur la tête une courone de laurier. Dom Felix lui dit en riant : Dans l'équipage où je vous voi, je ne ſuis pas ſurpris que vous ne craigniez point l'orage. Sans doute, lui repliqua-t-il, que mon habit vous paroît ridicule, mais vous ceſſerez d'en plaiſanter quand vous ſaurez que tout ce que j'ai ſur moi preſerve du tonere. J'ai apris ces ſecrets d'un Berger étranger qui eſt venu s'habituer dans notre Province. Ces ſortes de curioſités, lui dit Dom Felix, ſont bones à ſavoir, & puiſque l'on peut malgré l'orage marcher ſurement en votre compagnie, vous nous ferez plaiſir de venir avec nous au Palais de la ſavante Felicie ; je puis vous

assurer que vous y serez fort bien reçu. Je n'ignore pas, repliqua l'Inconu, tout ce que la renomée publie de cete grande Nymphe, & j'accepte avec joie le parti que vous m'ofrez.

En parlant de cete maniere ils marchoient si vîte, qu'ils se trouverent bien-tôt au Palais de Diane. Aprés avoir reparé le desordre que la pluie leur avoit causé, Parthée (c'étoit le nom du Berger) alla saluer la grande Nymphe. Elle lui demanda s'il ne vouloit pas bien rester quelques jours dans son Palais pour en voir toutes les beautés. Il lui repliqua, qu'il étoit pressé de partir pour aller chercher une biche qu'une Bergere pour qui il avoit une tendre estime, avoit perdue, & qu'il ne vouloit pas la revoir qu'en la lui ramenant; y ajoû-

tant qu'elle étoit fille de Corinnée, qui étoit ce même Berger à qui il étoit redevable de tous ces beaux secrets. Delicio pressé par une curiosité qui lui étoit ordinaire, lui demanda s'il ne savoit point de quel païs il étoit. Il ne s'ouvre point sur ses avantures, lui repliqua-t-il ; tout ce que je vous en puis dire, c'est qu'il est honête homme, que ses airs sont de qualité, & que nous croyons qu'il cache une naissance illustre sous l'habit d'un Berger. Je m'étone, lui dit Silvanie, que vous ne nous parliez point de son épouse ; car Phirmio qui est de votre province, nous a dit que rien ne pouvoit égaler sa vertu & sa beauté. Il est vrai, repliqua Parthée, & je ne suis pas surpris qu'il vous en ait parlé, il est de leurs meilleurs amis & des

miens. Syrene lui dit que s'il le vouloit voir, il n'étoit pas fort éloigné du lieu où ils étoient. Il lui repliqua que sa vue ne causeroit aucune joie à ce malheureux Berger, & que depuis qu'il étoit amoureux de Diane, il n'avoit que sa passion en tête, & que pour comble de malheur, Fauste étoit devenu son Rival. Ils furent interompus en cet endroit par deux Nymphes qui amenerent la biche que Parthée cherchoit. On ne pouvoit rien voir de plus beau que cete bête; elle avoit un colier d'or, autour duquel étoient gravés ces mots :

Je suis à Lucie, on doit me respecter.

Le bon homme Persile qui étoit present, ne put s'empêcher de dire, que celle à qui étoit cete biche avoit beaucoup de présom-

ption, & qu'il faloit qu'elle crût que ſon merite impoſât beaucoup. Elle a raiſon, reprit Parthée avec quelques marques d'aigreur, & perſone n'eſt en droit de trouver à redire à ce qu'elle fait. Felicie lui dit, qu'il devoit faire atention qu'il n'étoit pas dans un lieu où l'on dût parler avec tant de hauteur. Il la pria de lui pardoner, ſi l'eſtime qu'il avoit pour Lucie lui avoit fait perdre le reſpect. La grande Nymphe lui dit qu'il devoit laiſſer les bagatelles pour ſonger à des choſes plus importantes: que c'étoit elle qui avoit fait égarer la biche pour le faire venir dans ſon Palais, parce qu'elle avoit beſoin de lui pour conduire Delicio à Corinnée pour une afaire myſterieuſe qui leur cauſeroit beaucoup de joie. Ils avoient une forte curioſité de ſavoir ce

que ſe pouvoit être, mais ils n'oſerent la témoigner à la grande Nymphe.

Le lendemain elle fit entrer Delicio dans ſon cabinet, & le chargea d'une letre pour rendre à Corinnée. Elle mandoit à ce Berger de la venir trouver au plutôt avec toute ſa famille. Enſuite elle dit à Syrene, que Delicio & Parthée devoient paſſer aſſez près de ſon hameau; qu'il lui feroit plaiſir de les acompagner juſques-là.

Ils partirent dans le moment. Syrene ſe ſentit agité de mile ſoupçons jaloux. En aprochant du rivage d'Eſla il pria Parthée de lui aprendre ſur quel pié étoient ſes deux Rivaux auprés de Diane. Il lui repliqua, qu'auſſi-tôt qu'il avoit ſu que Phirmio s'étoit arêté aux Campagnes de Leon, il

étoit parti pour l'aller voir, & que le même jour qu'il y étoit arivé, il l'avoit trouvé avec cete Bergere auprês de la Fontaine des Aliziers; qu'il s'étoit caché derriere des myrthes pour les écouter; qu'il l'avoit entendu qui lui disoit, que la perte de quelques chansons terniſſoient l'éclat de sa beauté, & qu'elle n'étoit pas touchée de la paſſion reſpectueuſe qu'il avoit pour elle. Je croi, pourſuivit Parthée, qu'il lui auroit dit bien des douceurs, mais il fut interompu par Fauſte. Ce Berger qui ne le croyoit pas là, ut bien de la peine à cacher ſon dépit; elle le tira par ſa panetiere, & le pria de s'aſſoir. Il me parut qu'elle les ménageoit tous-deux également. Syrene l'interompit pour lui demander de quel païs étoit Fauſte. Nous ſomes de-

la même province, repliqua Parthée ; je l'ai vu il n'y a pas lontems fort amoureux d'une Bergere tres-aimable, & je ne sai par quelle avanture il a vu Diane.

Ils s'entretenoient de cete maniere, lorsqu'ils entendirent une voix si douce, qu'ils urent la curiosité de voir la personne qui chantoit. C'étoit une jeune Bergere. Elle cessa de chanter aussi tôt qu'elle les aperçut. Ils la prierent de ne les pas priver du plaisir qu'ils avoient de l'entendre. Elle leur dit que dans l'état où l'amour l'avoit reduite, elle ne pouvoit chanter que ses malheurs ; que cela leur seroit plus ennuyeux qu'agréable. Ils en urent tant de pitié, qu'ils la presserent de leur dire le sujet de ses regrets. Helas, dit Cardenie, (c'étoit le nom de cete Bergere) j'aimois, j'étois ai-

mée, & Diane a rendu mon Berger infidele. Perfide Fauſte, s'écria-t-elle emportée par ſa douleur, devois-tu trahir nos tendres amours pour te livrer à une paſſion qui ne peut être inocente? En achevant ces mots elle ne put retenir ſes larmes; & come elle prit ſon mouchoir pour les eſſuyer, Syrene lui dit: Aimable Bergere, quand vous n'auriez pas nomé votre volage Amant, la beauté de vos mains me l'auroit fait conoitre. Il y a quelque tems que je le rencontrai, il me conta de quelle maniere il étoit venu amoureux de vous ſans vous avoir vu le viſage; & come je trouvai la choſe ſinguliere, je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter. Il ſoutint la raillerie avec beaucoup d'eſprit, & me dit une chanſon qu'il avoit faite ſur la beauté de la

main qui avoit enchaîné son cœur. Ciel ! s'écria Cardenie, que je serois heureuse s'il n'avoit jamais trouvé rien en moi capable de l'engager. Je croi, repliqua Syrene, que malgré sa nouvelle passion il reviendroit à vous, s'il voyoit l'état malheureux où vous reduit son infidelité. Je n'ai rien épargné, dit-elle, pour ramener ce volage; aussitôt que j'apris son changement, je lui écrivis. Voici à peu près les termes de ma letre.

LA legereté m'étone; il faut que tu sois plus inconstant que les vents, pour avoir sitôt changé. Tu m'as juré cent fois que les fleuves remonteroient vers leur source, quand tu cesserois de m'aimer. Ingrat, ils n'ont point changé leur cours, & tu brûles d'une nouvelle

flâme. Regardes-tu come une grande victoire d'avoir ſu tromper une Bergere trop credule ? Il t'eſt aiſé d'en remporter ſouvent de ſemblables, tu n'as qu'à feindre pour moi un tendre retour, tu me trouveras diſpoſée à te redoner toute ma tendreſſe.

Il ne ſe dona pas ſeulement la peine de me répondre, pourſuivit Cardenie ; peut-on voir une plus grande dureté ? Cependant, lui dit Syrene, ſi vous m'en croyez, vous viendrez avec nous aux prairies de Leon, votre vue fera plus ſur le cœur de votre infidele, que tout ce que vous pouriez lui écrire.

Cete jeune Bergere ſe reſolut de ſuivre le conſeil de Syrene ; elle le pria de vouloir l'a-

tendre un moment avec ſa compagnie. Elle alla trouver un Berger qui étoit amoureux d'elle; & pour l'engager à garder ſon troupeau, elle lui fit croire qu'elle étoit obligée d'aller voir une de ſes parentes malade. Hélas! lui repliqua-t-il, depuis que je vous aime je m'oublie moi-même, coment voulez-vous que je prenne le ſoin de vos moutons? Cependant come il n'y a rien dont je ne ſois capable pour vous plaire, je ferai ce que vous ſouhaiterez, à condition que vous me donerez un baiſer. Si vous croyez que la faveur ſoit trop grande de me payer d'avance, je veux bien atendre juſqu'à votre retour. Dans le tems que ce Berger parloit à Cardenie, elle étoit ocupée d'une rêverie ſi profonde, qu'elle ne

ne l'écoutoit pas. Elle lui demanda come s'il ne lui ût rien répondu, ſi elle pouvoit comter ſur lui. Vous n'avez donc pas entendu ce que je viens de vous dire, repliqua l'amoureux Berger ? Mais n'importe, quand je n'aurois que le plaiſir de faire quelque choſe qui vous ſoit agréable, je ſerai trop bien payé. Elle le quita en l'aſſurant de ſa reconoiſſance, & alla retrouver ces Bergers qui l'atendoient. Quand ils furent arivés auprès du Fleuve d'Eſla, Delicio & Parthée quiterent Syrene pour continuer leur route. Il fut fort ſurpris en entrant dans le hameau, d'aprendre que Fauſte en étoit parti le matin. Ah, le perfide ! s'écria Cardenie, ſans doute qu'il aura ſu que je venois ici. Cela pouroit être,

lui dit Syrene ; mais pour vous vanger, il faut que vous y reſtiez quelque tems. L'amour qu'il a pour Diane le ramenera bientôt, je vous offre une retraite chez une de mes parentes, & ſi Fauſte ne revient pas, je vous menerai au Palais de la ſavante Felicie, qui vous éclaircira de votre deſtinée. Cete Amante ne pouvant faire mieux, regla ſa conduite ſur les conſeils de ce Berger. Il s'intereſſoit autant dans ſon malheur par generoſité, que pour ſe défaire d'un Rival qui lui étoit redoutable. D'un autre côté Silvain qui étoit demeuré au Temple de Diane, s'étant écarté en ſe promenant, rencontra un homme qui lui parut fatigué. Il lui demanda où il alloit. Il lui répondit qu'il y avoit lontems qu'il erroit de pro-

vince en province pour chercher ſon maître, & qu'il avoit perdu l'eſperance de le pouvoir rencontrer. Silvain l'engagea à le ſuivre, & le preſenta à la grande Nymphe. Elle ne le vit pas plutôt, qu'elle lui dit : Conſolez-vous Placinde, la Fortune veut ſe reconcilier avec vous ; Dietée ſera bien tôt ici avec toute ſa famille.

Ce diſcours ne lui cauſa pas moins de joie que de ſurpriſe. Il ſe jeta aux piés de Felicie ſans pouvoir parler ; elle lui ordona de s'aller repoſer.

Dans le tems que Placinde étoit ocupé des plaiſirs d'une douce eſperance, Caliſte & Climene ſe ſentoient agitées de mille troubles. La grande Nymphe les fit entrer dans ſon cabinet avec Perſile. Elle leur dit : Il eſt tems que toutes vos inquiétudes

finissent, vous reverrez bien-tôt les deux Cavaliers qui vous ont rendues sensibles, ils sont infiniment au dessus de ce qu'ils vous ont paru ; & pour vous doner par avance une agréable idée de la grandeur où leur hymen peut vous élever, aprenez que Delicio & Parthenio sont fils de Dietée, qui a été obligé de prendre le nom de Corinnée à cause de ses disgraces, & de se déguiser en Berger ; ils seront ici bien-tôt avec le Prince d'Eolie. Climene n'eut pas moins de joie de cete nouvelle, que le Grand Prêtre d'Isis & sa fille. Felicie dit tout bas aux deux Nymphes : Si vous demeuriez toujours dans la situation où vous êtes, vous ne seriez jamais heureuses, je veux fixer votre amour. Dans le moment elle leur fit prendre de di-

férentes eaux, dont les éfets furent si promts, que Caliſte ne ſe ſentit plus ocupée que du deſir de revoir Delicio, & Climene tourna toutes ſes penſées du côté de Parthenio.

La grande Nymphe paſſa dans une ſale où elle fit raſſembler toute la compagnie. Placinde y étant venu par ſon ordre, elle l'obligea de faire le recit des avantures de ſon maître. Il les comença de cete maniere.

De l'anciene nobleſſe d'Eole, qu'on nomma depuis le Dieu des Vents, il eſt ſorti deux grandes maiſons. Sagaſte & Dietée, dont je vais conter les avantures, ſont de cete illuſtre race. Ils avoient continuellement des démêlés; car il n'y a rien de plus inſuportable pour ceux qui veulent coman-

der, que d'avoir des égaux. Sagaſte qui étoit Favori du Roi, avoit mis Dietée dans un ſi mauvais jour auprès de ce Prince, qu'il n'en pouvoit obtenir aucune grace; cependant ils étoient bien diférens en merite: mais l'amitié a ſes caprices come l'amour, & l'on s'atache ſouvent à des perſones qui en ſont indignes.

Sagaſte étoit violent, cruel, vindicatif; & Dietée honête, genereux, & d'une droiture d'ame que la fortune la plus cruelle n'a pu changer. Ceux qui le voyoient ne pouvoient ſe defendre de l'eſtimer; mais la crainte qu'ils avoient de déplaire au Roi, les empêchoit de ſe declarer ouvertement pour lui.

Sagaſte avoit une ſœur, dont les inclinations étoient bien dife-

rentes des ſienes. Elle n'avoit pas moins de vertu que de beauté ; ſon frere la tenoit dans une grande dépendance, encore qu'elle fût veuve. C'étoit lui qui l'avoit mariée, parce qu'elle avoit perdu ſon pere & ſa mere fort jeune. Cete aimable perſone menoit une vie fort retirée ; cependant malgré ſa retraite elle ne ſe put garantir des traits de l'amour. Elle vit Dietée, & malgré la haine invincible qui étoit entre leur famille, elle l'aima, & elle en fut aimée. Come il ignoroit d'abord ſon bonheur, il lui fit un grand ſecret de ſa paſſion. Dardanée (c'étoit le nom de cete Dame) ne prenoit pas moins de ſoin de cacher la ſiene.

Il ariva un incident qui redoubla la haine que Sagaſte avoit pour Dietée. Ce jeune Seigneur

prit un maître d'hôtel que son ennemi avoit chassé par caprice. Pour se vanger de l'outrage qu'il croyoit avoir reçu, voici ce que ce vindicatif imagina.

Dietée avoit une Nourice qui étoit ma tante, elle se nomoit Palma, il l'aimoit tendrement; elle n'ignoroit pas l'amour qu'il avoit pour Dardanée, encore qu'il lui en ût fait un mystere. Come elle ne vouloit pas entrer dans son secret sans y être apelée, elle feignit de ne pas s'apercevoir de la situation inquiete où il étoit.

Sagaste lui fit proposer de s'attacher à sa sœur, & lui ofrit un parti tres avantageux. Elle le refusa d'abord; mais ayant fait reflexion qu'en l'acceptant elle s'ouvroit un voie pour servir l'amour de Dietée, elle feignit de

se

ſe laiſſer éblouïr par les preſens qu'on lui fit, elle entra chez l'aimable Veuve. Come on ne juge des choſes que par les aparences, ſon action fut condânée de tout le monde, Dietée ne pouvoit s'en conſoler. Quelques jours aprês elle m'envoya lui porter une letre; elle lui mandoit qu'elle s'eſtimoit infiniment heureuſe d'être auprês d'une Dame d'un merite diſtingué; qu'encore qu'elle fût ſortie de chez lui d'une maniere aſſez bruſque, & ſans lui en parler, le tems lui feroit conoître qu'elle n'étoit point coupable, & qu'en le quitant elle n'avoit en vue que de lui rendre ſervice. Voici la réponſe qu'il lui fit.

Si vous n'avez rien à vous reprocher, hâtez-vous de vous juſtifier, & croyez que c'eſt la choſe du

monde que je ſouhaite avec le plus d'empreſſement.

Palma ut beaucoup de joie de voir qu'il ne lui marquoit aucune aigreur. Elle lui écrivit encore quelque tems après ſur ce qu'on lui avoit dit qu'il étoit fort triſte ; elle le prioit avec beaucoup d'inſtance de lui mander le ſujet de ſon chagrin. Il lui fit conoître qu'il ne pouvoit pas bien en démêler la cauſe, mais qu'il ſe ſentoit preſſé d'une forte envie de voir Dardanée ; qu'il la prioit par toute la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, de tâcher de le ſatisfaire. Voici la ruſe dont elle ſe ſervit.

Elle me dit que Dietée ſouhaitoit de lui parler, & que ne pouvant l'aller trouver ſans s'expoſer à quelque afaire, il faloit

lui porter mes habits, afin qu'à la faveur de ce déguiſement il pût venir la voir. La choſe s'éxecuta plus heureuſement qu'elle ne l'avoit eſperé; car quelques momens avant que Dietée entrât, la jeune Veuve dit à ma tante de m'envoyer chercher, parce qu'elle avoit u avis que ſon frere ſortoit toutes les nuits, & qu'elle vouloit me prier de l'obſerver.

Dietée étant monté, trouva Palma dans l'antichambre de Dardanée; elle le conduiſit dans ſon cabinet. Cete Dame étoit couchée ſur un petit lit de repos, ſi ocupée de ſes penſées amoureuſes, qu'il lui fut aiſé de la tromper. Placinde, lui dit-elle le prenant pour moi, je vous prie de ſuivre mon frere cete nuit, & de me rendre

comte des endroits où il aura été ; car je crains qu'il ne lui arrive quelque accident. Dietée étoit trop enchantée des beautés de l'aimable Veuve, pour songer à se retirer, si Palma ne lui ût fait signe de sortir. Elle le suivit pour lui dire de se hâter de retourner chez lui, afin de m'instruire des ordres qu'il venoit de recevoir ; il s'en alla, en l'assurant qu'il satisferoit à tout.

Il vint me retrouver, & me dit qu'il avoit encore besoin de mes habits. Il prit des armes, & sortit, un manteau sur le nés, il s'alla poster auprès du Palais de Sagaste. De l'humeur dont il étoit, on ne l'auroit pas soupçoné d'avoir des galanteries ; cependant il aimoit une jeune personne qui avoit du bien & de la naissance ; mais il ne laissoit pas

d'être un fort gros parti pour elle ; c'eſt pourquoi il avoit obtenu ſans peine l'agrément du pere de cete belle. Come elle avoit déja diſpoſé de ſon cœur, elle pria ſa famille de lui doner quelque tems pour ſe préparer à ce mariage. Sagaſte étoit ſi amoureux, qu'il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne lui donât des ſerenades : & come il eſt dificile d'éveiller ſa Maîtreſſe d'une maniere ſi éclatante ſans éveiller auſſi les jaloux, cela fit ouvrir les yeux à ſon Rival. Il l'obſerva, & ne pouvant plus douter de l'infidelité de ſa Maîtreſſe, il entra dans de furieux tranſports de rage. Cete jeune perſone avoit u d'abord beaucoup d'éloignement pour Sagaſte, mais enfin l'ambition l'avoit emporté ſur l'amour.

Cet Amant infortuné ayant perdu toute eſperance, s'abandona à ſon deſeſpoir, & reſolut de ſe défaire de ſon Rival. Il l'atendoit acompagné de ſon frere & de deux de ſes amis. Le même ſoir que Dietée l'obſervoit, il le vit ſortir ſuivi ſeulement d'un Page & de quelques Muſiciens, il l'arêta ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe: mais à peine avoit-il fait comencer le concert, qu'il fut interompu d'une maniere terrible; ſon Rival s'avança, & lui alloit décharger un coup d'eſtramaçon ſur la tête, mais Dietée qui avoit obſervé toutes leurs démarches, ſe mit au devant de lui. Il repouſſa ce malheureux Amant avec tant de vigueur, qu'il le renverſa par terre, où il demeura lontems ſans aucun ſentiment. Ses deux amis prenant Die-

tée pour Sagaſte, l'ataquerent, il les mit bien-tôt hors de combat. Il croyoit n'avoir plus d'ennemis en tête, il alloit pour ſeparer le frere de la belle Dardanée, qui étoit aux mains avec celui de ſon Rival; mais dans le moment cet Amant deſeſperé ſe releva. Sa chute ayant augmenté ſa rage, il revint ataquer Dietée avec tant d'impetuoſité, que tout autre que lui en auroit été étoné: mais il lui porta un coup ſi terrible, qu'il ne penſa plus qu'à la retraite. Il fut heureux dans ſon malheur, car il ne fut pas reconu Dietée voyant que tous ces aſſaſſins avoient pris la fuite, ramaſſa ſon manteau, & s'en couvrit le viſage, ſe voyant abordé par le Page de Sagaſte. Son maître lui avoit ordoné d'aprendre le nom de celui à qui il étoit redevable de la vie; de

crainte qu'il ne s'opiniâtrât à le vouloir suivre, il se servit de mon nom. Sagaste fut fort surpris, il ne s'atendoit pas de trouver en moi l'intrépidité des plus grans Heros.

Dietée me vint retrouver dans son Palais, il m'aprit de quelle maniere cete action s'étoit passée, afin que j'en rendisse un comte exact à Dardanée ; il en écrivit aussi à Palma, & me chargea d'aller voir Sagaste le matin ; il me pria, s'il me vouloit faire quelque present, de le refuser, m'assurant qu'il prendroit soin de ma fortune.

Placinde fut interompu par le bruit d'un cheval échapé qui entra dans la cour du Palais. Come il étoit auprès d'une fenêtre, il vit un Cavalier qui couroit aprês. Il sortit brusquement, cela surprit

toute la compagnie. Il ne faut pas, dit Felicie, que cela vous paroiſſe extraordinaire, puiſque c'eſt un de ſes meilleurs amis. En achevant ces mots elle décendit avec toute la troupe, ils trouverent Placinde qui embraſſoit l'Inconu avec de grandes marques de joie. Généreux Martandre, lui dit la grande Nymphe, mon Palais va borner toutes vos courſes, & vous y verrez bientôt ce que vous cherchez depuis ſi lontems. Grande Nymphe, lui dit-il, on publie des choſes ſi merveilleuſes de votre ſcience, que je ne ſaurois douter un moment du bonheur que vous me faites eſperer.

Peu de jours aprés que Martandre fut arivé, Felicie l'obligea d'achever l'hiſtoire de Dietée, que Placinde avoit comencée. Aprés qu'il lui ut dit où il en

étoit demeuré, ce Cavalier comença de cete sorte.

Palma ut beaucoup de joie d'aprendre que Dietée avoit secouru Sagaste, elle crut que cela pouroit contribuer à faire réüssir le dessein qu'elle avoit en tête ; elle passa à l'apartement de sa maîtresse, elle lui aprit que la curiosité qu'elle avoit uë de savoir où son frere alloit la nuit, lui avoit sauvé la vie, & pour en venir à ses fins, elle lui dit que son neveu ne sachant où trouver des armes, avoit été chez Dietée pour lui en emprunter ; qu'il avoit voulu savoir s'il avoit quelque afaire, & que se voyant pressé il n'avoit pu se dispenser de lui avoüer la chose come elle étoit. Je ne sai, poursuivit cete adroite femme, s'il remarqua quelque frayeur sur le visage de mon ne-

veu, mais il a voulu abſolument aller à ſa place, & ſa valeur a tiré Sagaſte d'un grand peril. J'ai de la joie, repliqua Dardanée, que mon frere ait été ſecouru, mais je voudrois que ce n'ût pas été par Dietée, & je vous défens de me parler jamais de lui. En achevant ces mots elle s'enferma dans ſon cabinet, agitée de mile troubles. Quelques momens après Sagaſte la vint voir, il lui conta ſon avanture nocture, en exagérant le courage de Placinde; il la pria de lui faire un preſent, parce qu'il n'avoit voulu rien recevoir de lui.

Peu de jours après Sagaſte épouſa la perſone dont il étoit amoureux, cela dona lieu à de grans divertiſſemens; ce n'étoient que balets & tournois. Dietée ne manquoit pas de s'y trouver, ima-

ginant toujours quelque nouveau déguiſement : mais l'Amour le ſervoit ſi bien auprès de la belle Veuve, qu'elle le démêloit ſans peine, & començoit à ſe repentir d'avoir parlé ſi durement à Palma. Cependant elle n'oſoit lui laiſſer voir ſes ſentimens, de crainte qu'elle n'en prît trop d'avantage : car elle s'étoit aperçue qu'elle ne s'étoit atachée à elle que pour ſervir l'amour de Dietée. Cet Amant paſſioné qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ſe plaignoit ſouvent à Palma qu'elle n'avançoit rien ; elle lui manda de lui écrire come ſi ç'ût été pour la premiere fois, & de lui envoyer une Letre pour ſa maîtreſſe ; qu'elle trouveroit le ſecret de la lui faire voir. Il en uſa come elle lui marquoit. Palma lui fit une réponſe, non pas dans le

deſſein de la lui envoyer, mais pour s'en ſervir come je vais vous aprendre. Elle ſavoit que Dardanée entroit ſouvent dans ſa chambre, elle laiſſa ces trois Lettres dans ſon écritoire, & n'en ôta point la clef.

La jeune Veuve qui avoit toujours les yeux ouverts ſur la conduite de Palma, ſe doutant bien qu'elle étoit d'intelligence avec Dietée, trouva ce qu'on vouloit qu'elle vît. Le premier billet qui tomba ſous ſa main, fut celui que Dietée écrivoit à Palma. En voici les termes.

VOus m'avez quité ſans que j'en puiſſe pénétrer la raiſon; je ne m'en plains pas, puiſque vous êtes auprès d'une perſone que j'aime plus que moi-même. Si vous avez encore quelque tendreſſe pour

moi, faites tous vos éforts pour l'engager à voir la Letre que je lui écris.

Dardanée ouvrit enſuite la réponſe de Palma. Voici à peu près ce qu'elle contenoit.

JE ſuis ſenſible autant que je le dois à l'honeur que vous me faites de m'écrire; j'ai pour vous des ſentimens de reſpect, de tendreſſe & de reconoiſſance; je ſacrifierois ma vie avec plaiſir pour vous rendre heureux: mais diſpenſez-moi de faire ce que vous ſouhaitez, cela vous ſeroit entierement inutile, & me perdroit. Etoufez une paſſion qui ne peut ſervir qu'à vous rendre malheureux.

Elle n'ut pas plutôt achevé de lire, qu'elle ouvrit avec précipi-

tation celle qui s'adreſſoit à elle. Elle y trouva ces mots.

IL y a lontems que deux tyrans impetueux déchirent mon cœur, le reſpect & l'amour. La violence de ce dernier a triomphé de l'autre, & me force à vous écrire. Si c'eſt vous ofenſer, prenez-vous-en à la Nature, qui ſemble ne vous avoir faite que pour enchanter ceux qui vous voyent. Seroit-il poſſible qu'en vous donant tant de beauté, elle ût oublié à vous doner un cœur ſenſible? Car enfin, quoique je n'aye jamais osé dire que je vous aime, j'ai fait pour vous des choſes qui ont dû vous l'aprendre. Eclairciſſez-moi de ma deſtinée, & croyez que vous ne ſauriez m'ôter l'eſperance ſans me doner la mort.

Dardanée remit ces trois Letres

où elle les avoit prises, & s'en retourna à son apartement, agitée de mile troubles. Elle auroit bien voulu que Palma se fût ouverte entierement à elle ; mais elle avoit afaire à une femme d'esprit, qui la contraignit enfin par son silence à lui avouer qu'elle aimoit Dietée. Cet Amant en fut pénetré de joie, il obtint d'elle la permission de la voir en secret.

Leur ardeur devint si vive, qu'ils resolurent de s'unir pour toujours. L'absence de Sagaste favorisa leur dessein ; il étoit à la campagne avec sa nouvelle épouse. Ce fut moi, poursuivit Martandre, qui pris toutes les mesures nécessaires pour ce mariage caché. Dietée ne manquoit pas d'aller passer les nuits avec Dardanée ; cela se faisoit avec tant

de

de précaution, que Sagaſte n'en auroit rien ſu, ſans un incident qui ariva. Il revint de la campagne pour le malheur de ces époux. Ils étoient couchés dans un apartement bas; Palma toute habile qu'elle étoit, oublia de fermer une porte qui donoit ſur le jardin, Sagaſte en avoit une clef; encore qu'il fût fort tard, il s'aviſa de venir voir ſa ſœur. Il entra dans ſa chambre dans le moment qu'elle venoit de ſe metre au lit avec Dietée. Il y avoit encore une bougie alumée. Ce frere défiant s'aprocha; & s'imaginant, come il étoit vrai, qu'il y avoit quelqu'un auprès d'elle, il voulut s'en éclaircir, & leva brutalement la couverture. Dietée voyant qu'il alloit être découvert, la lui jeta ſur la tête, & ſe ſauva en chemiſe ſans avoir été reconu. Il entra

dans une porte, & la ferma sur lui. Sagaste qui le poursuivoit l'épée à la main, fit beaucoup de bruit, & jura qu'il mettroit le feu à cete maison, si on ne la lui ouvroit. Le maître qui avoit reconu Dietée, lui dona un manteau, & le fit sauver par une fenêtre qui étoit sur une autre ruë; ensuite il alla ouvrir la porte à Sagaste. Il ressentit un furieux redoublement de colere, ne trouvant pas ce qu'il cherchoit; il menaça le maître de le perdre, s'il ne lui disoit le nom de celui qu'il avoit fait sauver. Cet home intimidé lui avoua que c'étoit Dietée; il sortit agité de tous les mouvemens que peut inspirer la vangeance.

Cependant Dardanée qui redoutoit la colere de ce frere violent, fit prendre à Palma ce

qu'elle avoit de plus precieux, & ſe ſauva chez Placinde à la faveur de la nuit. Sagaſte étant retourné chez elle, & ne l'y trouvant plus, forma dans le moment le lâche deſſein de la perdre, & de profiter de ſon bien.

Dietée vint me trouver, ma ſurpriſe fut extrême de le voir à une heure ſi extraordinaire, & dans un équipage qui ne l'étoit pas moins; il me conta ſon avanture en peu de mots, & me pria de lui doner un habit & des armes pour aller au ſecours de Dardanée, qu'il croyoit expoſée aux brutalités de Sagaſte. Come il alloit ſortir, elle ariva avec Palma, la maiſon de Placinde ne lui avoit pas paru une retraite aſſez ſure.

Cependant Sagaſte ne manqua pas d'aller au lever du Roi. Ce

indigne Favori se jeta à ses piés, & lui dit que Dietée avoit enlevé sa sœur. Ce Prince l'assura qu'on lui rendroit justice ; l'afaire fut poussée avec tant de rigueur, que son procès fut fait en peu de jours, Sagaste ut la confiscation de tous ses biens.

Dardanée ayant fait reflexion qu'ils n'étoient pas en sureté dans ce Royaume, se resolut d'en sortir. Je trouvai un expedient pour leur évasion, j'envoyai des meubles à une maison de campagne, je fis prendre à Dietée un habit de cocher, Dardanée & Palma se mirent dans le chariot, habillées en Païsanes. Etant arivés à ma terre, ils s'y reposerent quelques jours, ensuite ils passerent en Trinacrie ; Dietée passoit pour un Berger, & prit le nom de Corinnée, son épouse celui d'Elise;

ils y demeurerent quelque tems avec assez de tranquilité, mais le Roi d'Eolie épousa la sœur du Roi de Trinacrie, cela établit un si grand comerce entre ces deux Royaumes, que Dietée craignant d'être reconu, passa dans un autre païs. Depuis ce tems-la je n'ai point u de leurs nouvelles.

La faveur de Sagaste étant diminuée, le Roi d'Eolie ut du chagrin d'avoir traité Dietée si mal. Les amis de cet illustre malheureux profiterent d'une conjoncture si favorable, ils obtinrent pour lui la permission de revenir à la Cour, le Roi me comanda de faire tout ce qui me seroit possible pour découvrir le lieu de sa retraite.

Deux jeunes Cavaliers, dont l'un se nomoit Delicio, & l'autre Parthenio, partirent avec moi

pour aller chercher leurs parens. Placinde nous acompagna, nous marchâmes quelque tems de compagnie; mais nous fîmes réflexion qu'il valoit mieux nous separer. Nous convînmes des lieux où nous irions, afin de pouvoir nous doner avis si nous faisions quelque découverte. Mais j'ai été si malheureux dans ma recherche, que je ne m'en consolerois pas, sans les esperances que me done la grande Nymphe. Toute la compagnie fut tres satisfaite du récit de Martandre, & Felicie l'assura qu'il auroit sujet d'être content.

D'un autre côté Syrene voyant que Fauste ne revenoit point, partit de son hameau avec Cardenie; ils ariverent au Palais de Diane; ils furent parfaitement bien reçus de la grande Nymphe. Elle dit à la jeune Ber-

gere, qu'elle verroit bien tôt son Amant à ses piés, plus soumis que jamais. Dans le tems qu'elle lui parloit, on entendit un grand bruit dans la cour du Palais; c'étoit le Prince d'Eolie qui arivoit avec Dietée & sa famille. Elle courut les recevoir, & leur rendit tous les honeurs qui leur étoient dûs. Il est tems, dit-elle à Dardanée en l'embrassant, de quiter cet habit de Bergere, puisque vous n'avez plus rien à redouter des caprices de la Fortune. Je croi que le Prince d'Eolie sera de mon sentiment, quand il saura qui vous êtes. En même tems elle le lui aprit en peu de mots. Quoi, s'écria-t-il, ce sont là ces exilés, dont le Roi mon pere est si fort en peine; & Delicio & Parthenio sont leurs enfans! Le sort ne me pouvoit pas être plus favorable.

Lucie, fille de Dietée, étoit tres-belle; le Prince d'Eolie sentit d'abord pour elle de ces mouvemens qui conduisent à l'amour. Toute la compagnie étoit animée d'un esprit de joie, il n'y avoit que Persile de rêveur; il craignoit que Delicio n'ût du ressentiment de ce qu'il avoit voulu atenter à sa vie. Felicie qui s'en aperçut, lui dit bas, qu'il devoit être tranquile, qu'il ne lui ariveroit rien que d'heureux. Come elle avoit ses vues, elle les fit tous passer dans une grande sale, où ils trouverent dequoi se rafraîchir. Elle avoit doné ordre de mêler dans le vin de Parthenio un filtre amoureux, afin que son cœur ne fût plus partagé, & qu'il se donât tout entier à Climene. Delicio s'aperçut avec beaucoup de plaisir, que son frere n'étoit plus son Rival.

Le

Le reſte du jour ſe paſſa en converſations générales. Le lendemain Parthenio & Delicio ne ſongerent qu'à ſe ménager quelques momens d'entretien avec leurs aimables Nymphes. Ils ſe dirent tout ce que la tendreſſe peut inſpirer à des Amans qui ont ſoufert les chagrins de l'abſence. Ils n'auroient jamais fini, ſi la bienſéance ne les ût obligés de rejoindre la compagnie. Felicie ayant remarqué que Climene ſourioit toujours en regardant Parthenio, lui dit : N'eſt-il pas vrai, belle Nymphe, que vous le trouvez bien coquet depuis qu'il a été à la Cour du Geant? Ce qui donoit lieu à cete plaiſanterie, eſt que Golphoroſſe pour le reconoître lui avoit fait à la joue une petite marque qui paroiſſoit come une mouche. Dom Felix lui dit

qu'il n'avoit pas beſoin d'avoir recours à ces bagatelles pour ſe rendre agréable. Caliſte & Climene qui avoient beaucoup d'impatience de ſavoir coment il s'étoit tiré des mains du Geant, le prierent de leur en faire le récit; il comença de cete maniere.

Golphoroſſe croyant come toutes les Nymphes que mon frere avoit enlevé Caliſte, revint tout furieux dans ſa grote, j'us beaucoup de peine à calmer ſes premiers tranſports. Quand je l'us remis dans un état plus tranquile, je lui dis que Delicio ne s'empêcheroit jamais de revenir pour aprendre de mes nouvelles, & qu'il devoit feindre que la douleur qu'il avoit de la perte de Caliſte l'avoit rendu malade, afin que le bruit s'en répandît, & que cela ôtât à Delicio la crainte de

le rencontrer. Il me fut si bon gré de mes avis, ne pénetrant pas mes desseins, qu'il comença à me doner un peu de liberté. Il me dit un jour : Afin que la ressemblance qu'il y a entre toi & ton frere ne soit plus un obstacle à ma vangeance, je me veux précautioner de maniere que je ne puisse plus me méprendre dans le choix de ma victime. Il me fit cete petite marque à la joue avec un jus d'herbe qui a la vertu de ne s'éfacer jamais. Vous êtes heureux, dit Felicie en l'interompant, qu'il ne vous a pas noirci tout le visage. Quelques jours après, reprit Parthenio, il me chargea du soin de garder ses troupeaux; & pour voir si je n'userois point mal de la confiance qu'il avoit en moi, il se cacha pour m'observer, feignant de rentrer dans sa grote.

Come j'étois en garde sur toutes ses actions, je m'aperçus de cete ruse; il en usa deux ou trois fois de cete maniere. Enfin il comença à n'avoir plus aucune défiance, & s'imagina que je tenois à lui par une veritable amitié. Je resolus de m'échaper, le hazard m'en fit naître l'ocasion plutôt que je ne l'esperois. Un jour que je gardois son troupeau, il passa près de moi deux Cavaliers; le premier m'ayant consideré, mit pié à terre, & me dit avec des marques d'étonement: Quoi, il est possible que vous préferiez la houlete à la faveur d'un jeune Prince qui vous aime, & qui meurt d'impatience de vous revoir! Vous me ferez un plaisir des plus sensibles, lui repliquai-je, de me tirer d'ici tout presentement, je vous aprendrai dans notre mar-

che ce qui m'y retenoit. Cet home qui étoit un Oficier du Roi d'Eolie, me mit en croupe derriere lui. A peine comencions-nous à marcher, que le Geant décendit de la montagne en faisant des cris terribles; mais nous étions bien montés, & par notre fuite nous rendimes sa fureur inutile.

Nous arivâmes à la Cour où je fus tres-bien reçu, le Roi me demanda pourquoi je n'avois pas amené mon frere; je lui dis que je ne savois ce qu'il étoit devenu, & lui fis le détail de nos avantures. Dans ce tems-là Sagaste fut entierement disgracié, & se retira à une de ses terres. Le Roi qui avoit beaucoup de chagrin de l'injustice qu'il avoit faite à Dietée, cherchoit toutes les ocasions de la reparer. Le Prince son fils qui avoit une forte envie de voya-

ger incognito, en obtint de lui la permiſſion, & me choiſit pour l'acompagner. Come nous étions prêts à partir, ceux qu'il avoit envoyés pour tâcher d'aprendre des nouvelles de mon frere, revinrent, & nous dirent qu'il étoit aller executer quelques ordres qu'il avoit reçus de la Nymphe Felicie; que dans peu de jours il ſe rendroit au Temple de Diane. Le Prince d'Eolie qui avoit déja formé le deſſein d'y paſſer pour en voir toutes les beautés, ut de la joie de ſavoir qu'il y trouveroit mon frere. Nous preſſames notre marche, & nous avons été aſſez heureux pour nous rencontrer. Je ne vous dirai point la joie que nous umes de nous revoir, il vous eſt plus aiſé de vous l'imaginer, qu'il ne me ſeroit facile de vous l'exprimer.

Le Prince d'Eolie étoit si occupé à regarder la jeune Lucie, qu'il n'avoit aucune atention pour le reste. L'amour avoit déja fait tant de progrès dans son cœur, qu'il paroissoit en toutes ses actions.

La grande Nymphe ayan apris à Dietée l'engagement de ses deux fils avec Caliste & Climene, le fit consentir à les rendre heureux. Jamais mariage ne fut plus pompeux, & jamais on ne vit d'époux plus contens. Le Prince d'Eolie auroit bien voulu être uni des mêmes neuds avec l'aimable Lucie, mais cete fête étoit reservée pour la Cour du Roi son pere. Martandre êtoit déja parti pour l'aller informer de tout. Ce Prince ut beaucoup de joie d'aprendre que Parthenio & Delicio étoient fils de Dietée,

& qu'il les verroit bien-tôt. Il donna ordre à une partie de la Noblesse de s'assembler pour aller au devant. Le jeune Prince d'Eolie pressa si fort leur départ, qu'ils ariverent peu de tems après à la Cour. Le Roi fit rendre à Dietée tout son bien; & pour reparer le mal qu'il lui avoit fait, il fit épouser la jeune Lucie au Prince d'Eolie.

Cependant les divertissemens continuoient au Palais de Diane; car il y demeura encore beaucoup d'acteurs sur la scene. Il n'y avoit que Cardenie & Syrene qui conservoient un noir chagrin au milieu de tant de plaisirs. La violence que ce Berger se faisoit pour cacher l'amour qu'il avoit toujours pour Diane, le rendoit encore plus malheureux. Ce qu'on lui avoit apris de la passion de

Fauſte lui cauſoit de furieux mouvemens de jalouſie. Cete Bergere n'étoit pas moins à plaindre que lui ; elle ne ſe pouvoit pardoner la foibleſſe qu'elle avoit uë de conſentir à un mariage qui la rendoit malheureuſe, puiſqu'elle ne pouvoit obtenir de ſon cœur d'oublier ſon premier engagement.

Un jour elle étoit aſſiſe au bord de la fontaine des Aliziers ; & come rien ne s'offroit à ſes yeux qui ne retracât dans ſa memoire les inocens plaiſirs qu'elle y avoit goûtés avec Syrene, elle s'abandona de telle ſorte à ſon deſeſpoir, qu'elle en oublia les égards qu'elle devoit avoir pour ſon mari & pour elle-même. Helas, diſoit cete belle afligée, que je ſuis malheureuſe d'être forcée par l'ardeur qui me devore, de me

plaindre aux choſes inſenſibles, qui ne peuvent être d'aucun ſecours ! Mais, continuat-elle toute en larmes, puiſqu'il n'y a rien que la mort qui m'en puiſſe doner, il vaut mieux pour ma gloire qu'il n'y ait que ces arbres & cete fontaine qui ſoient témoins des extremités où l'amour me porte. Elle ſe ſeroit percé le cœur du fer de ſa houlete, ſi une Bergere qui s'étoit cachée pour l'écouter, n'ût paru dans le moment. Diane en ut beaucoup de confuſion ; mais come elle lui parut étrangere, elle ſe remit un peu. Tu me fais beaucoup de pitié, lui dit l'Inconue, & je voudrois bien pouvoir aporter du remede au fâcheux état où je te trouve. Diane fut quelques momens ſans lui repondre. Après qu'elle fut revenue de ſon égare-

ment, elle lui dit : Je vous suis infiniment redevable de vos bones intentions, mais elles ne sauroient m'être utiles, & rien n'est capable de me doner du secours ; vous en conviendrez quand vous saurez que je suis cete Diane dont les malheurs ont rendu le nom si fameux dans ce païs. Il y en a d'autres que vous, repliqua t-elle, qui sont exposées aux caprices de l'Amour. Pour moi je m'en suis afranchie, & je suis devenue son ennemie irreconciliable ; je le regarde come un Dieu qui n'auroit aucun pouvoir sur nous, si nous étions sans foiblesse ; ses peines & ses plaisirs ne sont qu'un éfet de notre imagination blessée.

Elles s'entretenoient de cete maniere, lorsque Diane vit décendre Delio d'une petite coline qui conduisoit à la Fontaine où

elles étoient assises, elle interompit l'Inconue en lui disant: Voici mon époux, notre conversation ne lui plairoit pas, prenons nos musetes. Alcidie (c'étoit le nom de cete aimable Inconue) ut cete complaisance pour elle.

Delio les aborda, & après les premieres civilités il prit place auprès d'elles. Je suis tres-redevable à la Fortune, lui dit Alcidie, de m'avoir conduit dans un lieu où j'ai le plaisir de voir la belle Diane: étant aussi charmante qu'elle est, je suis surprise que vous puissiez la quiter un moment, & vous devez être le plus heureux Berger de toute la Province. Dans le tems qu'elle parloit, Delio la regardoit avec une atention qui avoit l'air d'un amour naissant. En éfet elle lui paroissoit si belle, qu'il fit voir dans ce rencontre plus d'esprit

qu'il n'en avoit montré jusqu'à ce moment. Leur conversation n'auroit pas si-tôt fini, sans un Berger qui s'avança, en disant: Cruel Amour, n'es-tu pas las de me persecuter? pourquoi ne me laisses-tu pas briser mes chaînes, puisque tu as changé le cœur de celle qui m'aidoit à les porter?

La vue de ce Berger troubla si fort Alcidie, qu'elle se leva toute éfrayée, en disant à Diane: Voila mon ennemi mortel, je vous prie au nom des Dieux de ne lui pas dire que vous m'avez vue. En achevant ces mots elle prit la fuite. Dans le moment l'Inconu aborda Diane avec des manieres si honêtes, qu'elle fut d'abord prévenue en sa faveur. Come elle étoit ocupée à lui répondre, Delio qui avoit vu Alcidie s'enfoncer dans le bois, courut après elle.

Diane l'apela plusieurs fois, mais ce fut inutilement. L'Inconu ayant remarqué qu'elle étoit inquiete, lui dit : Aimable Bergere, il n'y a pas assez lontems que ce Berger est éloigné de vous pour le croire perdu. Peut-être que ma vue lui a doné du chagrin, & qu'il m'a regardé come un fâcheux. Afin que vous ne condâniez pas le trouble que je fais paroître, lui repliqua-t-elle, aprenez que c'est mon époux, & qu'il ne m'a quitée si brusquement que pour aller aprés une Bergere, dont je suis sure qu'il est amoureux, encore qu'il ne l'ait vue que quelques momens, & de l'humeur dont il est, il la suivra jusqu'au bout du Monde. Si cete Bergere, repliqua l'Inconu, ressemble à celle que je cherche, vous n'en devez rien craindre. Diane qui avoit com-

pris qu'Alcidie étoit le ſujet de ſes plaintes, le pria de lui aprendre ſes avantures. Mes malheurs, repliqua-t il, ne ſont pas d'une eſpece à être contés à toutes ſortes de perſones, mais votre beauté me done une ſi grande idée de votre eſprit, que je ne balancerai pas à vous faire l'hiſtoire de ma vie.

Mon nom eſt Marcelio, je ne ſuis Berger que par l'habit; le lieu de ma naiſſance eſt Soldine Capitale de la Province de Vandalie. Mon pere étoit un home de qualité des plus riches du païs. Je fus envoyé fort jeune à la Cour du Roi de Portugal; ce Prince prit tant d'amitié pour moi, qu'il m'honora dans la ſuite de la Charge de Colonel de ſon Infanterie aux Côtes d'Afrique. Je faiſois mon ſejour ordinaire à

Ceüta, & je puis dire que ce lieu eſt la ſource de tous mes malheurs. Eugerio Gouverneur de cete Place, étoit un Gentilhome d'un merite fort diſtingué; il avoit un fils nomé Policlete, qui étoit jeune, vaillant, bienfait; & deux filles à qui la nature n'avoit rien refuſé de tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre infiniment aimable. La cadete ſe nomoit Clenide, & l'autre Alcidie, qui fut l'écueil de ma liberté. J'étois dans un état tres-violent, car ſon pere ne les perdoit point de vue, & je ne pouvois lui exprimer mes ſentimens. Enfin je trouvai l'ocaſion de lui écrire: ſi ma Letre avoit été auſſi ſpirituelle qu'elle fut reçue agréablement, j'aurois pu me vanter d'avoir autant d'eſprit que d'amour. Je ne m'aperçus pas plutôt que je pouvois eſperer, que je

je fis pour elle toutes les galanteries éclatantes dont les Amans se servent pour marquer la grandeur de leur passion. Une année s'écoula de cete maniere. Eugerio m'ayant trouvé digne d'être son gendre, m'envoya un de ses amis m'en faire la proposition, que je reçus avec beaucoup de plaisir. Nous resolumes d'aller à Lisbone, afin que notre mariage fût honoré de la presence du Roi. Aussitôt que les articles furent signés, nous envoyames en Cour, afin d'obtenir la permission de faire ce voyage. Le bruit de mon mariage se répandit bien-tôt dans toute la Province, & il n'y ut persone qui ne prît part à ma joie. Mais la Fortune ne me favorisoit, que pour me faire sentir plus vivement ses caprices. Aussi-tôt que nous umes obtenu du Roi ce que

nous souhaitions, nous nous embarquâmes. Pour notre malheur la saison étoit des plus fâcheuses; mais nous n'y fimes aucune attention, nous fumes bien punis de notre imprudence. A peine étions-nous en mer, qu'il s'éleva une furieuse tempête; la grêle & la pluie tomboient avec tant d'impetuosité, & les nuages étoient si épais, que l'on ne pouvoit rien distinguer. La violence des vents brisa les mâts, & causoit une si grande consternation, qu'on n'entendoit que des cris épouvantables. La science du Pilote étoit inutile, notre vaisseau faisoit eau de tous côtés, & l'on étoit continuellement occupé à rejeter la mer dans la mer. Chacun faisoit tous ses éforts pour se garantir du naufrage, mais c'étoit en vain; nous fumes jetés par un coup de

vent dans le Détroit de Gibraltar. Le lendemain nous croyons que le gros tems alloit ceſſer, mais il redoubla, & notre vaiſſeau n'étant plus en état d'y reſiſter, chacun ne ſongea plus qu'à ſe ſauver; j'ôtai mon épée de crainte qu'elle ne m'embaraſſât, je pris Alcidie dans mes bras, & ſautai dans l'eſquif; Clenide y paſſa avec un arc & des fleches qu'elle portoit toujours. Eugerio & Policlete alloient nous ſuivre; mais le Pilote & un des Matelots prirent les devants, & couperent la corde. En un inſtant nous perdimes le vaiſſeau de vue, & depuis ce tems-là je n'ai point ſu de leurs nouvelles, je ne doute pas qu'ils ne ſoient peris. Vous pouvez juger de notre deſeſpoir par ce cruel incident.

Nous fumes quelque tems le jouët des vents; enfin nous nous

trouvâmes assez près de la terre, cela releva le courage du Pilote & du Matelot, ils firent si bien qu'ils nous mirent à bord, & ayant ataché notre esquif, ils reconurent que nous étions dans l'île de Formentiere. Le chemin que nous fimes en si peu de tems nous auroit étonés, si nous n'avions pas su par experience que les grandes tempêtes font souvent des choses qui paroissent incroyables. Nous étions dans un fort grand abatement des fatigues que la mer nous avoit causées, mais nous ressentions encore plus vivement la perte d'Eugerio & de Policlete, & pour surcroît d'infortune cete île étoit deserte; mais l'Amour & la Fortune nous preparoient bien d'autres maux. Clenide avoit inspiré de la passion à notre Pilote, cela lui fit ima-

giner la perfidie la plus noire.

Alcidie étoit si acablée de lassitude, qu'elle s'endormit sur le sable. Le Pilote qui avoit médité sa trahison avec le Matelot, me dit qu'il ne faloit pas comter de rien trouver dans ce lieu, mais qu'il alloit passer avec Clenide dans une petite île qui étoit proche, qu'il y avoit beaucoup de gibier; qu'elle étoit si adroite à tirer de l'arc, qu'ils en seroient revenus chargés avant le réveil d'Alcidie. Je n'aurois jamais consenti à la quiter, si le trajet ne m'ût paru tres petit. La violence que je me fis pour suivre sa sœur, qui ne vouloit pas aller seule avec ces deux homes, sembloit m'anoncer la terrible avanture qui devoit m'ariver. Le Pilote qui ne s'atendoit pas que je dusse être de la

partie, fut d'abord fort embaraſſée ; car j'étois un grand obſtacle à ſon deſſein : mais voulant l'executer à quelque prix que ce pût être, auſſi-tôt que je fus paſſé dans l'eſquif, il ſe jeta ſur moi avec le Matelot ; ils me lierent les mains, ce qui leur fut fort aiſé, car je n'avois point d'armes, & je ne m'atendois pas à cete perfidie. Clenide voyant l'action de ces barbares en fut auſſi ſurpriſe qu'épouvantée, & ſe metoit en état de me ſecourir ; mais le Pilote lui dit bas, Ne vous alarmez point du traitement que je fais à ce malhonête home, il avoit en vuë de vous enlever, & de laiſſer votre ſœur dans ce deſert, il m'en a fait la confidence ; mais j'ai tant d'horeur de cete action, que pour l'en punir, je vais le

laiſſer dans l'île où nous allons aborder. En lui parlant de cete maniere il lui ôta ſon arc & ſes fleches. Quoi, ma ſœur, m'écriai-je, vous écoutez ce perfide, & vous ne lui faites aucune réſiſtance. Ce nom, me dit elle, te convient mieux qu'à lui. Enſuite elle m'aprit avec emportement toutes les impoſtures que le Pilote venoit de lui dire. Je la déſabuſai, cela augmenta ſon déſeſpoir; mais malgré ſes cris & ſes larmes, ce traitre aborda à l'Ile d'Inique, & m'y laiſſa ataché à un arbre. J'avois u d'abord quelque eſperance en voyant des Mariniers ſur le rivage; mais ils furent auſſi impitoyables que mon ennemi. Ils lui fournirent des vivres, & ſe moquerent de mes plaintes. Clenide voyant qu'elle alloit reſter au

pouvoir de ces barbares, voulut plus d'une fois se jeter dans la mer. Quelque tems après que je l'us perdue de vuë, il ariva des Matelots plus humains, ils me délierent, & me donerent à manger ; je leur apris le cruel incident qui venoit de m'ariver, ils en urent tant de pitié, qu'après avoir mis des armes & quelques rafraichiſſemens dans un brigantint, ils s'embarquerent avec moi, & prirent la route de l'Ile Deſerte. Malgré leur diligence nous n'y trouvâmes plus Alcidie, jugez de l'excês de ma douleur. Je crus qu'elle avoit été la proie de quelque bête feroce ; je parcourus ce funeſte lieu, j'y trouvai ces mots écrits ſur l'écorce d'un arbre.

L'Infidele Marcelio m'a abandonée

donée dans ce deſert afreux, pour ſe doner entierement à ma ſœur. Pour me vanger du cruel amour qui a causé ſa trahiſon, je fais ſerment de n'aimer jamais.

La prévoyance que les Matelots avoient uë de prendre des armes, penſa m'être funeſte ; je me ſerois doné la mort, s'ils ne m'en avoient empêché. Quand je fus revenu de mes premiers tranſports, je les priai de me mener en Italie. Le vent nous fut ſi favorable, que nous arivâmes en peu de jours au port de Caiete. Je m'informai par tout d'Alcidie, j'apris enfin qu'elle y étoit abordée dans un vaiſſeau d'Eſpagne, qui avoit paſſé prés de l'Ile Deſerte ; qu'elle s'y étoit deguiſée en Bergere pour n'être pas connue : je pris auſſi l'habit que vous

voyez, & je la cherchai dans toutes les Provinces. Je sus qu'elle m'avoit si fort en horreur, que m'ayant reconu malgré mon déguisement, elle étoit passée en Espagne sur un vaisseau Genois, dans le dessein de s'aller renfermer avec les Nymphes du Temple de Diane. Je m'embarquai en même tems, & depuis que je suis dans ce Royaume je n'ai encore fait aucune découverte. Voila, aimable Bergere, poursuivit Marcelio, le recit de me striftes avantures.

Diane auroit bien voulu lui aprendre qu'Alcidie venoit de la quiter, mais elle craignit de redoubler ses inquietudes, elle lui promit seulement d'employer toutes ses amies pour tâcher de découvrir si elle n'étoit pas parmi les Bergeres de la Province,

Elle mena Marcelio chez un des parens de ſon époux, & après l'avoir prié de ſoufrir qu'il paſſât la nuit chez lui, elle lui conta de quelle maniere Delio l'avoit quitée, y ajoûtant qu'elle avoit reſolu d'aller le lendemain au Temple de Diane pour ſavoir ce qu'il étoit devenu. Il aprouva ſon deſſein, & Marcelio s'étant ofert à l'acompagner, ils partirent auſſi-tôt que le jour parut. Diane pour ſuſpendre la douleur de cet Amant, l'entretenoit en marchant de ſes avantures. En paſſant ſur le haut d'un côteau ils aperçurent une Bergere, qui leur parut auſſi afligée que belle; elle étoit apuyée contre un arbre. Elle pouſſoit tant de ſoupirs, & verſoit tant de larmes, que Diane en fut atendrie. Elle lui demanda ce qui la reduiſoit dans un état

ſi déplorable. Marcelio voyant qu'elle ne répondoit rien, lui dit: Aimable Inconue, que ma preſence ne vous empêche pas d'aprendre à la belle Diane le ſujet de votre douleur. Ell ne l'ut pas plutôt entendu nomer, qu'elle l'embraſſa avec de grandes marques d'amitié; enſuite elle lui dit: Je ne doute pas que Silvanie ne vous ait fait conoître la malheureuſe Iſmenie par de mechans endroits; car nous avons u des choſes à démêler enſemble, qui lui tenoient trop au cœur pour les avoir pu cacher. Tout ce que je ſai, lui repliqua Diane, c'eſt que Montan a ceſſé de l'aimer, & vous a épouſée. Il eſt vrai, dit Iſmenie, & notre mariage a u des incidens terribles, que je ne pourois vous aprendre en peu de mots. Diane la fit aſſoir avec

eux sous des arbres, en lui disant qu'ils alloient lui doner toute leur atention, Ismenie parla en ces termes.

Montan ayant formé le dessein de m'épouser, fut fort surpris d'aprendre que son pere avoit les mêmes vues pour moi. La crainte qu'il ne le desheritât, come il l'en menaçoit, le fit balancer quelque tems, mais l'amour l'emporta sur l'interêt. De plus il se flatoit que le bon home s'apaiseroit quand la chose seroit faite. Nous achevâmes notre mariage; son pere en fut si irrité, que pour s'en vanger il resolut de se marier aussi. La chose paroissoit assez dificile; car il étoit vieux, cassé & dégoutant. Si le dépit & l'amour ne s'en fussent pas mêlés, il n'auroit jamais trouvé de femme.

Il y avoit dans notre hameau

une Bergere nomée Filarde, elle étoit peu scrupuleuse, & auroit tout entrepris pour se satisfaire; elle aimoit Montan, elle n'avoit jamais pu l'engager à répondre à sa passion; elle crut que l'interêt auroit plus de pouvoir sur lui que l'amour, elle se resolut d'épouser son pere. Elle ne fut pas plutôt mariée, qu'elle lui écrivit pour lui demander une entrevue particuliere, en l'assurant que s'il avoit cete complaisance pour elle, elle le remetroit bien avec le bonhome. Elle envoya sa letre par Clitie sa confidante, dont l'esprit étoit aussi mechant que le sien. Il ne lui fit point de réponse; elle ne laissa pas de continuer ses extravagances. Il lui manda que si elle ne le laissoit en repos, il en avertiroit son pere. La rage s'empara de cete ame scelerate, elle

reſolut de le perdre. Elle concerta avec Clitie la plus noire trahiſon qu'on ait jamais imaginée.

Cete confidante vint un jour trouver Montan dans la plaine où il gardoit ſon troupeau : Je viens vous avertir, lui dit-elle en afectant un air triſte, que le mépris que vous avez u pour Filarde eſt cauſe qu'elle va deshonorer votre pere. Elle eſt en chemin d'intrigue avec un jeune Berger, & m'a envoyé lui dire de venir paſſer la nuit avec elle, parce que le bon-home eſt abſent pour quelques jours. Montan s'imagina qu'elle avoit u quelque démêlé avec ſa maîtreſſe, & que cela cauſoit ſon indiſcretion ; il crut qu'il devoit en profiter, & vanger ſon pere. Clitie voyant qu'il donoit dans le piege, s'offrit à l'atendre ſur les onze heures à

la porte du jardin pour le conduire où ils seroient couchés. La perfide ne fut que trop exacte à faire ce qu'elle lui avoit promis, elle l'introduisit dans la chambre de Filarde, & se retira avec précipitation. Il y avoit une lampe qui rendoit assez de clarté pour distinguer les objets. Montan s'aprocha du lit un poignard à la main, en disant : Tu ne jouïras pas lontems des embrassemens de cete mechante femme. Mais Dieux ! que devint-il, lorsqu'il vit que c'étoit son pere qu'il alloit tuer. Le bon home trompé par les aparences crut qu'il en vouloit à sa vie, il se jeta en bas du lit, & le pria tout en larmes de n'avoir pas la cruauté de tremper ses mains dans son sang. Montan étoit si éperdu de la trahison qu'on lui avoit faite, qu'il laissa tomber le

poignard, & se retira sans avoir la force de rien dire pour se justifier. Aussi-tôt qu'il fut sorti, Filarde persuada à ce credule vieillard, qu'il y avoit lontems qu'elle s'étoit aperçue que ce fils dénaturé en vouloit à sa vie, y ajoûtant qu'il avoit concerté ce crime avec moi ; qu'il m'aimoit trop pour me rien cacher, encore qu'il ne pût ignorer le comerce honteux que j'avois avec mon parent Alanie. Il ne fut pas plutôt jour, que ce bon-home oubliant tout ce qu'il devoit à la nature, prit ce poignard, & alla rendre sa plainte aux Juges. Ils urent tant d'horreur du prétendu crime de Montan, qu'il n'y en ut pas un qui ne se declarât contre lui. Il fut averti par ses amis de ce qui se passoit, il en ressentit une vive douleur ; & ce qui acheva de

l'acabler, furent les faux bruits que Filarde fit courir de moi & de mon parent. Il ut la foibleſſe de me ſoupçoner. Cela joint aux perſecutions de ſon pere, l'a obligé de quiter notre hameau; je ſuis reſolue de ne prendre aucun repos que je n'aye trouvé cet injuſte époux. Heureuſement j'ai rencontré la perfide Clitie, elle m'a dit qu'elle avoit de ſi preſſans remors d'avoir ſervi à la trahiſon de Filarde, qu'elle cherchoit Montan pour l'aſſurer qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour réparer le mal qu'elle avoit cauſé.

Si j'avois ſuivi les mouvemens impetueux de ma colere, je l'aurois miſe en pieces; mais ayant fait reflexion qu'il n'y a qu'elle qui puiſſe nous juſtifier, je l'ai priée de continuer dans ſes bones intentions, & de ne ſe pas laiſſer

regagner par ſa perfide maîtreſſe. Voila, pourſuivit Iſmenie, les cruels malheurs qui me font répandre des larmes.

Diane & Marcelio plaignirent ſes infortunes, & l'engagerent à venir avec eux conſulter la grande Nymphe. Ils ſe leverent, & continuerent leur marche; ils entrerent dans une grande forêt. Diane qui en ſavoit tous les détours, marchoit la premiere. Ayant entendu la voix de deux Bergers qu'elle conoiſſoit, elle fit ſigne à ſa compagnie de marcher doucement. Ils virent un Cavalier & une Dame qui écoutoient ce petit concert. Cela me fait reſſouvenir, dit la Dame, du tems heureux où Marcelio donoit des ſerenades à ma ſœur. Marcelio ſurpris de s'entendre nomer, s'avança bruſquement. Quelle

fut sa joie & sa surprise lorsqu'il reconut Clenide & Policlete ; ils furent lontems sans pouvoir s'exprimer que par leurs caresses. Clenide demanda à Marcelio pourquoi il étoit vêtu en Berger, il satisfit en peu de mots sa curiosité en lui découvrant l'erreur où la trahison du Pilote avoit jeté Alcidie. Ensuite il les pria de lui dire coment ils s'étoient rejoints. Diane les interompit pour les obliger à prendre quelques rafraîchissemens avant que d'entrer dans de longs recits. Ils se mirent sur l'herbe, & après avoir mangé quelques fruits qu'ils avoient aporté, Policlete prit la parole.

Je ne m'étendrai point, dit-il, sur les plaintes que nous causa notre cruelle avanture ; je vous dirai seulement qu'après que le Pilote nous ut separés en nous

empêchant d'entrer dans l'eſquif, nous paſſâmes cinq jours entre la vie & la mort ; enfin nous fûmes jetés ſur les côtes de Valence. Quelques Pêcheurs ayant découvert notre vaiſſeau ſans mâts & ſans voiles, nous aborderent avec leurs barques, & nous donerent tout le ſecours dont nous avions beſoin. Ayant pris terre, nous fîmes de grans remercimens au Maître de la troupe. Vous ne nous avez aucune obligation, nous dit-il, puiſque tous les homes ſe doivent l'hoſpitalité ; elle ne conſiſte pas ſeulement à loger les étrangers, mais encore à les ſecourir. Nous avons ſauvé ce matin une jeune perſone qui étoit expoſée à plus d'un peril. Nous étions ſortis pour la pêche avec nos filets ; à peine étions nous ſur la greve, que la mer s'eſt ſi fort agitée, que

nous voulions nous en retourner: mais faisant reflexion que quelquefois les vents cessent tout d'un coup, je me suis avancé sur le rivage pour observer s'il n'y avoit point quelque aparence de bonace. J'ai découvert un brigantin qui n'étoit plus en état de resister à la violence des flots; aussi-tôt j'ai obligé ma troupe à se metre dans une barque pour lui doner du secours. Jugez de notre surprise, quand nous avons vu deux homes qui tenoient une Dame qui faisoit des cris épouvantables. Elle ne nous a pas plutôt aperçus, qu'elle nous a priés au nom des Dieux de la tirer des mains d'un barbare qui avoit fait perir toute sa famille. Nous les avons mis dans notre barque, mais ce n'a pas été sans un extrême peril. Venez vous rafraîchir dans notre

cabane, continua-t-il, vous y verrez cete jeune Dame. A l'égard des deux homes, nous les avons menés en prison dans un Château qui est près d'ici. Nous suivîmes le Pêcheur. Notre joie fut extrême de trouver Clenide. Je ne finirois pas, si je voulois vous aprendre tout ce que la tendresse nous fit dire, il ne manquoit plus à notre bonheur que de savoir ce que vous étiez devenus, vous & Alcide; il n'y avoit que le Pilote qui pût nous en éclaircir, & le Matelot. Ils avouërent leur crime, ils en furent punis come ils le meritoient; mais cela ne nous tiroit point d'embaras. Nous allames au Temple de Diane pour consulter l'Oracle; la grande Nymphe nous a comandé de venir dans cete forêt, & de ne point retourner dans son Palais que nous n'ussions

fait quelque découverte qui pût doner de la joie à mon pere, que nous y avons laiſſé. Je croi, pourſuivit Policlete, que nous ne devons pas le priver plus lontems du plaiſir de vous voir. Ils ſe leverent, & reprirent leur route.

En entrant dans une plaine ils aperçurent une Bergere qui la traverſoit. Marcelio qui n'avoit l'imagination remplie que d'Alcidie, ut un préſentiment que c'étoit elle. Il courut après, & l'ayant jointe, quels furent ſes tranſports de joie, de voir qu'il ne ſe trompoit pas. Il la prit dans ſes bras; elle fit tous ſes éforts pour s'en débaraſſer, mais Clenide & Policlete s'étant aprochés, lui crierent: Ah ma ſœur, eſt-ce là le traitement que l'amoureux Marcelio doit recevoir de vous? Et ſans lui doner le tems de parler, ils

ils lui aprirent tout ce qui pouvoit servir à la justification de cet Amant. Come le bonheur d'Alcidie dépendoit de ne le pas trouver coupable, elle lui redona avec plaisir sa tendresse. Diane auroit bien voulu lui demander des nouvelles de Delio, mais la conjoncture ne le permetoit pas; cete Amante étoit trop ocupée de ses propres afaires.

Ils ariverent au Temple de Diane qu'il étoit nuit. La grande Nymphe les alla recevoir avec toute sa compagnie. Eugerio pensa mourir de joie en revoyant sa famille. Felicie interompit ses caresses pour les faire passer dans une salle qui étoit éclairée par un grand nombre de bougies; les lustres, les glaces & le brillant des dorures contribuoient également à ren-

dre ce lieu des plus magnifiques. Felisméne atira d'abord les regars de Marcelio, il demanda qui elle étoit, & ne le sut pas plutot, qu'il s'aprocha d'elle en lui disant : Je viens d'aprendre votre nom, c'est ce qui m'oblige à vous demander si vous avez un frere, car je suis le meilleur ami d'un jeune Seigneur de Soldine, qui se dit de votre maison. Aprés qu'elle l'ut regardé avec beaucoup d'atention, elle lui repliqua : Malgré votre habit, si j'en croi mon pressentiment, vous êtes ce cher frere de qui je n'ai point entendu parler depuis son voyage d'Afrique. C'est moi-même, dit-il en l'embrassant. Dom Felix qui les avoit entendus, s'aprocha d'eux, & se mêla à leurs caresses, en aprenant à Marcelio qu'il

avoit l'honeur d'être ſon beaufrere.

Le lendemain de cete agréable journée, Diane qui étoit impatiente de ſavoir ce qu'étoit devenu Delio, alla au lever d'Alcidie pour aprendre coment elle s'en étoit débaraſſée. Quoi, lui dit-elle avec des marques d'étonement, c'étoit votre époux qui couroit aprés moi lorſque je vous us quitée ſi bruſquement. Je croyois que c'étoit Marcelio, j'en étois ſi éfrayée, & je fuyois avec tant de viteſſe, qu'il n'a jamais pu me joindre. Cete réponſe jeta Diane dans un nouvel embaras, elle alla trouver la grande Nymphe, qui l'aſſura qu'elle en auroit bien-tôt des nouvelles. Fauſte ariva peu de jours aprés, qui lui aprit qu'il étoit mort d'une pleureſie pour

s'être échaufé à courir après une Bergere. Felicie qui étoit presente à ce discours, dit à Diane : Puisque Delio étoit le seul obstacle à votre bonheur, & qu'il n'est plus, il faut qu'un heureux hymen récompense la constance de Syrene. Cete Bergere lui répondit, qu'elle ne pouvoit pas manquer en s'abandonnant à sa conduite. Ces paroles enleverent toutes les esperances de Fauste, il en ressentit d'abord un violent chagrin, & voulut se retirer ; mais Felicie l'arêta, & le fit entrer dans un cabinet en lui disant : L'Amour pour vous rendre heureux veut que vous repreniez vos premieres chaînes. En même tems elle ouvrit une porte qui répondoit dans un apartement, où Cardenie avoit toujours été cachée depuis

qu'elle étoit arivée à ce Palais. Sa vuë causa une extrême surprise à ce Berger ; elle lui fit des reproches tendres, & les acompagna de tant de larmes, qu'il en fut penetré d'un sincere repentir, il se jeta à ses piés, & lui jura qu'il répareroit ses égaremens par une fidelité exacte. La grande Nymphe le releva, & leur conseilla de n'entrer dans aucun détail du passé. Ces deux Amans la suivirent où la compagnie étoit assemblée ; tout le monde fut charmé du bon air de Cardenie. Come elle étoit redevable de son bonheur à Syrene, elle l'en remercia d'une maniere qui fit conoître qu'elle n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Encore que ce Berger fût tout ocupé de l'heureux changement qui étoit

arivé en ſa fortune, il ne laiſſa pas de lui répondre fort galament, & de marquer à Fauſte qu'il avoit de la joie de voir que rien ne pouvoit plus les empêcher d'être amis.

Cependant l'amoureux Marcelio preſſa ſi fort le pere d'Alcidie de le metre au comble de la félicité, en achevant ſon mariage, qu'il fut celebré peu de jours aprés avec beaucoup de magnificence. Fauſte épouſa auſſi Cardenie. A l'égard de Syrene, Diane difera ſon bonheur, pour garder quelque bienſéance.

Dans ce charmant Palais, tous les cœurs étoient contens, il n'y avoit qu'Iſmenie que mile troubles diférens agitoient ſans ceſſe; mais l'arivée de ſon époux les diſſipa. Il venoit de rencontrer

Clitie qui l'avoit détrompé, en lui faisant voir que tout ce que sa belle-mere avoit dit n'étoit qu'une imposture ; & come il avoit apris de quelques Bergers qu'elle étoit dans ce lieu, il y étoit acouru avec empressement. Plusieurs jours se passerent en nouveaux divertissemens, où la grande Nymphe fit paroître sa manificence. Toute cete illustre troupe prit congé d'elle, en l'assurant qu'ils n'oublitoient jamais les grans services qu'elle leur avoit rendus. Elle dona encore quelque tems à Diane pour essuyer ses larmes, & l'obligea enfin d'épouser Syrene. C'étoit une douce violence pour elle qui n'avoit jamais aimé que lui.

Come elle étoit encore dans l'année de son deüil, la danse ni les plaisirs d'éclat ne lui con-

venoient pas ; ſon mariage ſe fit ſans aucunes fêtes, on ſe retrancha aux converſations & aux promenades. Un jour que cete agréable compagnie ne put ſortir du Palais, parce qu'il pleuvoit beaucoup, Felicie dit à Doride de leur faire quelque hiſtoire pour les divertir.

Cete fille avoit l'eſprit d'un caractere des plus réjoüiſſans. Elle lui repliqua en riant, qu'elle ne ſavoit que des contes qu'une vieille Gouvernante lui avoit apris. Voila ce qu'il nous faut, s'écria Syrene, nous ſomes ennuyés du ſerieux. Mais ſavez-vous, reprit-elle, à quoi vous vous expoſez ? car enfin quand j'aurai comencé à parler, il ne ſera pas aiſé de me faire taire, & je voudrai dire tout ce que je ſai. Diane lui répliqua, que l'on

l'on en auroit plus de plaisir ; & toute la compagnie lui ayant marqué qu'on ne se lasseroit point de l'entendre, elle comença de cete maniere.

L'HEUREUX LARCIN.

DANS un certain endroit du Monde, où la Magie est fort en usage ; je dirois bien que c'est en Egypte, mais quand on voyage dans le païs des mensonges, on est dispensé de marquer les tems & les lieux, la seule regle qu'il faut garder est de s'écarter du bon sens & de la vraisemblance. Cela soit dit par parenthese.

Il étoit donc un Roi nomé Agoulan, il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille. On lui avoit doné le nom de Rose à cause des vives couleurs de son tein. Cete Princesse étoit si belle, elle avoit les yeux si vifs & si perçans, qu'un seul de leurs regards enflâmoit les cœurs les plus glacés. La chasse étoit son amusement ordinaire.

Il y avoit à la Cour du Roi deux Princes de ses parens, qui avoient été dépouillés de leurs Etats, ils étoient freres. Si la Fortune les avoit mal-traités également, la Nature avoit mis une grande diférence entre eux. Elle n'étoit pas dans son humeur liberale lorsqu'elle forma le plus jeune, sa taille étoit petite, son nez camard, & ses yeux de travers. Il est vrai que jamais Pa-

ladin ne fut plus hardi ni plus courageux, c'eſt ce qui le fit nomer Briſetout.

Son aîné ſembloit avoir été fait pour plaire; & le Chaſſeur qui inſpira de l'amour à la Mere de l'Amour même, avoit moins de beauté que ce jeune Prince. Il aimoit Roſe, il en étoit aimé, mais il ne lui pouvoit ofrir qu'un cœur tendre & ſincere; & dans ce tems-là come en celui-ci, c'étoit peu de choſe pour remplir les deſirs d'un pere avare. Le Roi l'étoit beaucoup.

Si la Princeſſe avoit été d'humeur à courir la campagne avec ſon Amant, come beaucoup d'autres Heroïnes, Beaubrillant (c'étoit le nom de ce Prince) lui auroit fait voir bien du païs; car il mouroit d'envie de l'enlever. Il lui en fit la propoſition, mais

elle en parut si iritée, que ce ne fut pas sans peine qu'il l'apaisa. Il auroit souhaité de lui voir plus d'amour, & moins de sagesse.

Quel parti dois-tu prendre, disoit-il en lui-même ? atendras-tu que quelque Favori de la Fortune t'enleve toutes tes esperances en épousant Rose ? va donc reprendre les Etats qu'on a usurpés à ton pere, puisque sans cela tu ne peux être digne d'elle. Ces pensées étoient des plus chimeriques, car il n'avoit ni troupes ni argent. Brisetout pour qui il n'avoit rien de caché, lui fit voir l'inutilité de ses projets, & l'obligea de consulter un fameux Magicien. Il disposoit à son gré de tous les Demons, il faisoit pâlir le Soleil, & décendre la Lune en terre; il se retiroit dans un antre au milieu d'une épaisse forêt.

A peine l'Aurore començoit à paroître, que ces deux freres en prirent le chemin. Ils furent surpris en y arivant, de voir un chien d'une horribile grandeur, qui en gardoit l'entrée, ou pour mieux dire, un monstre des plus éfroyables; il avoit six piés, & autant de têtes; il étoit couvert d'un gros poil noir heriſſé & plus piquant que les épines; ſes yeux paroiſſoient come ces goufres éfroyables qui vomiſſent des torens de flâme; ſa queuë étoit de pluſieurs gros ſerpens, qui faiſoient plus de bruit par leurs ſiflemens, qu'une forêt batue des vents, & que la mer en couroux. Ce farouche animal fit un fort mauvais accueil à nos deux Princes, & ſans le Magicien qui ariva fort à propos, ils lui auroient ſervi de déjeuner. Il avoit déja

ouvert toutes ſes larges gueules, & grinçoit les dents d'une maniere à faire trembler le plus hardi : mais la preſence de ſon maître calma ſa fureur. Le Magicien étoit un aſſez bon home, encore qu'il ût comerce avec les Diables, & l'on peut dire que jamais Sorcier ne fit ſa profeſſion avec plus d'honeur. Lorſque quelques malheureux Amans avoient recours à lui, il ne vouloit rien faire en leur faveur que leur intention ne fût legitime.

Auſſi-tôt que Beaubrillant lui ut apris le deſſein qu'il avoit d'épouſer Roſe, il le trouva tout diſpoſé à le ſervir ; il lui demanda s'il ne ſeroit point épouvanté de ſes afreux myſteres. Briſetout l'ayant aſſuré que rien n'étoit capable de les éfrayer, il comença ſes enchantemens.

Après avoir fait plusieurs cercles avec sa baguete, il évoqua la triple Hecate; l'on entendit gronder le tonere, & l'on vit briller les éclairs. Un gros loup-garou parut, le Magicien en fit un sacrifice à Pluton, qui le reçut fort agréablement; car il envoya quatre Demons, qui firent des cabrioles de tres-bone grace; ensuite ils éleverent une tour toute semblable à celle qui renfermoit les tresors d'Agoulan. Elle étoit bâtie d'une maniere si ingenieuse, qu'il n'y paroissoit ni porte ni fenêtre. Un Demon, qui aparemment étoit celui de la Poësie, y traça ces vers en caractere de feu.

Autrefois Jupiter fut heureux en amour,
Pour avoir fait pleuvoir de l'or sur une tour:
Il faut que Beaubrillant fasse toute autre chose,
Et loin de répandre de l'or,
Il sera possesseur de Rose,
S'il peut de cete tour enlever le tresor.

Come les malheureux expliquent souvent toutes choses à leur desavantage, les Princes ayant lu ces paroles, s'imaginerent que jusques dans les Enfers on insultoit à leur mauvaise fortune, & que par mépris on leur proposoit une chose impossible. Brisetout en ressentit une si grande colere, qu'il pensa metre l'épée à la main contre les Demons, sans songer qu'ils étoient invulnerables. Le Magicien ayant pénetré ce qui se passoit dans son ame, comanda à un Demon d'entrer dans cete tour. En même tems il tira une pierre qui n'étoit que posée sur les autres sans être cimentée, & de cete maniere il découvrit le secret d'Agoulan. La terre trembla & s'entr'ouvrit, la tour & les Diables disparurent.

Les Princes s'en retournerent

tout pleins de leurs grandes eſperances, ils promirent au Magicien qu'ils lui feroient une bone part du treſor, auſſitôt qu'ils s'en ſeroient rendus maîtres. Un autre que lui auroit voulu être payé d'avance ; mais il n'étoit pas intereſſé, il les conduiſit juſqu'au delà du bois, voulant faire l'honeur de ſa ſolitude. Ils rencontrerent la Princeſſe qui venoit de la chaſſe ; l'équipage galant où elle étoit, ajoûtoit un nouvel éclat à ſa beauté ; ſon cheval étoit blanc à la reſerve de la queuë & des oreilles qu'il avoit plus noires que du geai ; ſon mord & ſa bride étoient enrichis de diamans auſſibien que ſa houſſe, ſon crin étoit renoué de rubans incarnats & or. Il ſembloit que ce ſuperbe animal étoit tout fier de porter une ſi belle perſone. Il eſt vrai que Ve-

nus sous l'habit d'une Amazone n'auroit pas été plus charmante que cete Princesse. Son casque étoit ombragé de plumes de diférentes couleurs ; ses cheveux d'un blond cendré tomboient negligemment par grosses boucles sur ses epaules ; les pierreries dont son habit étoit enrichi, sembloient par leur brillant le vouloir disputer à celui de ses yeux ; mais le feu qui en partoit, étoit encore plus vif & plus éblouïssant : elle avoit pour armes un arc & des fleches.

Si Beaubrillant ressentit à sa vuë un redoublement d'amour, elle enflâma le cœur du Magicien de telle sorte, que tous les preservatifs de l'Enfer ne le purent garantir des charmes de Rose, il s'alla renfermer dans son antre, tout ocupé de sa nouvelle passion.

Pour les deux Princes, aussi-

tôt qu'ils furent arivés au Palais, ils monterent à leur apartement pour concerter leur entrepriſe. Beaubrillant tout amoureux qu'il étoit, avoit beaucoup de peine à ſe reſoudre à faire une action qui lui paroiſſoit lâche; car enfin, diſoit il à ſon frere, j'aime la Princeſſe éperdûment, ce n'eſt que pour la poſſeder que je voudrois me rendre maître du treſor du Roi ſon pere; mais de quelque couleur qu'on puiſſe peindre cete action, c'eſt toujours un vol. Ah, s'écria Briſetout en faiſant un éclat de rire, je ne croyois pas que les Amans fuſſent ſi ſcrupuleux. Aprens que ſelon la qualité des perſones les choſes changent de nom. Quelle idée te fais tu d'Alexandre quand il uſurpa toute l'Aſie? S'il avoit u autant de délicateſſe que toi, il n'auroit ja-

mais merité le titre de Heros. Car enfin quelle diférence mets-tu entre s'emparer des Royaumes qui ne nous apartienent pas, où enlever un treſor? la choſe me paroît bien égale. Pour moi je ne m'embaraſſe que du ſuccès de notre entrepriſe: ſi nous la manquons, nous ſerons coupables; mais ſi nous pouvons réuſſir, le profit & la gloire ſeront de notre côté. Beaubrillant trouva cete Morale un peu cavaliere, mais l'interêt de ſon amour l'emporta ſur ſes ſcrupules. Ils allerent dans le moment reconoître la tour, ils remarquerent l'endroit que le Demon leur avoit montré, mais ils ne voulurent rien entreprendre que la nuit ne fût venue.

Auſſi tôt que tout fut calme dans le Palais, ils retournerent à la tour à la faveur d'une lanterne

fourde. Ils ôterent la pierre avec assez de facilité; & come Brisetout étoit moins gros que son frere, il y passa. Ce lieu étoit rempli d'un nombre infini de sacs pleins d'or & de diamans, entassés en maniere de pyramides. S'ils en emporterent beaucoup la premiere fois, le lendemain ils en prirent encore davantage; ils y retournerent si souvent, qu'ils n'y auroient rien laissé, si le Roi ne s'en fût aperçu. Il ne comprenoit pas coment cela se pouvoit faire, à moins que le Diable ne s'en mêlât; il resolut de metre tout en usage pour découvrir les ravisseurs de ce qu'il avoit de plus précieux. Il fit faire avec beaucoup de secret des raizeaux de fer à la maniere de ceux que Vulcain forgea pour surprendre Venus avec Mars,

Agoulan les tendit lui-même au dedans de la tour. L'infortuné Briſetout n'ayant aucun préſentiment de ſon malheur, s'y trouva pris d'une maniere à ne pouvoir rompre ſes liens. Son frere en fut deſeſperé; il ſe ſeroit donné au Demon du meilleur de ſon cœur pour le tirer de là, mais il n'avoit de comerce avec lui que par raport au Magicien, & ſon antre étoit trop éloigné du Palais, pour implorer ſon ſecours dans une afaire ſi preſſante.

Briſetout qui étoit intrépide, & qui aimoit tendrement ſon frere, ne balança pas à ſe perdre pour le ſauver. Puiſque tu ne peux briſer mes fers, lui dit il, finis des plaintes qui ſeront inutiles. Le jour va paroître, nous ſerons découverts. Pour nous garantir de la honte, coupe-moi la tête, &

l'emporte ; de cete maniere tu rendras la ruſe du Roi inutile. Cete propoſition glaça le cœur de ſon frere, il voulut s'aller jetter aux piés d'Agoulan, lui avouër ſon crime, & lui demander la vie de Briſetout ; mais ce Prince lui dit avec des tranſports de colere : Tu vas faire une baſſeſſe inutile, car je me caſſerai la tête contre la muraille ; ſi tu étois à ma place je ne balancerois pas un moment à faire ce que je te demande. Il acompagna ces dernieres paroles de coups ſi violens, qu'il ſe mit tout en ſang. Beaubrillant qui avoit le cœur fort tendre, ne pouvant le voir ſoufrir plus lontems, lui coupa la tête, & alla promtement l'enterrer avec ſon treſor.

Il eſt aiſé de juger de la ſurpriſe du Roi, quand il vit un ſi

étrange ſpectacle ; il avoua qu'il étoit pris pour dupe. Il ut une ſi forte envie de conoître l'auteur de cete action, qu'il fit publier dans le moment, qu'il lui doneroit la Princeſſe ſa fille en mariage s'il vouloit ſe découvrir.

Roſe qui ignoroit la part que ſon Amant avoit dans cete avanture, fut fort alarmée. Elle étoit agitée de mile penſées diférentes, lorſque ce Prince entra dans ſon apartement, elle lui fit part de ſes craintes d'une maniere fort tendre. Si le Roi tient ſa parole, s'écria-t-il avec un tranſport dont il ne put être le maître, nous ſerons bientôt heureux. Roſe qui ne comprenoit rien à ce diſcours, lui en demanda l'explication. Il lui aprit tout ce que ſon amour lui avoit fait entreprendre ; la funeſte avanture du malheureux

Briſe-

Briſetout la toucha ſenſiblement, & il ut l'avantage d'être pleuré par les plus beaux yeux du monde. Aprês avoir eſſuyé ſes larmes, elle dit à Beaubrillant, qu'elle craignoit que la promeſſe de ſon pere ne fût qu'un artifice pour découvrir celui qui avoit ſes treſors. Ils convinrent, pour ne rien hazarder, qu'elle tâcheroit de découvrir ſes veritables ſentimens; elle vouloit aller à ſon lever, mais on lui dit qu'il étoit déja ſorti avec quelques Seigneurs de la Cour.

Cete Princeſſe, pour ſuſpendre ſes inquiétudes, monta à cheval, & s'en alla à la chaſſe. Beaubrillant la ſuivit, ils lancerent un cerf qui les mena fort loin.

D'un autre côté le Magicien étoit ſi rempli de l'idée de Roſe, que ne pouvant l'éfacer de ſon

esprit ni de son cœur, il resolut de l'enlever. La chose ne paroissoit pas dificile, elle passoit souvent dans la forêt, & il pouvoit se servir de l'empire qu'il avoit sur les Demons. Dans cete pensée il observoit la Princesse; & come il l'avoit vuë sortir du Palais en équipage de chasse, il comença ses charmes; il fit aller la bête qu'elle poursuivoit, sur le rivage de la mer, où il avoit atiré par la force de ses enchantemens une baleine d'une grosseur si prodigieuse, que les plus gros vaisseaux auroient pu entrer dans sa gueule sans être démâtés, elle la tenoit ouverte, le cerf y entra, les chiens le suivirent, & le cheval de la Princesse l'y emporta. Le Magicien qui étoit en l'air sur un dragon, la suivit de près. Beaubrillant l'ayant aperçu, vou-

lut aller à lui pour le punir de sa trahison : mais il ne put jamais avancer. La baleine referma sa large gueule, & s'éloigna du rivage. Ce malheureux Amant demeura penetré d'une douleur mortelle.

Charmante Rose, s'écria-t-il, je ne vous verrai plus ; & toi Amour le plus puissant des Dieux, après avoir uni si tendrement nos cœurs, soufriras-tu que l'Enfer nous separe ? A peine avoit-il achevé ces paroles, que le fils de Venus parut sur le char de sa mere : Console-toi, lui dit-il, je suis le protecteur des Amans fideles. En même tems il perça d'une fleche le cœur de la baleine, elle se sentit aussi-tôt bruler d'une amoureuse ardeur pour un jeune veau marin qui se jouoit sur le rivage qu'elle venoit de quiter ;

elle y revint malgré le grimoire & les conjurations du Magicien : car il n'y a point d'enchantemens plus forts que ceux de l'Amour. Il la contraignit de bâiller, & la Princeſſe avec ſa meute ſortit de cete afreuſe priſon. Le Magicien poſſedé de rage & de deſeſpoir, ſe jeta dans la mer, de là il paſſa aux Enfers, d'où il n'y pas d'aparence qu'il reviene.

Aprês que l'Amour ut doné ces marques éclatantes de ſon pouvoir, il ſe perdit dans les nuës. La Princeſſe ne ſe vit pas plutôt avec ſon Amant, qu'elle lui aprit la fole paſſion que le Magicien avoit uë pour elle. Il lui avoit découvert d'abord, que tout ce qu'il venoit de faire n'étoit que pour s'aſſurer ſa poſſeſſion. On peut juger par un début ſi bruſque, qu'elle auroit couru riſque,

ſi elle ût demeuré plus lontems en ſon pouvoir.

Ceux qui étoient à la ſuite de cete Princeſſe n'avoient vu que de loin ce qui s'étoit paſſé ; mais le charme du Magicien étant rompu, ils la joignirent ; le Roi fut fort épouvanté d'aprendre une avanture ſi ſurprenante. Cela ocupa ſi fort la Cour ce jour-là, qu'on ne fit point d'atention ſur ce que Briſetout ne paroiſſoit pas.

Beaubrillant à qui l'amour avoit doné de grandes eſperances, en faiſant des choſes ſi extraordinaires en ſa faveur, alla le lendemain au lever du Roi. Grand Prince, lui dit-il avec une noble audace, celui qui t'a pris tes treſors m'a confié ſon ſecret, & m'a engagé de ſavoir de toi ſi tu es dans le ſentiment

de lui tenir ta parole; j'oſe t'aſſurer pour lui que l'avarice n'a aucune part à cete action, & que le ſeul amour a cauſé ſon crime. Je ne comprens pas, lui repliqua ce Prince, ce que mes treſors ont à démêler avec l'amour; cependant tu peux aſſurer celui qui s'eſt ouvert à toi, que ſans uſer d'aucun détour je remplirai mes promeſſes, qu'il peut paroître en toute ſureté. Quelques-uns de ſes Oficiers qui étoient préſens à ce diſcours, ne pouvoient s'imaginer qu'il fût ſincere.

Beaubrillant ſe jeta à ſes piés, en lui diſant qu'il voyoit le coupable. Agoulan le fit relever avec des marques d'une extrême ſurpriſe. Cet Amant, ſans lui doner le tems de parler, lui fit le détail de tout ce qui s'étoit paſ-

sé. Ah, s'écria le Roi, j'avois raison de dire qu'il faloit que l'Enfer s'en fût mêlé, puisqu'il n'y avoit que moi & celui qui avoit bâti la tour, qui savoit de quelle maniere on y pouvoit entrer; & cet home est mort il y a lontems: je ne trouverois que des sujets de joie dans cete avanture, si elle n'avoit pas coûté la vie à ton frere. Je te done ma fille, à condition que tu te contenteras pour sa dot de ce que tu m'as pris.

Beaubrillant étoit encore dans les premiers transports de joie d'avoir obtenu la Princesse, lorsqu'on lui vint anoncer qu'il y avoit des Ambassadeurs de la part de ses peuples, qui demandoient à le voir; le Roi ayant ordoné qu'on les fît entrer, ils aprirent à Beaubrillant que ses Sujets s'é-

toient revoltés contre l'Uſurpateur; qu'il avoit été tué; & qu'on l'atendoit avec beaucoup d'impatience pour le couroner. Cela fit preſſer le mariage de ce Prince, il ſe celebra avec beaucoup de manificence. Beaubrillant qui aimoit la pompe & la grandeur, fit profuſion de l'or qu'il avoit pris à ſon beau-pere. Quelques jours aprés cete grande fête Agoulan fit équiper des vaiſſeaux pour les conduire dans leur Royaume. Ils urent les vents ſi favorables, qu'ils y ariverent en tres-peu de tems. La vue d'une ſi belle Princeſſe augmenta la joie des peuples; & ſi l'on en croit des voyageurs qui s'y trouverent dans ce tems-là, on paſſa une année à faire des tournois & des feſtins.

Doride reçut tant d'aplaudiſſemens de ce premier conte, qu'il

ne

ne fut pas neceſſaire de la preſſer pour lui faire comencer celui-ci.

LA PRINCESSE DES ISLES INCONUES.

UN Roi des Iſles Inconuës vivoit avec beaucoup de tranquilité dans ſes Etats, & rien n'auroit pu la troubler, s'il avoit u le ſecret d'empêcher la Renomée de publier la beauté de Subtileiſa ſœur. Mais cete Couriere babillarde, qui ſe plaît ſouvent à exagerer les moindres choſes, fit ſoner ſi haut les atraits de cete Princeſſe, que Tenebreux Roi des Eſpaces imaginaires en devint éperdûment amoureux.

Jusques à ce moment persone n'avoit pensé à faire la découverte de ces isles, c'étoit aussi une chose qui paroissoit impossible ; mais l'Amour se fait un plaisir d'engager les Amans dans les entrepriſes les plus dificiles.

Tenebreux avoit pour Confidant un Nain, dont l'esprit ne se sentoit en rien de la petiteſſe du corps. Il étoit fin, vif, adroit, & capable des plus grandes choſes. Un jour ayant remarqué que son maître étoit plus chagrin qu'à l'ordinaire, & craignant que l'amour ne lui fit tourner la tête, il lui dit que s'il vouloit il iroit courir le païs, & qu'il feroit plutôt le tour du Monde que de revenir sans lui raporter des nouvelles de la Princeſſe qu'il aimoit. Ce Prince fut charmé de son zele, il lui demanda s'il vouloit

aller par mer ou par terre. Je ne ferois pas assez de chemin, lui repliqua-t-il. Coment donc, s'écria Tenebreux tout surpris, as-tu quelque intelligence avec les Demons des airs? Ce n'est pas tout à fait cela, reprit le Nain; mais parmi le grand nombre des chimeres qu'il y a dans ce païs, j'en ai si bien dressé à mon manege, qu'elles me portent par tout où je veux. Cete maniere de voyager se trouva du goût du Prince, il aplaudit beaucoup à l'imagination de son Confidant, il le voulut voir partir le même jour.

Cet ingénieux petit home s'arma à la legere, prit un arc & des fleches pour s'en servir dans le besoin, & fit provision de quelques vivres. Après avoir prévu à tout, il monta sa chimere, & fendit les airs avec tant de ra-

pidité, que Tenebreux l'ut dans un moment perdu de vue.

Ce Prince tourna ſes pas du côté d'un labyrinthe, où il s'égaroit ſouvent quand il étoit ocupé de ſes rêveries. Après avoir fait quelques tours, il ſe coucha ſur un lit de gazon, & s'endormit au murmure des eaux qui couloient auprès de ces lieux. Come il avoit l'imagination remplie de la Princeſſe Subtile, il crut la voir au delà d'un petit fleuve, qui lui tendoit la main, en lui diſant: Prince, la diſtance qui nous ſepare n'eſt pas ſi grande que vous croyez, vous pouvez paſſer ici. Cet Amant paſſioné s'imagina que l'Amour lui avoit prêté ſes aîles, & qu'il s'étoit trouvé dans le moment auprès d'elle; mais que dans le tems qu'il lui en marquoit ſa joie, un afreux dragon les avoit

enlevés tous deux pour les précipiter dans un abîme.

Ce ſonge cauſa tant de frayeur à Tenebreux, qu'il s'éveilla avec une cruelle agitation, il ne pouvoit éfacer de ſon eſprit une idée ſi funeſte.

Cependant ſon Courier avoit fait beaucoup de chemin ſans qu'il lui fût arivé aucune avanture. Mais un jour qu'il ſe trouva incomodé de la chaleur, il s'arêta dans un hameau pour ſe repoſer, & ne ſe remit en campagne que lorſque le Soleil fut couché. La nuit étoit admirable, & la Lune brilloit avec tant d'éclat, qu'on pouvoit aiſément diſtinguer tous les objets.

En traverſant une vaſte campagne il entendit des cris confus, & ne pouvant démêler ce que ſe pouvoit être, parce qu'il

en étoit trop éloigné, il fit prendre à sa chimere un vol plus bas. Il vit un arbre d'une grosseur prodigieuse, couvert d'un si grand nombre de chats, qu'à peine en voyoit-on les feuilles. Le Nain étoit fort curieux, il avoit entendu dire que ces sortes d'animaux alloient au Sabat. Pour s'en éclaircir il s'alla poster sur un arbre, d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se passeroit à ce concert diabolique sans être aperçu.

Un moment après il ariva un home d'une figure éfroyante; il étoit noir, il avoit des cornes & une grande queuë. Un chat huant aussi gros qu'un cheval lui servoit de monture. Ce Demon (car ce ne pouvoit pas être autre chose) fut suivi d'un nombre infini d'homes & de femmes montés sur de diférens monstres volans.

Toute cete troupe infernale décendit au pié du gros arbre. Le Demon cornu s'aſſit le premier, & ceux qui l'avoient acompagné ſe placerent à l'entour, aprés lui avoir rendu de grans honeurs. Un vieux bouc des plus dégoutans ſortit de la terre, & chacun à ſon tour lui alla baiſer le derriere. Aprés cete belle cérémonie le Diable cria à haute voix, que tous ceux qui étoient là pouvoient dire ce qu'ils ſouhaitoient de lui. En même tems les femmes ſe leverent avec beaucoup de précipitation, & demanderent toutes à la fois de la jeuneſſe, de la beauté, & pluſieurs le don de bien boire. On leur diſtribua de petites boëtes, qu'on leur fit payer bien cher, encore qu'elles ne valuſſent pas mieux que la plûpart de celles qu'on done aux Loteries. Enſuite

les homes s'avancerent; les plus jeunes demanderent le ſecret de ſe faire aimer des Dames ſans qu'il en coutât ni ſoins ni dépenſe. Le Diable ne put s'empêcher de rire; il s'écria qu'il faloit que le monde fût bien changé, & que de ſon tems on n'épargnoit ni treſors ni ſoupirs pour être bien auprès du beau ſexe. Une autre troupe, qui aparemment étoit de Chevaliers de l'induſtrie, demanda de pouvoir toujours jouër d'adreſſe ſans être ſurpris. Après cela des gens d'une autre claſſe demanderent d'un air cavalier le don d'être invulnerables, & de trouver des treſors. Les derniers qui étoient des Barbons, vouloient ſeulement vivre autant que Neſtor, ne manquer jamais d'argent; & la plûpart y ajoûterent, d'être défaits de leurs

femmes. Après que le Demon cornu ut contenté par de fauſſes eſperances cete troupe inſenſée, on danſa autour de l'arbre; & les chats qui avoient ceſſé leurs miolans concerts pendant cete burleſque cérémonie, les recomencerent pour animer ceux qui danſoient. Enſuite chacun reprit ſa monture, & le Sabat finit.

Le Nain ne pouvoit revenir de ſon étonement. Come il promenoit ſes regars de tous côtés pour voir s'il ne reſtoit plus perſone de cete troupe diabolique, il aperçut une femme couchée à terre, come ſi elle ût été morte; il fit prendre le vol à ſa chimere de ce côté là, & après l'avoir atachée à une branche d'arbre, il s'aprocha de cete malheureuſe. Elle lui parut jeune & belle malgré l'état où elle étoit;

ayant remarqué qu'elle avoit encore quelques signes de vie, il s'empressa à la secourir ; il n'alloit jamais sans quelque petite bouteille de cete liqueur qui repare les forces, il lui en fit prendre, elle ouvrit aussitôt les yeux. Ciel, dit-elle d'une voix foible, que vous avez de bonté de ne me pas abandoner aprés mon égarement. Le Nain comprit par ces paroles, qu'elle n'avoit pas acoutumé d'aller au Sabat, & que la frayeur avoit causé sa foiblesse. Par quelle avanture, lui dit-il, êtes-vous demeurée seule en ce lieu ? & qui peut vous avoir obligée d'y venir ? Car enfin vous paroissez trop aimable pour avoir recours au Demon pour plaire. Aparemment, lui repliqua-t elle, vous avez vu ce qui vient de se passer, c'est pourquoi il seroit

inutile de vous en parler ; je vous dirai seulement que l'amour doit servir d'excuse à la folie que j'ai faite de venir ici. Je suis des Iles Inconues, je me nome Gobine, & la Princesse Subtile qui est sœur de notre Roi, a pour moi tant de bontés, qu'elle me fait entrer dans tous ses secrets. Rien n'auroit pu égaler mon bonheur, si j'avois pu me défendre d'aimer : mais un de ses Oficiers me rendit des soins, je le crus fidele, je répondis à sa passion. Aussi-tôt qu'il s'en aperçut, il tourna ses desirs ailleurs ; j'en fus si pénetrée de douleur, que je ne cherchois plus que la solitude. Un jour que je me promenois dans un bois, je fus fort surprise de me voir aborder par une vieille qui m'étoit inconue. Tu pleures un volage, me dit elle ; mais si tu veux sui-

vre mes conſeils, tu le reverras bien tôt plut tendre que jamais. Je fus ſi charmée de ſes promeſſes, que ſans balancer je m'abandonai à ſa conduite. Nous convinmes que je me rendrois cete nuit chez elle; auſſi-tôt que j'y ſuis arivée, elle m'a fait monter avec elle ſur un animal, dont je ne vous puis dire la figure, car j'étois déja ſi troublée, qu'à peine pouvois-je entendre qu'elle me diſoit de n'avoir point peur. Mon éfroi redoubla beaucoup à la vue des choſes dont vous avez été témoin.

La Magiciene voyant que je ne voulois pas être de leur afreuſe cérémonie, jura par les Enfers qu'elle me laiſſeroit dans ce lieu. A ces menaces je ſuis demeurée ſans conoiſſance, & cete impitoyable Sorciere n'en a pas été

touchée ; je ſerois morte ſans votre ſecours.

Gobine fit ce recit avec tant de grace, que le Nain ſe ſentit de grandes diſpoſitions à l'aimer. D'ailleurs c'étoit un rencontre des plus heureux, puiſque par ſon moyen il alloit faire la découverte d'un païs qu'il auroit peut-être cherché inutilement. C'en étoit aſſez pour l'engager à lui conter fleurete. Que je ſerois heureux, belle Gobine, lui dit-il d'un air radouci, ſi je pouvois reparer la perte que vous avez faite de votre Amant. Je ſuis petit, mais cela ne doit pas me rendre mépriſable, puiſque l'Amour le plus aimable des Dieux n'eſt pas plus grand que moi. Je vous ofre un cœur qui n'a jamais aimé, & qui vous ſera toujours fidele. D'ailleurs nos fortunes doivent con-

tribuer à nous unir ; vous êtes Confidante de la belle Princeſſe des Iles Inconues, & moi je ſuis Favori du Roi des Eſpaces Imaginaires, qui en eſt éperdûment amoureux. J'admire les caprices de l'Amour, s'écria Gobine, de contraindre à s'aimer deux perſones qui ne ſe ſont jamais vues. Car enfin aprenez que ma Maîtreſſe a les ſentimens les plus tendres pour ce Prince, depuis que la Renomée a publié dans nos Iles ſes belles qualités. Puiſque cela eſt, repliqua le Nain, il faut que nous faſſions tous nos éforts pour les unir par un heureux mariage. Ils finirent leur converſation, de crainte que le jour ne les ſurprît ; ils monterent ſur la chimere, Gobine lui montra ſi bien la route qu'il faloit prendre, qu'ils ariverent bien-tôt aux Iles.

Le Nain ut beaucoup de joie de voir qu'elles n'étoient ſeparées de ſon païs que par la mer. Ce qui empêchoit qu'on ne les découvrît, eſt qu'elles étoient bordées d'un côté par une grande montagne, & de l'autre par une forêt d'une hauteur prodigieuſe. Quand ils furent au deſſus du Palais, Gobine lui fit remarquer une terraſſe qui regnoit autour de ce ſuperbe bâtiment, & lui dit que c'étoit là qu'il la faloit décendre. Avant que de ſe ſeparer ils convinrent qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit arivé auprès du Roi ſon maître, ce Prince feroit partir un Ambaſſadeur pour demander la Princeſſe Subtile en mariage.

Cependant Tenebreux avoit un redoublement de chagrin depuis le ſonge qu'il avoit fait ; il craignoit que ce ne fût un pré-

ſage de quelque grand malheur, mais le retour de ſon Nain diſſipa toutes ſes craintes. Ce petit home lui fit le recit de ſon voyage d'une maniere ſi rejouiſſante, qu'il y prit un fort grand plaiſir; mais rien ne le toucha davantage que la découverte des Iſles inconues, & l'aſſurance que ſon Confidant lui dona que le cœur de la Princeſſe étoit déja prévenu en ſa faveur. Tenebreux ne fut plus ocupé qu'à faire préparer une pompeuſe ambaſſade; il fit faire ſon portrait par un fameux Peintre, & le mit dans une boëte de diamans d'un prix ineſtimable. Il chargea ſon Nain d'engager Gobine à le doner en ſecret à ſa maitreſſe, n'étant pas ſur du ſuccês de ſon ambaſſade.

Quand tout fut prêt, ils ſe mirent en mer ſur des vaiſſeaux faits

faits de cedres du Liban. Les mâts étoient d'or, les voiles de toiles d'argent, & les cordages de soie. La chambre de poupe étoit ornée de tapis de Perse à fond d'or, de cabinets & de tables enrichies de rubis, d'émeraudes, & d'autres pierres encore plus précieuses.

Tout autre que le Roi des Espaces imaginaires n'auroit pu faire une si prodigieuse dépense sans aliener son domaine; mais ce n'étoit rien pour ce Prince, dont les fonds étoient inépuisables.

Neptune charmé de voir sur ses eaux ces superbes bâtimens, n'y laissa regner que les vents favorables; leur navigation fut heureuse. Ils arriverent en peu de jours aux Iles. Le Nain qui en avoit observé la situation, fit moüiller l'ancre à un endroit où la Nature in-

genieuſe avoit fait un port des plus comodes. L'Ambaſſadeur ne voulut pas quiter ſon bord qu'il n'ût fait avertir le Roy de ſon arivée. Son Envoyé cauſa beaucoup d'alarmes à ce Prince, il n'avoit jamais vu d'étrangers dans ſon Royaume. Il aſſembla ſon Conſeil pour concerter de quelle maniere on en devoit uſer. Il fut reſolu qu'on recevroit cet Ambaſſadeur, de crainte que ſi l'on refuſoit de l'entendre, cela n'atirât quelque fâcheuſe guerre. Ce Prince dit à l'Envoyé, que le lendemain il lui doneroit audience. Le Nain prit les devants, il avoit amené ſa chimere, elle lui fut d'un grand ſecours pour executer les ordres ſecrets de ſon Maître.

Il alla atendre Gobine ſur la terraſſe, elle avoit ſuivi la Prin-

ceſſe à la promenade, & ne revint que fort tard; Car Subtile étoit inquiete, n'ignorant pas la part qu'elle avoit à cete ambaſſade. Auſſi-tôt que Gobine l'ut miſe au lit, elle monta à ſa chambre. Elle ut de la joie de trouver le Nain, il lui dona le portrait du Roi ſon Maître, & la pria de le preſenter à la Princeſſe. Cete Confidante l'aſſura que ce preſent lui ſeroit fort agréable. Enſuite ce petit home auroit bien voulu parler des afaires de ſon cœur, mais elle l'obligea de ſe retirer, en lui diſant que le lendemain à pareille heure elle lui rendroit réponſe.

Le Roi ayant apris de l'Ambaſſadeur le ſujet de ſon voyage, lui dit qu'il n'étoit plus en état de diſpoſer de ſa ſœur; qu'il avoit des engagemens avec un

Prince de ſa Cour. Il ſe retira fort mécontant de ce refus. Le Nain ne ſe rebuta pas par ce mauvais ſuccès, il comtoit beaucoup ſur l'intelligence qui étoit entre Gobine & lui. Il ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous. Elle lui aprit que l'excuſe dont le Roi s'étoit ſervi, n'étoit qu'un prétexte pour ne pas marier ſa ſœur; & pour marquer au Prince ſon Maître que Subtile n'avoit aucune part à ce refus, elle avoit reçu ſon portrait, & lui envoyoit le ſien. Ma chere Gobine, lui dit le Nain d'un air enjoüé, ſerez-vous moins obligeante que votre Maîtreſſe? & me laiſſerez-vous partir ſans me faire conoître par quelque petite faveur la bonté que vous avez pour moi? Tien, dit-elle en détachant un de ſes bracelets,

voila un gage de ma foi ; je prie l'Amour qu'il t'en rende plus digne que l'ingrat à qui je l'ai repris. Ah, s'écria le Nain, que tu es cruelle, d'empoiſoner tes preſens. Pourquoi me faire connoître que tu te ſouviens encore de ton premier engagement ? Tu as trop de dépit pour n'aimer plus, & j'ai lieu de craindre que ſi ce volage revient à toi, tu ne lui redones toute ta tendreſſe. Tu me conois mal, reprit-elle en riant ; ſi je ſouhaitois de le revoir dans mes chaînes, ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de le faire ſoufrir ; mais n'en parlons plus, puiſque cela te rend jaloux. Aprês qu'ils ſe furent promis de s'aimer toujours, ce petit home la quita. Il ne voulut pas ſe remetre en mer avec l'Ambaſſadeur, il re-

prit le chemin des airs avec sa chimere, afin d'aller plus vîte.

Tenebreux ne le vit pas plutôt, qu'il lui dit: Je gagerois que tu m'aportes quelque méchante nouvelle. Pour ne vous rien cacher, lui repliqua-t-il, je vous avouërai que vos afaires vont fort mal d'un côté, mais que de l'autre vous avez sujet d'être content. En achevant ces mots, il lui presenta le portrait de Subtile. Ce Prince ouvrit la boëte avec précipitation. Dieux, s'écria-t il en le regardant, elle est cent fois plus belle que mon imagination ne l'avoit represen-tée. Je la croyois blonde, elle est brune, & c'est pour moi un charme des plus grans. Il baisa plusieurs fois cete peinture avec les mêmes transports que si ç'avoit été l'original. Le Nain

craignant qu'il ne mourût de joie, lui aprit la réponſe que le Roi des Iles Inconuës avoit faite à ſon Ambaſſadeur. Tenebreux paſſa tout d'un coup d'une extremité à l'autre; il peſta contre ſon Etoile, & rien n'auroit pu calmer ſes emportemens, ſi l'ingenieux Nain ne lui ût dit qu'il lui ſeroit aiſé de voir ſouvent la Princeſſe, s'il vouloit ſe ſervir d'une chimere; c'étoit la monture qui lui convenoit le mieux. Il dona dans cet expedient, & preſſé de ſon impatience amoureuſe, il partit avec ſon Nain avant le retour de ſon Ambaſſadeur.

Son Confidant lui ménagea une entrevuë avec ſa Maîtreſſe par le moyen de Gobine. Ils furent ſi charmés l'un de l'autre, qu'ils ſe jurerent une fideli-

té inviolable. Ils ſe virent pluſieurs fois de cete maniere ſans être découverts; mais il leur ariva un incident des plus terribles.

Les Iles Inconues étoient remplies d'une ſi grande quantité de maringouins, qui ſont des eſpeces de gros moucherons fort piquans; come on ne pouvoit ſe promener ſans en être incomodé, le Roi ſortoit tous les ſoirs pour leur aller faire la guerre. Il faiſoit porter un grand nombre de flambeaux, où ils ſe venoient bruler de même que les papillons.

Un ſoir qu'il revenoit de cete belle expedition, il vit que l'apartement de ſa ſœur étoit encore éclairé, il y monta pour voir à quoi elle s'ocupoit. Gobine étoit de garde, parce que Tenebreux étoit arivé, & qu'il s'entretenoit

tretenoit avec ſa Maîtreſſe. Elle courut les avertir ; Subtile enferma ſon Amant dans un grand cofre de la Chine, n'ayant point d'autre endroit pour le cacher ; enſuite elle prit une écharpe qu'elle avoit comencée à broder pour ſon frere, & feignit d'y travailler. Le Roi fut d'abord trompé par les aparences. Il admira ſon ouvrage, & demeura lontems avec elle ; cela lui cauſoit un furieux embaras, mais ce n'étoit rien en comparaiſon de celui où elle ſe trouva, lorſqu'elle entendit crier que le feu étoit au Palais.

Tenebreux qui ne vouloit bruler que d'une flâme amoureuſe, ne crut pas devoir ſe laiſſer griller dans le cofre, il craignit que la Princeſſe ne l'oubliât dans ſa frayeur, & ſe mit à crier ſans faire reflexion qu'il alloit décou-

vrir un myſtere qui l'expoſeroit à la colere du Roi.

Ce Prince fort ſurpris d'entendre la voix d'un home caché dans la chambre de ſa ſœur, la contraignit d'ouvrir le cofre. Tenebreux croyant calmer ſa fureur, lui dit qu'il étoit le Roi des Eſpaces Imaginaires ; que le refus qu'il lui avoit fait de Subtile l'avoit obligé d'avoir recours à ces entrevuës nocturnes, mais qu'il l'aſſuroit qu'elles étoient tres-innocentes. Qui que tu ſois, lui repliqua t-il en l'interompant, tu crains beaucoup le feu, peut-être que l'eau ne te paroîtra pas un élement ſi redoutable ; de plus ta Maîtreſſe te tiendra compagnie. En même tems il les fit enfermer tous deux dans le cofre par quatre Oficiers qui étoient venus l'avertir qu'il n'étoit pas en ſureté,

il leur comanda de les aller jeter dans la mer.

Le pauvre Tenebreux n'avoit jamais été si près de sa Maitresse : cependant il n'avoit de sa vie passé de si fâcheux momens. Le mechant songe qu'il avoit fait lui revint dans l'esprit, il se crut perdu. Aussi auroient-ils été noyés sans une avanture qui ariva. Come les incendies atirent toujours la multitude, & qu'il se trouve beaucoup de gens qui vont moins pour secourir que pour profiter du desordre ; ceux qui portoient ces malheureux Amans furent rencontrés par des voleurs, qui crurent que ce cofre renfermoit beaucoup d'argent, ils les ataquerent. Pour se défendre, ils le laisserent aller si rudement à terre, que le fond se rompit. Tenebreux & Subtile s'en étant aper-

çus, se sauverent pendant le combat; ayant gagné une ruë détournée, le Prince sona d'un petit cor qu'il portoit toujours.

Le Nain avoit été averti de son malheur par Gobine, il étoit monté sur sa chimere avec cete fille, & voltigeoit en l'air pour tâcher de découvrir ceux qui emportoient son Maitre. Il ut beaucoup de joie de l'entendre soner du cor, il fut aussi-tôt à lui, & sans aucune cérémonie il le fit monter sur sa chimere avec la Princesse.

Aprés avoir échapé un si grand peril, Tenebreux ut le plaisir de se revoir dans son Royaume avec une Princesse digne de regner avec lui. Pour le Roi des Iles inconues, il crut s'être défait d'eux; car ceux qu'il avoit chargés de ce cruel emploi, ne lui dirent

point qu'ils étoient échapés, de crainte de s'atirer ſa colere. Il fit courir le bruit que ſa ſœur avoit été brulée.

Aprês que le feu fut ceſſé, on découvrit que cet accident avoit été cauſé par un flambeau mal éteint au retour de la belle expedition des maringouins. On regreta beaucoup la Princeſſe; mais quelques jours aprês il ariva un malheur qui ne permit pas de penſer à autre choſe. Il y ut un ſi grand tremblement de terre, que le Palais fut abîmé ſans qu'il en reſtât aucun veſtige, & le Roi fut enſeveli ſous ſes ruines.

Tenebreux qui avoit ſur le cœur l'outrage qu'il en avoit reçu, envoya ſon Nain pour lui declarer la guerre. Il fut fort ſurpris lorſqu'il lui raporta ces nouvelles; il n'avoit pas ſujet d'en

avoir de chagrin, non plus que la Reine son épouse, il sembloit que le Ciel les ût voulu vanger, & les rendre maitres des Iles inconues.

Tenebreux, pour recompenser les fideles services de son Nain, lui en dona le gouvernement, & lui fit épouser Gobine. Pour comble de bone fortune, ce petit home parut de la plus belle taille du monde, aussi tôt quil fut grand Seigneur.

La compagnie s'écria qu'il étoit vrai que la bone fortune rehaussoit toujours la mine: mais le plaisir que l'on avoit à entendre Dorine, fit que l'on ne moralisa pas lontems, elle comença ce troisiême conte, qui ne plut pas moins que les autres.

L'AMANT INGENIEUX.

DANS un païs où la jalousie rend les femmes esclaves, il y avoit jadis un home qui se nomoit Grimaud. Il se piquoit d'être si éclairé en galanterie, que rien ne pouvoit échaper à sa pénetration. Les mesures qu'il prenoit lui paroissoient si justes, qu'il auroit défié la plus habile Coquete de le tromper.

Il avoit une Maîtresse qui se nomoit Drucile. L'éclat de sa jeunesse & de sa beauté la rendoient si touchante, qu'il étoit impossible de la voir sans l'aimer. Il la faisoit garder à vuë par une vieille Duegne avec ordre de ne pas

ſoufrir qu'elle levât ſon voile lorſqu'elle ſortoit : mais come elle avoit un fort grand air, elle inſpira de la curioſité à un jeune étranger. Voici la ruſe qu'il imagina pour la voir. Un jour qu'elle étoit au Temple, un des Eſtafiers du Cavalier, qu'il avoit inſtruit, paſſa bruſquement auprès d'elle, il acrocha ſon voile à ſon épée, & l'entraîna, feignant de ne s'en pas apercevoir. La Duegne courut aprés lui toute éfrayée; cela dona le tems au Cavalier de faire conoître à Drucile le progrès qu'elle avoit fait ſur ſon cœur. La conquéte étoit trop belle pour ne s'en pas faire honeur : mais le retour de la Duegne l'empêcha de lui répondre. Elle lui fit ſigne de ſe retirer, en lui marquant par ſes regars qu'elle n'étoit pas éfarouchée de ſa declaration d'a-

mour, & qu'elle craignoit seulement d'être surprise.

Le Cavalier avoit de l'esprit, il entendoit mieux que persone le langage des yeux; cela lui dona de grandes esperances. Après que Drucile ut reparé le petit desordre que cete avanture lui avoit causé, elle s'en retourna toute remplie de l'agréable idée de son nouvel Amant. Depuis ce jour-là elle regardoit Grimaud come un tyran de sa liberté; mais elle savoit si bien dissimuler, qu'il ne s'aperçut pas du trouble qui l'agitoit. Elle étoit dans ces dispositions favorables pour le jeune étranger, lorsqu'il lui fit doner un billet d'une maniere fort ingénieuse.

Il y a u dans tous les tems de ces gens qui se vantent d'avoir des secrets merveilleux pour em-

bellir les femmes; & pour avoir le debit de leurs drogues, ils font imprimer des billets qui marquent les éfets merveilleux qu'elles produisent, & leur demeure. On en presenta un à Drucile come elle sortoit du Temple. Elle le prit, & le mit dans sa poche, en disant que le papier servoit toujours. Ayant fait reflexion que cela pouroit bien renfermer quelque mystere, elle ne fut pas plutôt chez elle, qu'elle feignit d'avoir un besoin afin de s'en éclaircir; elle trouva un billet colé par les coins à cet imprimé, & l'ayant défait elle lut ces paroles avec beaucoup d'agitation.

Vous m'avez rendu le plus amoureux de tous les homes; si je suis assez fortuné pour ne vous pas déplaire, il n'y a rien que je ne

faſſe pour avoir le plaiſir de vous entretenir. Vous pouvez m'éclaircir de ma deſtinée ; je ſerai demain à la porte du Temple déguisé en Pelerin, il vous ſera aisé de me doner une letre en feignant de me faire la charité.

Drucile étoit trop prévenue à l'avantage du Cavalier pour ne lui pas faire une réponſe favorable ; elle la lui rendit avec tant d'adreſſe, que ſa Duegne ne s'en aperçut pas. Cet Amant ſe retira enchanté des manieres de cete Belle ; il le fut bien davantage lorſqu'il vit qu'elle répondoit à ſa paſſion. Elle lui marquoit de prendre des meſures, afin qu'elle ne fût pas expoſée aux fureurs de ſon jaloux.

Le Cavalier conut bien que cet home ne ſeroit pas aiſé à

tromper ; & come il ne manquoit point d'argent, il imagina une choſe que Grimaud ne put prévoir. Il le fit obſerver, & un ſoir qu'on le rencontra ſeul, on le jeta dans un caroſſe, on lui banda les yeux, & on le mena à une maiſon qui étoit à l'extremité de la ville. Le Cavalier l'avoit louée & meublée tres-proprement.

Grimaud fut d'abord conduit dans une chambre fort éclairée de bougies, il n'y paroiſſoit point de fenêtres ; les gens maſqués qui l'avoient conduit lui dirent en le quitant, qu'il alloit voir une belle qui lui feroit conoître qu'elle n'en vouloit qu'à ſon cœur. Grimaud començoit à reſpirer, lorſqu'il vit entrer une perſone qu'on ne pouvoit regarder ſans horreur, encore que ſa parure fût des plus

brillantes; elle avoit le tein noir, plein de rides, les yeux petits & chaſſieux, la bouche grande & plate; le peu de dents qui lui reſtoient paroiſſoient come des défenſes de ſanglier; ſon nez étoit ſi long, & ſon menton ſi avancé, qu'ils ſe joignoient. Elle avoit un tour blond, des rubans couleur de roſe, & une robe de ſatin blanc, qui la rendoit encore plus afreuſe; & l'on pouvoit dire que c'étoit la vieilleſſe & la laideur ſous les habits de la jeuneſſe & de la beauté.

A cete vue Grimaud demeura glacé, il détourna ſes regars. Je me flate, lui dit-elle d'un air radouci, que vous me pardonerez la violence que je vous ai faite, puiſque c'eſt l'amour qui en eſt cauſe. Je vous ai vu à la promenade, je n'ai pu me défendre de

vous aimer ; je ſuis une veuve des plus riches, & d'une qualité diſtinguée; ſi vous répondez à ma paſſion, come je n'en doute pas, je vous rendrai le plus heureux de tous les mortels. Car enfin, pourſuivit-elle, la tendreſſe que j'ai pour vous eſt ſi forte, que malgré l'inégalité qui eſt entre nous je veux bien vous épouſer, mais ce ne peut être qu'en ſecret ; je vous ferai de ſi grans avantages, que vous aurez ſujet d'être content de votre fortune.

Grimaud étoit ſi troublé, qu'il ne pouvoit parler. Je vois bien, continua-t-elle en lui ſerrant la main, qu'un ſi grand bonheur vous étone. Il eſt vrai qu'il eſt rare qu'une perſone de mon rang, qui eſt encore jeune & belle, faſſe de ſi grandes avances : mais dequoi n'eſt-on

pas capable quand l'amour s'en mêle ? En achevant ces mots elle voulut l'embrasser. Grimaud recula brusquement, & lui dit qu'il avoit toujours u une aversion invincible pour les femmes, & qu'il regardoit le mariage come l'écueil de tous les plaisirs. Ingrat, s'écria-t-elle d'un ton de colere, fais reflexion que tu es en mon pouvoir; si tu ne changes de sentiment, je te laisserai mourir de faim. Après lui avoir fait ces menaces, elle le quita, & pour comencer à lui tenir parole, on lui servit un fort leger repas.

Le Cavalier, pour avoir le plaisir d'une scene si burlesque, s'étoit caché dans un cabinet, où il n'en avoit pas perdu un seul mot. Aussi-tôt qu'elle fut finie, il suivit la prétendue Dame,

pour rire en liberté de la piece qu'il avoit fait à Grimaud. Elle étoit des plus réjouiſſantes ; car c'étoit un vieil Eunuque qu'il avoit fait habiller en femme pour faire ce beau manege. Aprés s'être bien réjoüi aux dépens de Grimaud, il écrivit à Drucile de quelle maniere il s'étoit rendu maître de ce jaloux. Il lui marquoit qu'il ſeroit dans une heure ſous ſa fenêtre, il la prioit de décendre un cordon pour tirer une échele de corde, & l'atacher à la croiſée, afin qu'il pût monter à ſon apartement. Aprés cela ne voulant confier ſon ſecret à perſone, il ſe déguiſa en Païſan, & alla porter ſa lettre lui-même. Il demanda à parler à Drucile de la part de Grimaud. La Duegne l'ayant conduit à ſa chambre, il lui dit tout

tout haut qu'un de ſes amis l'avoit mené à la campagne pour quatre ou cinq jours, & qu'il l'avoit envoyé pour l'en avertir, afin qu'elle ne fût point en peine.

La Belle reconut d'abord ſon Amant, & pour ſe défaire de la Duegne, elle lui comanda d'aller preparer du vin. Dans le tems qu'elle ſortit, il lui dona adroitement ſa letre, & courut aprês la vieille, en lui diſant qu'il n'avoit pas le tems de s'arêter. Come elle aimoit à parler, elle entra en quelque dialogue avec lui; cela dona le tems à Drucile de lire le billet de ſon Amant. Elle fit avec joie ce qu'il lui marquoit, ils urent le plaiſir de s'entretenir une partie de la nuit.

Ils continuerent pluſieurs jours

ces entretiens nocturnes, dans le tems que l'Eunuque soutenoit admirablement bien le personage d'une vieille fole amoureuse. Quelquefois il se radouciſſoit auprès de Grimaud, il avoit même le don de larmes, il l'apeloit cruel, ingrat, insensible. Ce pauvre home soufroit si impatiemment ces persecutions, qu'il en devint méconoissable. L'Eunuque dit à son maître qu'il craignoit enfin que ce jeu ne devînt funeste s'il duroit plus lontems, cela le fit resoudre à lui rendre la liberté.

Drucile n'étoit pas de ce sentiment, elle auroit voulu être défaite pour toujours de ce jaloux; mais elle se rendit, voyant que le Cavalier l'aſſuroit qu'il trouveroit de nouveaux moyens pour la voir. Il se servit d'une nuit ob-

ſcure pour renvoyer Grimaud avec la même précaution qu'il avoit pris quand il le fit enlever. On le laiſſa dans un endroit aſſez éloigné de chez lui, ce ne fut pas ſans peine qu'il retrouva ſa maiſon.

Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, Drucile courut l'embraſſer, en lui diſant qu'elle lui étoit bien obligée de l'avoir fait avertir qu'il paſſeroit quelques jours à la campagne; que cela lui avoit épargné beaucoup d'inquietude. Je ne ſai pas, repliqua-t-il fort ſurpris, qui ſont les charitables perſones qui ont envoyé ici: car je viens d'un lieu où je n'ai u aucune liberté. Enſuite il lui aprit ce qu'elle ſavoit mieux que lui. Il changea ſeulement quelques circonſtances de ſon avanture, & pour ſe faire un merite, loin de dire que la

Dame étoit vieille & laide, il en fit une peinture des plus agreables. Drucile ut beaucoup de peine à soutenir son serieux ; cependant elle joua si bien son rôle, qu'il n'ut pas la moindre défiance, & parut fort content d'elle. Il étoit si afamé, qu'il comanda qu'on lui aportât promtement à manger. Le jour ne parut pas plutôt, qu'il se leva pour aller conter cet incident à ses amis, afin de passer pour home à bone fortune. Quelques-uns crurent que c'étoit une fable, & les autres y ajoûtant foi, jeterent leurs soupçons sur une jeune veuve du premier rang ; ils urent même l'imprudence d'en faire des railleries, elle en fut avertie par une persone de qualité qui avoit des vuës de mariage pour elle.

Les femmes pardonent rare-

ment les indiſcretions ; mais elles ſont encore plus outrées, quand on ſe vante d'avoir reçu des faveurs qu'elles n'ont point acordées. Le malheureux Grimaud fut bien puni de ſa ſote vanité, on le regala quelques jours aprés de pluſieurs coups de canne, & ceux qui les lui donerent, l'avertirent que cete petite corection venoit de la part d'une Dame pour qui il avoit manqué de reſpect. Poſſedé de ſon erreur, il crut que cela venoit de la vieille, il ſe repentit plus d'une fois d'avoir parlé, & garda un grand ſilence ſur ce dernier incident. Il ne laiſſa pas de ſe publier dans le monde ; aparemment que la Dame n'auroit pas cru être pleinement vangée, ſi elle ne l'avoit pas fait éclater.

Grimaud en reſſentit un cha-

grin mortel, il en ut tant de confusion, qu'il n'osoit plus paroître ; enfin las d'être renfermé chez lui, il sortit pour s'aller promener. Le hazard fit qu'il rencontra un Marchand qui menoit à la Ville plusieurs Esclaves pour les vendre. Grimaud lui demanda s'il n'avoit point quelque fille bien faite pour mettre auprès d'une jeune persone dont la Duegne étoit devenuë malade. Le Marchand lui dit qu'au premier jour de marché il lui en ameneroit. Le jaloux ne manqua pas de s'y rendre, il arêta d'abord ses regars sur une jeune persone qui ne paroissoit pas plus de vingt-deux ans. Elle avoit la taille belle, les cheveux blons, les yeux bleux bien ouverts, le tein admirable, la bouche petite & incarnate, l'air no-

ble, gracieux & modeſte ; elle plut ſi fort à Grimaud, que ſans s'informer ni de ſon païs ni de ſon nom, il en dona tout ce que le Marchand en voulut.

Auſſi-tôt qu'il fut retourné chez lui, il preſenta la belle Eſclave à Drucile. Sa vue la fit changer pluſieurs fois de couleur. Grimaud s'en aperçut, il crut que c'étoit par un mouvement jaloux, il en ut de la joie, s'imaginant que la crainte qu'elle auroit qu'il ne prît le change, la rendroit plus empreſſée à lui plaire. Mais il étoit deſtiné pour être toujours la dupe de ſon amour propre, & le trouble de Drucile venoit bien d'une autre cauſe. Il ſe retira en diſant à l'Eſclave d'avoir ſoin de ſa Maîtreſſe, & de ſupléer au défaut de ſa Duegne.

Il ne fut pas plutôt sorti, que l'Esclave lui demanda en riant, si elle n'étoit point fâchée du comandement de son jaloux. Ce discours n'étoit pas necessaire pour lui faire reconoître son Amant, elle s'en étoit d'abord aperçuë malgré son déguisement; elle lui dit qu'il avoit pensé tout gâter. Je conviens, reprit-il, que je devois vous preparer à cete metamorphose; mais je n'en ai pas trouvé l'ocasion. Ensuite il lui aprit qu'ayant rencontré Grimaud avec un Marchand qui venoit vendre des Esclaves, il avoit entendu qu'il demandoit une fille pour metre auprès d'une jeune Dame; que dans le moment il avoit formé le dessein de tromper ce jaloux; qu'aussitôt qu'il s'en fut allé, il avoit abordé cet home, & qu'il

qu'il l'avoit trouvé de si bone composition, qu'ils étoient convenus qu'il la vendroit à Grimaud sous l'habit d'une fille, à condition qu'il en auroit l'argent? Vous voyez, poursuivit le Cavalier, que la chose a fort bien réussi, & que pour peu que nous gardions de mesures, rien ne poura troubler nos plaisirs.

Ces Amans passerent quelque tems d'une maniere fort agréable, ils avoient la liberté de s'entretenir souvent sans témoins; mais leur bonheur fut interompu lorsqu'ils ne s'y atendoient pas. Grimaud devint amoureux de son Esclave, & come un maître croit être en droit de s'expliquer sans détour, il lui dit qu'il vouloit lui faire prendre la place de Drucile, sans se metre en peine que cela lui revînt. Ces Amans qui avoient

fait d'abord un jeu de sa fole passion, comencerent à craindre qu'il ne se portât à quelque violence, qui découvriroit ce qu'ils avoient tant d'interêt de cacher. Drucile même comença à apréhender pour elle, voyant qu'il ne la regardoit plus que come un obstacle à son bonheur. Le Cavalier, pour se tirer d'afaire, lui proposa de l'emmener en son païs, elle accepta le parti; elle savoit que la France étoit sa patrie, & qu'il n'y a point de sejour plus heureux pour les femmes. Come il sortoit quelquefois seul avec Drucile, il lui fut aisé d'avertir son Eunuque qu'il vouloit s'en retourner, & qu'il leur préparât tout ce qui étoit néceſſaire pour leur voyage.

Heureusement quelques amis de Grimaud, qui revenoient de

la campagne, l'engagerent à les regaler; il fit si bien les honeurs de chez lui, qu'il s'enïvra. Ces Amans profiterent de ce tems-là pour s'échaper.

Le lendemain les vapeurs du vin étant dissipées, il fut fort surpris de ne plus trouver ni l'Esclave ni Drucile. Come il se tourmentoit inutilement pour savoir ce qu'ils étoient devenus, il trouva une letre que le Cavalier avoit laissée sur sa table. Pour le punir de sa sote vanité, il lui marquoit toutes les tromperies qu'il lui avoit faites. Il est aisé de juger qu'elle fut la rage de ce jaloux, cela lui dona une si furieuse aversion pour les femmes, qu'il fit un divorce éternel avec elles. Pour nos Amans, je n'ai point su ce qui leur ariva dans leur voyage, ni s'ils se sont toujours aimés.

Quand Doride ut ceſſé de parler, on lui dona de nouvelles louanges. La grande Nymphe demanda à Diane ſi elle ſavoit l'origine des Contes. Cete aimable Bergere lui répondit qu'elle l'ignoroit, & qu'elle auroit beaucoup de plaiſir à l'aprendre. Felicie comença ſon diſcours en ces termes.

L'ORIGINE DES CONTES, OU LE TRIOMPHE DE LA FOLIE SUR LE BON-GOUT.

IL y avoit lontems que la Folie ennemie irreconciliable du Bon-gout, cabaloit en secret contre lui. Elle n'osoit en venir à une guerre ouverte à cause d'un nombre infini de persones de distinction qui le reconoissoient pour leur Prince, & qui ne s'écartoient jamais des loix qu'il imposoit : mais voyant qu'ils comen-

çoient à la negliger, elle leva le masque, & se mit à la tête d'une armée. Car dequoi la Folie n'est elle pas capable ? Les Caprices & la Prévention faisoient pour elle de continuelles levées, & chaque jour le parti du Bon-gout s'afoiblissoit.

Ce Prince crut d'abord qu'il lui seroit aisé de triompher de ces troupes insensées, qui ne combatoient qu'avec de foibles armes, il rassembla tout ce qu'il put trouver de gens qui tenoient encore son parti, il en dona le comandement à l'Esprit & à la Raison. Ils combatirent avec tant de fermeté, qu'ils auroient été victorieux malgré leur petit nombre, sans les pieges que les faux Préjugés avoient tendu de tous cotés, & dont ils ne purent se défendre; de maniere que le Bon-

gout fut contraint de laiſſer le champ libre à ſes ennemis. Il demeura quelque tems caché avec l'Eſprit & la Raiſon ; enfin il les obligea à ſe déguiſer pour aller dans les aſſemblées voir s'ils ne pouroient pas faire rentrer dans ſon parti ceux qui l'avoient abandoné.

Ce Prince ut le chagrin d'aprendre que la Folie triomphoit, & que le peu de perſones qui étoient encore pour lui n'oſoient plus ſe declarer. Le Bon gout voyant que les tems étoient changés, reſolut de s'éloigner. Ce ne fut pas ſans-peine qu'il ſe vit contraint d'abandoner à ſes ennemis une ſuperbe ville où il avoit regné ſi lontems.

La Marquiſe de..... paſſoit pour une perſone d'un tres-grand merite. Il crut qu'il ne pouvoit

trouver un plus sur azile que chez elle. Il prit la route d'une maison de campagne, où cete Dame devoit passer une partie de l'Eté. Il ne voulut être suivi que de l'Esprit & de la Raison. Aussitôt qu'il fut arivé, il se fit anoncer. La Marquise avoit souvent entendu parler de lui, mais elle ne le connoissoit pas. Elle se fit d'abord un honeur de le recevoir, croyant que cela lui doneroit la réputation d'un genie superieur. Ce Prince étoit habillé d'une maniere simple, qui ne déroboit rien à son bon air. Sa physionomie & sa taille étoient des plus belles, & il regnoit dans toute sa persone un charme inexprimable. Cependant la Marquise ne le vit pas plutôt, qu'il lui déplut. L'Esprit & la Raison n'urent pas plus de bonheur. Ils passerent chez

elle quelques jours, qu'elle trouva fort longs ; car le Bon gout qui ne done pas dans la bagatele, marquoit par ſon ſilence, qu'il ne prenoit aucun plaiſir à ces fades converſations. Ce qui acheva de la chagriner eſt, qu'il ne pouvoit ſoufrir que dans les repas les femmes ſe fiſſent un plaiſir de tenir tête aux homes juſqu'à boire come eux des raſades ; il vouloit qu'elles ſe retranchaſſent à quelques petits verres de vin de S. Laurens, ou de quelque autre liqueur auſſi agréable. Cela n'acomodoit pas la Marquiſe, elle ne vouloit rien changer à ſes manieres, non plus que celles qui étoient en comerce avec elle.

Le Bon gout étoit ſurpris coment cete Dame avoit pu ſe metre dans le monde ſur un pié ſi avantageux, avec de ſi grands

défauts, & un genie si borné. Il se disoit à lui-même, qu'elle n'étoit pas la seule femme qui avoit son point de vuë, & qu'il en conoissoit beaucoup qui perdoient tous leurs agrémens quand on les voyoit de trop près.

Il étoit ocupé de ces reflexions lorsqu'il entendit dans la cour un bruit de voix confuses. La curiosité l'ayant atiré auprès d'une fenêtre, il aperçut les gens de la Marquise, qui couroient avec empressement au devant d'une femme, dont la coëfure étoit si haute, qu'elle n'auroit pu passer par aucunes portes sans se baisser. On lui voyoit de grandes oreilles plates & dégoutantes, ses cheveux mis en aîles de papillon étoient remplis de pierreries fausses, qui representoient le firmament. Elle avoit le front petit, les sourcis

ſerrés, les yeux enfoncés, vifs & hagars, beaucoup de rouge mal placé, & quantité de mouches. Sa robe étoit d'une couleur auſſi changeante que la peau d'un Cameleon. La queue en étoit ſi longue, que pour diſtinguer celui qui la portoit, il faloit une lunete d'aproche. Elle étoit chamarée de galons d'or auſſi faux que ſes perles & ſes diamans; ſes mules avoient les talons ſi hauts, qu'il ſembloit qu'elle fût montée ſur des échaſſes.

Le Bon-gout l'ayant reconuë d'abord pour la Folie, ſortit avec l'Eſprit & la Raiſon par une porte de derriere. Aprés avoir fait quelque chemin, ils ſe trouverent dans une agréable ſolitude; ils y furent reçus par des perſones qui n'étoient pas d'une grande diſtinction, mais qui avoient

beaucoup de politeſſe. Ils reſolurent d'y demeurer pour atendre la fin de l'orage qui s'étoit élevé contre eux.

Cependant la Folie étoit entrée dans l'apartement de la Marquiſe, une tabatiere à la main, en ſe donant des airs de liberté. Cete Dame ſe trouva ébloüie de ſon faux brillant, ſes grimaces & ſes contorſions outrées lui paroiſſoient des manieres nobles & aiſées; elle la trouva ſi amuſante, qu'elle la retint auprès d'elle. Elle ne ſe regla plus que par ſes conſeils, elle s'aperçut avec joie que le Bon-gout s'étoit retiré; elle le regardoit come un vieux Tiran, dont le regne étoit paſſé, & pour marquer le peu d'eſtime qu'elle avoit pour lui, elle ôta de ſon cabinet tous les Livres qu'il avoit aprouvés, & les fit

bruler.. La Folie voyoit avec beaucoup de plaisir qu'elle suivoit tous les mouvemens qu'elle vouloit lui inspirer, elle se mit à composer pour remplir sa Biblioteque; elle fit un si grand nombre de contes, que tous les Libraires de ce tems-là n'auroient pu sufire à les imprimer, s'ils n'avoient pas cessé l'impression des autres Ouvrages. Et pour leur doner plus de cours, la Folie les fit aprouver par la Mode sa bonne amie.

Aussitôt que la grande Nymphe eut cessé de parler, toute la compagnie s'écria qu'il n'y avoit rien de mieux imaginé que cete petite Fable, & que le tour ingenieux qu'elle lui avoit doné en augmentoit encore l'agréement.

Quelques jours après, Diane & Syrene quiterent ce charmant lieu Palais, pour retourner à leur hameau. Ils y furent reçus avec de grandes marques de joie; & on les regarda toujours come un exemple d'amour & de constance.

FIN.

IDILE
POUR LE MARIAGE DE MADAME LA DUCHESSE DE LORRAINE.

SCENE I.

La Nymphe de Saint Cloud, Troupe de Nayades, de Driades, de Faunes, & de Dieux des Eaux.

Une Driade.

L'Aimable saison des Zephyrs
A ramené les Jeux & les Plaisirs,
Tout doit aimer dans nos bocages;
Sur ce renaissans feuillages

Les Oiseaux se font la cour :
Si le Printems revenoit sans l'Amour,
Ils n'auroient pas de si tendres ramages.

La Nymphe de S. Cloud.

Helas ! dequoi me sert le retour du Printems,
Ses plaisirs ne sont faits que pour les cœurs contens,
L'Hymen nous va ravir notre jeune Princesse,
Nous ne verrons plus ses beaux yeux,
Ils vont briller en d'autres lieux,
Je me sens pénetrer d'une sombre tristesse :
Helas ! dequoi me sert le retour du Printems,
Ses plaisirs ne sont faits que pour les cœurs contens.

Un Dieu des Eaux.

Finissez une plainte vaine,
Est-ce par de tristes regrets
Que l'on doit célebrer un Hymen plein d'attraits ?
Rien ne peut égaler la douceur de sa chaîne,
Il conduit la Princesse en d'aimables climats,
Et lui donne un Heros charmé de ses apas.

Un Faune.

Lorsque l'on est jeune & belle,
L'Hymen n'a rien que de doux,

On trouve dans un Epoux
Un Amant tendre & fidele,
Lorſque l'on eſt jeune & belle.

La Nymphe de S. Cloud.

Le Ciel a comblé de faveurs
Cete auguſte Princeſſe,
Les Graces la ſuivent ſans ceſſe;
Sa vertu, ſa beauté, plutôt que ſes grandeurs,
Enchantent les yeux & les cœurs.

La Driade.

Elle eſt plus belle que l'Aurore,
Et plus charmante que Flore;
De ſon tein les vives couleurs
L'emportent ſur l'éclat des plus brillantes fleurs.

La Nymphe & le Dieu des Eaux.

Tout languit en ſon abſence,
Tout eſt charmé par ſa preſence,
Son retour embellit nos chams,
Plus que le retour du Printems.

Le Chœur.

Que le Ciel à ſes vœux ſoit toujours favorable,
Puiſſe-t-elle être heureuſe autant qu'elle eſt aimable.

Un Dieu des Eaux.

Lorsque le plus brillant des Dieux
Redone la lumiere au Monde,
Et qu'il se mire dans notre onde,
Notre sort nous paroît cent fois moins glorieux,
Que lorsque la Princesse y fait voir ses beaux yeux.

La Nymphe de S. Cloud.

Pour lui montrer notre zele,
Que les Jeux les plus doux
Vienent se joindre à nous.

SCENE II.

Troupe de Jeux & de Plaisirs, Tirsis, les Acteurs de la Scene précedante. Troupe d'Amans heureux.

Un Amant heureux.

Dans ces beaux lieux tout rit, tout renouvelle;
Nos prés sont émaillés des plus vives couleurs,
Suivez l'Amour qui vous apelle,
Aimez, rendez-vous, jeunes cœurs;

Les ardeurs nouvelles
Ne ſont pas moins belles,
Que les nouvelles fleurs.

Deux Amans heureux.

Profitez du Printems & de votre jeuneſſe,
Tout renaît dans ce beau ſejour,
Dans votre cœur laiſſez naître l'amour,
Rien n'eſt ſi doux que ſa tendreſſe:
Fieres Beautés, aimez à votre tour,
Profitez du Printems & de votre jeuneſſe.
La cruelle vieilleſſe
Fait mourir nos plaiſirs,
Et laiſſe vivre nos deſirs,
Pour nous acabler de triſteſſe;
Profitez du Printems & de votre jeuneſſe.

Un Plaiſir.

L'Hiver ne dure pas toujours,
Ni les rigueurs d'une Belle;
Le doux Printems fait naître les beaux jours;
Et les ſoins d'un Amant fidelle
Font naître les tendres amours.

Une Nymphe.

Un cœur amoureux & tendre
Goûte des plaisirs charmans ;
Lorsque l'amour l'a contraint de se rendre,
Il regrete tous les momens
Qu'il a perdus à se défendre.

Le Chœur.

Amour le plus doux des Vainqueurs,
Puissions-nous à jamais vivre sous ta puissance ;
Garde-toi bien d'abandoner nos cœurs
Aux ennuis de l'indifférence.
Amour le plus doux des Vainqueurs,
Puissions-nous à jamais bruler de tes ardeurs.

SCENE III.

Tirsis seul.

Je ne voi point dans ce bocage
La Beauté qui m'engage ;
Lorsque l'on aime tendrement,
Un seul moment d'absence est un cruel tourment.

Les plus touchans plaiſirs, les fleurs & la verdure,
Le murmure des Eaux,
Le concert des Oiſeaux,
Ne ſauroient enchanter les peines que j'endure.

Mais le Dieu des Forêts s'avance dans ces lieux
Avec ma jeune Bergere,
N'auroit-il point ſu lui plaire ?
Je veux m'en éclaircir, cachons-nous à leurs yeux.

SCENE IV.

Pan, Climene, Tirſis caché.

Pan.

Ne finirez-vous point mon amoureux martyre ?

Climene.

Ne ceſſerez-vous point d'accompagner mes pas ?
Le ſeul Tirſis a pour moi des apas,
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il vous le redire ?

Pan.

L'aimable Iris avoit ſu m'engager,
Nos cœurs étoient d'inteligence ;

Vous m'avez contraint de changer,
Ne pourois-je à mon tour causer votre inconstance?

Climene.

Depuis lontems Tirsis est sous ma loi,
Il n'a jamais soupiré que pour moi.

Pan.

Il n'est point de chaîne éternelle,
Le tems brise les nœuds les plus forts, les plus doux;
Plus votre Amant a soupiré pour vous,
Plus il est prêt d'être infidelle.

SCENE V.

Tirsis paroît. Pan. Climene.

Tirsis.

Laissez nos tendres cœurs en paix,
N'alarmez plus la Beauté qui m'engage;
L'inconstance est votre partage,
Et la fidelité pour nous a mille attraits.

Climene & Tirsis.

Laissez nos tendres cœurs en paix.

Pan,

Pan.

Goûtez la douceur extrême
De vous aimer constamment :
Pour moi je m'engage aisément,
Et je me dégage de même.

Quand tout rit à mes desirs,
J'aime avec perseverance ;
Ce ne sont que les plaisirs,
Qui soutienent ma constance.

Pan & Tirsis.

C'est pour les { inconstans / cœurs constans } que sont faits les [beaux jours.

Un tendre amour { coûte des larmes. / a mille charmes.

Heureux qui peut { changer / aimer } toujours.

C'est pour les { inconstans / cœurs constans } que sont faits les [beaux jours.

Pan.

Soutenez le parti de l'heureuse inconstance,
Dieux des Forêts, venez tous.

Tirsis.

Et vous Bergers, rassemblez-vous;
Et chantez les plaisirs de la perseverance.

SCENE VI.

Troupe de Silvains, de Satyres & de Bergers; Pan, Tirsis, Climene.

Un Berger.

Sans la constance & la fidelité
L'Amour perd ses plus fortes armes;
Les soupirs & les larmes
Ne sauroient atendrir une fiere Beauté,
Sans la constance & la fidelité.

Un Berger & un Satyre.

Nous { aimons / brisons } les chaînes;
Qui causent nos soupirs;
Les plaisirs qui coutent des peines,
Sont les plus touchans
Ne sont pas de vrais } plaisirs.

Une Bergere.

Un Cœur volage
N'a jamais un ſort heureux;
Souvent il ſe dégage
Dans le moment qu'on répond à ſes feux:
Il perd la douceur extrême,
Que l'on reſſent d'être aimé quand on aime.

Un Satyre.

Je n'aime que la beauté;
Si-tôt que je la voi, mon cœur eſt enchanté,
Il vôle ſans ceſſe après elle,
Je n'en ſuis pas moins fidelle,
Je n'aime que la beauté.

Deux Silvains, un Satyre.

Changeons, tout nous y convie,
Mille nouveaux plaiſirs ſuivent les inconſtans;
Dans la plus belle chaîne on languit, on s'ennuie,
Lorſqu'elle dure trop lontems.

Tirſis & Climene.

Rien ne laſſe,
Rien n'embaraſſe
Un fidele Amant,
Que l'éloignement.

Son plaisir est extrême,
Auprès de ce qu'il aime,
Les jours ne durent qu'un moment ;
Rien ne lasse,
Rien n'embaraſſe
Un fidele Amant,
Que l'éloignement.

Pan.

Ne disputons pas davantage,
Tendres Bergers, acordons-nous ;
Qu'un jeune Cœur soit constant ou volage,
Son sort ne peut être que doux.
Demeurez à jamais dans l'amoureux empire,
Formez tous d'aimables nœuds,
Que chacun à son gré soupire,
C'est assez pour être heureux.

Le Chœur.

Demeurons à jamais dans l'amoureux empire,
Formons tous d'aimables nœuds,
Que chacun à son gré soupire,
C'est assez pour être heureux.

LETRES
EN VERS BURLESQUES.

EPITRE
à Madame de C. . . .

SAvez-vous bien, gentille Dame,
Qu'avez fait entrer dans mon ame
Le trouble & la confusion,
Qui font grande sedition ;
Et certes je suis tres-chagrine
De voir cete guerre intestine :
Mon Cœur jaloux de mon Esprit,
Dit que ne vous ai rien écrit,
Qu'il n'en ait fourni la dépense,
M'inspirent en tout ce que je pense,
Que même je serois à sec,
Et ne pourois ouvrir le bec
Quand suis en votre compagnie,
S'il n'étoit pas de la partie :

Que ſur ma bouche il eſt toujours,
Pour m'inſpirer joyeux diſcours,
Et me rendre plus agréable,
Qu'il n'eſt ni beau ni raiſonable,
Que gardiez fleurete & douceur
Pour l'Eſprit, & non pour le Cœur;
Onc ne l'ai ſenti de ma vie,
Dans une ſi grande furie,
Et déja mon pauvre jabot
Cache plus de feu qu'un brulot.
Enfin ce Cœur mutin & tendre
Jure d'être reduit en cendre,
Avant que ceder à l'Eſprit
Tout ce que ma bouche vous dit.
Rendez-lui donc promte juſtice,
Si ne voulez que je periſſe.
Où vous regnez, ne ſoufrez pas
Que ſoient de ſi cruels debats.
Adieu, ma poitrine brulante
Eſt votre tres-humble ſervante.

AUTRE

à Monsieur de . . . Capitaine des Gardes de S. A. R. Madame.

Bon jour bon an, oublieux Sire;
Onc je ne puis m'empêcher de t'écrire,
Ains je prétens te forcer d'avouër,
Que je sai mieux me souvenir encore,
Que tu ne sais oublier.
Sus, je veux te conter pourquoi jadis Pandore
Fit en ouvrant sa boëte un desastreux fracas;
Car peut-être ne crois-tu pas
Qu'oublier soit chose mauvaise.
Tu sauras donc par parenthese,
Que cete boëte enfermoit pour tous maux
L'Oubli source de tous defauts.
Dès qu'il fut échapé de sa prison obscure,
Il fit l'home pervers, & la femme parjure;
On vit naître de lui forces crime nouveaux:
Car l'époux oubliant l'amitié conjugale,
Prit maîtresse, & laissa l'épouse tristement

Se douloir de ſon changement,
Qui tôt aprés devenant déloyale,
Oubliant devoir & pudeur,
Fit come ſon époux une entorſe à l'honeur.
Le Joueur oubliant que Fortune contraire
L'a ſouvent mis en deſaroi,
Joue, & ne trouvant plus aucun ſecours chez ſoi,
Cherche pour quelque prêt un avide Notaire,
Qui s'oblige pour l'obliger,
Et qui lui creuſe enfin par ſes ſoins mercenaires
Un abîme afreux de miſeres,
Dont il ne peut ſe dégager.
La Coquete oubliant ſon dangereux naufrage,
Se rembarque avec Cupidon,
Elle fait un ſi long voyage,
Que les ans ont plutôt ſilloné ſon viſage,
Qu'ils ne l'ont ramené au port de la raiſon.
Le Magiſtrat par oubliance
De Dame Themis & ſes Lois,
Pour cointe veuve maintes fois
Par fraude & mal engin fit pencher la balance.
Puis la Vieille oubliant ſon âge & ſa laideur,
Qurdit des nœuds de mariage.

Avec jeune & gaillard Seigneur,
Qui la prend pour avoir table, gros équipage.
Et se gaudir de ses ducats ;
Quant au suplus ils n'en useront pas.

D'autre part le Barbon peu sage,
Oubliant qu'il n'a plus ce qu'il faut pour charmer,
Prend sans dot gente fille au printems de son âge,
Qui de gentils Galans bientôt se fait aimer ;
Des bienfaits de l'époux elle perd la memoire,
Et voudroit ja le voir traverser l'onde noire,
Et plus perfide encore que ne fut Ganelon,
La Parque à son desir lui paroissant tardive,
Elle l'aide à mourir par un peu de poison.

Enfin la Vertu fugitive,
Par l'oubli poursuivie, onc ne se montrant plus,
Poussoit dans les deserts des regrets superflus,
Le Ciel prenant pitié de sa longue détresse,
Fit naître une auguste Princesse,
Courageuse, constante, & d'un cœur tout loyal,
Et la Vertu trouvant sûr azile auprès d'elle,
Devint sa compagne fidelle,
La suivit au Palais Royal.

Or sus, je t'ai montré par raison décive,

Que l'oubli fait ſouvent grand mal ;
Au regard des amis le crime eſt capital,
Et je t'écris cete Miſſive,
Pour te reprocher ton forfait,
Non que je n'euſſe encor mieux fait
De me vanger par le ſilence,
Mais c'eſt pour une femme une triſte vangeance.

AUTRE
à Monsieur de . . . .

CONTRE l'oubli j'ai fulminé,
Sans l'avoir bien examiné ;
Mais à present tenebreux Sire,
Je ne puis m'empêcher de dire,
Que l'oubli dans de certains cas
Termine de grands embaras.
Or tu sais bien ce qui m'engage
A tenir un pareil langage.
De l'oubli dépend ton bonheur ;
Quel progrès fait-il sur ton cœur ?
En a-t-il chassé la Cruelle,
Qui te dérangeoit la cervelle ?
Il faut oublier cet objet ;
Le souvenir est le soufflet,
Dont l'Amour allume les flâmes,
Pour faire un brulot de nos ames.
Me diras-tu toujours, Coment
Oublier cet Objet charmant,

A moins de faire un grand voyage.
Certes tu me parois peu sage,
L'on se fatigue à voyager,
De plus la bourse est en danger;
Des Bandis viendront te surprendre,
Qui sans respecter ton cœur tendre,
Pouront occir en un moment
Le Voyageur, l'Amour, l'Amant.
Si tu ne veux aller par terre,
Neptune te fera la guerre,
Tous les flots seront mutinés,
Et les Aquilons déchaînés,
Ils briseront mâts & cordages,
Rassembleront maint gros nuages,
Onc ne verras briller le jour,
Ni même le flambeau d'Amour.
D'Atropos l'éfroyable image,
Qui saisit le plus fier courage,
Te paroîtra ciseaux en main,
Prête à terminer ton destin,
Si tant est qu'après l'épouvente
Neptune apaise la tourmente,
Tu pouras être le butin

De quelque Corsaire inhumain,
Qui t'ira rendre en Barbarie,
Ou sur les côtes de Turquie.
Si tu fais le moindre faux bon,
Tu courouceras ton Patron,
Tes piés en seront fort malades,
Ils auront rudes bastonades,
Peut-être pis arivera,
Et qu'un jour on t'empalera.
Or c'est une piteuse afaire,
Qu'un pieu fiché dans le derriere.
Jà tant de perils diférens
Font douloir les tendres parens.
Tes amis en ont mille alarmes,
Ne vais point leur coûter des larmes;
A Bâcus fait plutôt la cour,
Il envoira paître l'Amour,
C'est l'oubli le plus agréable,
Que celui qui vient à la table,
Avec les verres & les pots,
En disant de joyeux propos.
Adieu, pren cet avis fidele
Come une marque de mon zele.

Autre à Monſieur L. . .

GRAND Senateur de plus d'une façon;
Car vous avez grand eſprit, grand renom,
Grand cœur, grand corps, & vous êtes tout come
Il faut qu'on ſoit pour être un fort grand home;
Je vous ſouhaite une grande ſanté,
Et de tout point grande proſperité.
Que votre oreille à jamais ſatisfaite,
N'entende plus le chant de l'*Alouete*;
Que de l'année on ne faſſe chanter
Aucun Oiſeau ſans vous bien conſulter:
Car vous ſavez conoître le langage,
Qui peut toucher & plaire davantage.
Pour vous tromper n'eſt Pipeur aſſez fin,
Il auroit beau ſe lever du matin,
Onc ne pouroit avec ſa vigilance
Rien dérober à votre conoiſſance.
Adieu, je ſuis, ce jour de l'an premier,
Ce que j'étois au jour de l'an dernier,
Votre tres-humble & tres-obéïſſante,
Tres-enjouée & burleſque Servante.

Pour ſon Chat.

POur Miniſtere coment former des vœux,
Point il ne peut en amour être heureux.
Lui ſouhaiter maintes gentes griſetes,
C'eſt au vieillard preſenter des noiſetes.
Puiſſe-t-il donc dérober à propos
Poulets, perdris, les croquer juſqu'aux os;
Que ſes larcins ne ſoient vus de perſone,
Et que chez vous come à Lacedemone,
Ne ſoient punis de ſemblable forfait,
Que ſots Larons atrapés ſur le fait.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance